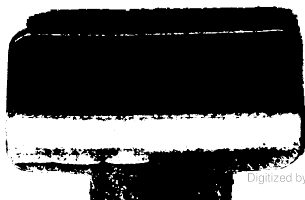


DE
L'ORIGINE
AUTHENTIQUE ET DIVINE
DU
NOUVEAU TESTAMENT.

GENÈVE, IMPR. DE P. A. BONNANT.

DE
L'ORIGINE
AUTHENTIQUE ET DIVINE
DU NOUVEAU TESTAMENT.

Discours
ACCOMPAGNÉ DE DÉVELOPPEMENTS.

Par J. E. Cellérier fils,

ANCIEN PASTEUR ET PROFESSEUR D'HÉBREU, ACTUELLEMENT
PROFESSEUR DE CRITIQUE ET D'ANTIQUITÉS SACRÉES
A L'ACADÉMIE DE GENÈVE.

Le dessein de ceux qui exercent cet art (la critique sacrée), n'est pas de détruire, mais d'établir.

R. SIMON,
Hist. crit. du texte du N. Test.



GENÈVE,
ABRAHAM CHERBULIEZ, LIBRAIRE.
PARIS,
THÉOPHILE BALLIMORE,
RUE DE SEINE, N.° 48, FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

1829

TABLE ET ANALYSE.

Discours sur l'Origine authentique et divine du Nouveau Testament.

PREMIÈRE PARTIE.

Certitude de l'authenticité des Évangiles.

Preuve historique.
Preuve critique.
Preuve d'autorité.
Preuve de sentiment.

SECONDE PARTIE.

Certitude de la connaissance des faits chez les Évangélistes.

Preuve tirée de leurs personnes.
Preuve tirée de leurs écrits.
Preuve tirée de leur témoignage.

TROISIÈME PARTIE.

Certitude de l'histoire évangélique, conséquence des deux précédentes.

DÉVELOPPEMENTS............Page 47

PREMIÈRE PARTIE.

QUESTIONS RELATIVES AUX SEULS ÉVANGILES........................ 48

CHAP. I. Questions relatives à l'authenticité des Évangiles.................. 49

SECT. I. Des preuves de cette authenticité en général.................. Ib.

SECT. II. Preuves historiques......... 61

Art. 1. Évangile de Matthieu....... 64

Art. 2. Évangile de Marc.......... 73

Art. 3. Évangile de Luc............ 77

Art. 4. Évangile de Jean 82

Art. 5. Canon évangélique......... 90

SECT. III. Preuves critiques........... 102

Art. 1. Preuve positive............. 103

Art. 2. Preuve négative............ 115

Comparaison avec IV Esdras...... 117

Art. 3. Preuve indirecte........... 127

I. *Objections des incrédules*....... 129

II. *Hypothèses des érudits*......... 131

CHAP. II. De la véracité des évangélistes.......................Page 142

SECT. I. Caractères de vérité des Évangiles.............................. 144

I. *Sermon de la Montagne*.......... 147

II. *Abnégation de St. Pierre*......... 158

SECT. II. Comparaison de nos Évangiles avec les livres apocryphes du Nouveau Testament.................. 174

Art. 1. Emploi du pouvoir miraculeux. 179

Art. 2. Nature et forme des récits.... 191

Art. 3. Leçons et exemples de vertu.. 202

Art. 4. But des auteurs.............. 209

CHAP. III. Questions relatives à l'intégrité des Évangiles................. 216

CHAP. IV. Questions relatives à la nature spéciale de chaque Évangile......... 227

SECT. I. Évangile de Matthieu........ 229

SECT. II. Évangile de Marc........... 236

SECT. III. Évangile de Luc........... 240

SECT. IV. Évangile de Jean........... 243

SECT. V. Actes des Apôtres........... 251

SECONDE PARTIE.

DÉVELOPPEMENTS RELATIFS AUX ÉPÎTRES. *P.* 254

CHAP. I. Authenticité 255

I. *Preuves historiques* .... *Ib.*

II. *Preuves critiques* 259

CHAP. II. Caractères et bonne foi des écrivains 266

SECT. I. St. Pierre 268

SECT. II. St. Jacques 280

SECT. III. St. Jean 292

SECT. IV. St. Paul 299

I. *Forme de ses leçons* 302

II. *Tendance de ses enseignements* 305

III. *Principaux mobiles de son apostolat* 310

IV. *Traits saillants de son caractère* .. 314

CHAP. III. Nature spéciale des écrits .. 324

I. *Épîtres relatives aux Chrétiens judaïsants* 325

II. *Épître aux Hébreux* 329

III. *Épîtres aux Églises de l'Asie mineure*.........................*Page* 330

IV. *Épîtres aux Églises bien-aimées*.... 332

V. *Épîtres à des pasteurs de l'Église*... 335

VI. *Épîtres particulières, écrites à des individus*......................... 336

VII. *Épîtres catholiques*............. 337

VIII. *Apocalypse*.................. 340

TROISIÈME PARTIE.

DÉVELOPPEMENTS RELATIFS AU CANON ENTIER DU NOUVEAU TESTAMENT....... 342

CHAP. I. Preuve directe.............. 345

SECT. I. Nature du livre, rapprochée des circonstances de son origine...... *Ib.*

SECT. II. Destinées du livre, rapprochées de ses auteurs.................. 351

SECT. III. Triomphes du livre, rapprochés des probabilités humaines.... 362

Réformation..................... *Ib.*

Société biblique.................. 364

CHAP. II. Causes de doutes ou d'obscurités à écarter..................... 370

Sect. I. Erreurs sur la nature de l'inspiration des écrivains sacrés.... *Page* 372

Conséquences pratiques.............. 385

Sect. II. Erreurs sur la nature du langage du Nouveau Testament...... 391

Conséquences herméneutiques......... 398

Sect. III. Erreurs sur le but des leçons du Nouveau Testament........... 402

Réflexions à ce sujet, et Conclusion... 405



DISCOURS

SUR

L'ORIGINE

AUTHENTIQUE ET DIVINE

DU

NOUVEAU TESTAMENT.

SUR LUC I, ℣ 1-4:

« *Comme plusieurs ont entrepris d'écrire l'histoire des choses dont la vérité a été connue parmi nous avec une entière certitude, par le rapport que nous en ont fait ceux qui dès le commencement les ont vues de leurs propres yeux, et qui ont été les ministres de la Parole; j'ai cru aussi, très-excellent Théophile, que je devais vous les écrire avec ordre, après m'en être exactement informé dès leur origine, afin que vous reconnaissiez la certitude des choses dont on vous a instruit.* »

Reconnaître la certitude de ce dont il fut instruit, voilà, mes Frères, la pre-

mière chose nécessaire au chrétien. Il a besoin, au milieu des écueils de la vie, de *savoir en qui il a cru.* Il a besoin, à l'approche du trépas, de *retenir fortement l'espérance qui lui a été proposée.* Au milieu des ténèbres qui couvrent son existence entière, il a besoin d'un guide infaillible qui règle sa conduite, relève son courage et dirige sûrement ses pas. Il a besoin, en un mot, que la certitude des Évangiles ait convaincu sa raison, persuadé son cœur, l'ait pour ainsi dire pénétré tout entier. Telle est, mes Frères, l'impression qui devrait résulter des paroles de notre texte, si notre faiblesse nous permettait de les développer dignement.

En commençant son Évangile, et dans une espèce de préface, St. Luc s'adresse à un chrétien distingué, nommé Théophile. Il lui affirme et lui prouve en peu de mots la certitude des grandes

choses qu'il va lui annoncer. C'est à vous aussi que ces paroles sont adressées, Chrétiens. A cette heure, où la suite de ces exercices nous appelle à passer de l'ancienne à la nouvelle révélation, nous venons vous les répéter du haut de cette chaire; nous venons commencer l'explication de l'histoire évangélique, en vous démontrant sa certitude par les mêmes moyens qu'emploie l'historien sacré. Comme Théophile, quoique vous n'ayez pu vous en assurer par vos yeux, si vous arrivez à cette recherche avec un cœur sincère et un esprit droit, vous pourrez en remporter l'inébranlable confiance nécessaire au chrétien. — Non, mes Frères, non; ce ne sont point des conjectures, des probabilités que nous vous apportons: c'est une chose certaine, c'est ce qu'il y a de plus certain au monde, c'est la vérité! *Les cieux et la terre passeront, mais* pour *les paroles* du Christ,

elles ne passeront point. O Dieu, toi qui tiens les cœurs en ta main, aide maintenant ton serviteur, et que ses discours, accompagnés de ta grâce, portent dans tous les cœurs la conviction et la foi! Amen.

INTRODUCTION.

Avant tout, mes Frères, examinons en peu de mots les paroles de notre texte, puisqu'elles doivent nous fournir nos moyens et notre plan.

Comme plusieurs ont entrepris d'écrire l'histoire des choses... On croit voir ici d'ordinaire une allusion à quelques Évangiles apocryphes d'une grande ancienneté. Observons cependant que

deux seulement de ces Évangiles* peuvent remonter jusqu'au temps des Apôtres; tous deux appartenaient à des sectes assez éloignées du vrai Christianisme. Que d'autres récits de l'histoire évangélique, composés par des chrétiens fidèles, aient été sous les yeux de l'auteur sacré, c'est ce qui n'est contredit ni confirmé par aucun témoignage. Quand on réfléchit sur son but, il paraît plutôt qu'il a principalement en vue les Évangiles de Matthieu et de Marc écrits avant le sien; il semble s'excuser de recommencer encore l'ouvrage qu'ils ont deux fois exécuté.

Dont la vérité a été connue parmi nous avec une entière certitude. Ainsi donc

* *L'Évangile des Hébreux* et *l'Évangile des Égyptiens*. Le premier est une contre-épreuve défigurée de l'Évangile de Matthieu (voy, aux *Développements*, sect. 2) : le second nous est mal connu; mais les fragments qui nous en restent, ne respirent pas l'esprit de l'Évangile.

en Palestine et près des Apôtres, la vérité des Évangiles était populaire et facile à reconnaître.

Par le rapport que nous en ont fait ceux qui, dès le commencement, les ont vues de leurs propres yeux et qui ont été les ministres de la Parole. Nouvelle allusion aux écrits de Marc et de Matthieu; nouveau témoignage que Luc leur rend, et leur rend comme à des témoins oculaires.

J'ai cru aussi, très-excellent Théophile, que je devais vous les écrire avec ordre, après m'en être exactement informé dès leur origine. Si St. Luc commence donc un nouvel Évangile, c'est qu'il veut faire un ouvrage complet; c'est qu'il va disposer dans leur ordre les événements qui doivent y être contenus.

Afin que vous reconnaissiez la certitude des choses dont on vous a instruit. Voilà donc le but de l'évangéliste. Or,

pour atteindre ce but, d'abord il met son Évangile entre les mains de Théophile, en même temps qu'il en appelle aux autres, comme à l'ouvrage des ministres de la Parole; puis il atteste qu'eux et lui étaient témoins oculaires ou exactement informés de tous les faits. Enfin, il se croit en droit d'en conclure que l'histoire évangélique est véritable. — Suivons et développons les mêmes idées. Certitude de l'authenticité des Évangiles. Certitude de la connaissance des faits chez les évangélistes. Certitude de l'histoire évangélique, résultat des deux premières.

PREMIÈRE PARTIE.

CERTITUDE DE L'AUTHENTICITÉ DES ÉVANGILES.

Certitude de l'authenticité des Évangiles! Est-il donc nécessaire de la prouver? Quel ouvrage ancien est authentique, si les Évangiles ne le sont pas? Ah! si quelque chose nous embarrasse dans cette entreprise, c'est le choix des preuves, et la crainte de prouver toujours trop faiblement une chose évidente. Quel genre de démonstration désirez-vous? Il en est de témoignage, de sentiment, de critique, d'autorité! Voulez-vous des témoignages historiques? — Eh bien; voici des disciples immédiats des Apô-

tres ; voici d'autres témoins disciples des premiers. Voici des docteurs instruits, savants, ou bien distingués par leur bonne foi; voici des témoins anciens, nombreux, irrécusables. La Providence nous a conservé leurs écrits, quelques fragments du moins, fragments précieux, qui feront long-temps encore le désespoir de nos adversaires! Les uns en appellent aux paroles de nos Évangiles comme à une autorité sacrée, les autres nomment leurs quatre auteurs; tous proclament à voix forte cette authenticité que personne, dans les premiers siècles, n'imagina jamais de nier. Que si l'autorité des défenseurs du Christianisme ne vous paraît pas encore suffire, nous invoquerons celle de ses adversaires; oui, Chrétiens, de ses adversaires! Ces hérétiques fameux, ces redoutables ennemis de la foi qui obscurcirent par leurs erreurs le Christianisme naissant, ou s'efforcèrent de l'étouffer au ber-

ceau, Celse, Marcion, Valentin, Basilides et tant d'autres dont les noms seuls rappellent l'indépendance ou l'incrédulité, voilà les témoins que nous choisissons! La preuve que nous tirons de leurs ouvrages est complète. Ces hommes qui firent tant d'efforts pour affaiblir l'autorité de nos Évangiles, qui, si ces livres n'eussent pas été authentiques, l'auraient nécessairement su, l'auraient si facilement prouvé, et avaient tant d'intérêt à le faire, ces hommes n'en voient pas la possibilité, n'en ont pas même la pensée. C'est dans les écrits de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean qu'ils vont puiser des objections, épier des contradictions, pour convaincre de faiblesse et d'erreur les Apôtres du Christ. Étrange résultat de leurs efforts! Ils ne réussirent point à obscurcir la vérité de nos Évangiles, et démontrant de nos jours leur authenticité, ils sont condamnés à assurer leur triomphe!

Voulez-vous des preuves d'un autre genre? voulez-vous, le flambeau de la critique en main, analyser jusqu'aux mots de ces écrits sacrés, jusqu'aux détails les plus insignifiants en apparence, pour découvrir dans leurs rapports secrets les traces de l'erreur ou le sceau de la vérité? Cet examen est d'autant plus décisif que jamais il ne manqua de déceler l'imposture. Il ne s'est pas encore rencontré un faussaire, qui ait pu complètement imiter le langage et deviner la position de l'homme, sous le nom duquel il voulait faire passer ses écrits. Les historiens, même les plus célèbres, lorsqu'ils ont parlé de temps plus anciens qu'eux, n'ont pu éviter ces méprises de noms, de mœurs, d'année ou de lieu, auxquelles une distance de quelques siècles condamne nécessairement. — Eh bien, mes Frères, c'est ici le triomphe de nos Évangiles, et leur authenticité arrive par ce moyen à

une complète évidence. Ces Évangiles qui portent le nom d'hommes entourés de circonstances si extraordinaires, si difficiles à toutes retrouver, placés entre les mœurs juives et les mœurs romaines, entre la langue hébraïque et la langue grecque, entre la première invasion des Romains et le bouleversement de la Judée sous les Césars, ces Évangiles qui, s'ils sont authentiques, doivent porter le cachet d'un pays, d'un siècle, d'une position auxquels rien n'a jamais ressemblé; ces Évangiles sont depuis longues années, sous ce point de vue, l'objet des discussions les plus profondes et des recherches les plus actives, et après tant d'années, tant de discussions et tant de recherches, nous pouvons encore défier nos adversaires de produire leurs preuves. Que serait-ce donc, si nous les écrasions à notre tour, sous la multitude de ces coïncidences si neuves, si frappantes, que leurs

propres recherches ont fait découvrir! Coïncidence de temps. Ici ce sont des villes, dont le nom fut changé deux fois, peu d'années avant Jésus-Christ, et peu d'années après, et qui portent dans nos Évangiles précisément celui qu'elles eurent de son temps, et de son temps seulement. Là ce sont les monnaies juives et romaines que nous voyons employées en même temps, mais les premières pour le tribut qui se payait aux sacrificateurs, les secondes pour celui qu'exigeait César; circonstances bizarres, qui ne purent se rencontrer qu'alors, et auxquelles un faussaire n'eût jamais songé. — Coïncidence de personnes. L'antiquité nous dit que Matthieu écrivit pour les Hébreux, et nous le voyons en appeler sans cesse, et plus qu'aucun autre, aux anciens oracles des Hébreux. L'antiquité nous dit que Marc écrivit pour les Romains, et nous le voyons employer des mots latins,

expliquer en détail les positions et les distances de son pays, les usages de la Palestine comme étrangers à ses lecteurs. L'antiquité nous dit que Luc était médecin, plus instruit par conséquent que les autres évangélistes, et nous le voyons faire un ouvrage plus complet, *l'écrire avec ordre après* s'en être *exactement informé.*—Coïncidences de faits. C'est la femme de Pilate, qui, suivant les Évangiles, était à Jérusalem; et nous voyons par Tacite,* que si Auguste avait interdit aux proconsuls d'emmener avec eux leurs épouses, Tibère avait levé cette défense. Ce sont ces péagers que Jésus appelle ou convertit à Capernaüm et à Jéricho, et nous savons d'ailleurs que précisément dans ces deux villes les douanes romaines furent établies, et que des Juifs en étaient les agents.—Mais à

* *Tacit. Annal.* I, 40, 41; II, 54, 55; III, 33, 34.

quoi sert de pousser plus loin cette longue et toujours incomplète énumération ? Coïncidences de lieux, coïncidences de mœurs, coïncidences de langues ; à cet égard les richesses de nos Évangiles sont immenses, et nous lasserions votre attention long-temps avant d'avoir achevé notre tâche ?

Que demanderez-vous encore, mes Frères ? voulez-vous une autorité imposante, une longue possession et de glorieux triomphes ? — St. Jean n'avait pas quitté la terre, que les Évangiles, désignés par les noms de leurs quatre auteurs, réglaient partout dans l'Église la conduite et la foi des fidèles. Les siècles s'écoulent, chaque génération leur apporte à son tour son tribut d'hommages, chaque génération les reçoit comme *le rapport des ministres de la Parole.* Bientôt l'Église s'étend et se divise à la fois, les sectes naissent et se multiplient ; Grecs et bar-

bares, peuples de l'orient et de l'occident, opposés d'intérêts, de gouvernements, de mœurs et de foi, tous les chrétiens du monde connu s'accordent cependant à recevoir comme indubitables et authentiques les écrits des disciples, et c'est là qu'ils vont également chercher les bases de leur foi ou l'excuse de leurs erreurs. Au milieu du choc des opinions ou des passions, quelque voix s'élève-t-elle contre l'authenticité de nos Évangiles? Non, mes Frères, aucune jusqu'à notre siècle, aucune. Amis et ennemis de la foi lui rendent également hommage. De nos jours, il est vrai, on a vu ce que n'avaient point vu nos pères; on a vu des hommes, les uns aveuglés par la haine, les autres enorgueillis par la science, ou bien égarés par l'exemple, par l'autorité, par de fausses lumières ou par l'esprit de système, on les a vus mêlant le faux avec le vrai, répondant aux preuves par des doutes, aux

raisons par des suppositions, bouleversant toutes les idées reçues, porter jusques sur nos Évangiles une main audacieuse, et les dénoncer au monde comme un recueil de traditions mensongères. Pourquoi s'en étonner ? La même fureur d'idées singulières n'essaie-t-elle pas encore de ravir aux plus grands génies de l'antiquité leur renommée et leurs plus beaux ouvrages ? Mais qu'ont produit tous ces efforts ? Qu'ont pu, réunis contre nos Évangiles, la science, le génie, l'audace et la célébrité ? — Ce qu'ils ont pu, mes Frères ? — Ils ont amusé quelques curieux, séduit quelques hommes à systèmes, effrayé quelques âmes faibles ; mais enfin la discussion a commencé, les assertions hasardées ont été réduites à leur valeur, les faits ont été reconnus, le flambeau de la vérité a brillé ; l'édifice, à peine élevé jusqu'au faîte, s'est écroulé, et ses débris dispersés rendent maintenant à

l'authenticité de nos Évangiles un nouvel hommage, l'hommage de la science vaincue par la science même, et de la haine réduite au silence! — Sont-elles assez fortes, Chrétiens, toutes ces preuves réunies? — Eh bien, nous en avons de plus fortes encore, oui, de plus fortes, puisqu'elles reposent sur la nature du cœur de l'homme et sur le langage de la vérité! — Lisez, lisez nos Évangiles, et demandez-vous ensuite s'ils sont l'ouvrage de l'imposture; lisez ces récits que distinguent tant de candeur et de naïveté! voyez comme les Apôtres de Jésus racontent ce qu'ils ont vu, sans y joindre aucune remarque, sans chercher à faire aucun effet, sans s'inquiéter de prévenir les doutes, sans paraître même les prévoir. Lisez ces discours du Sauveur si supérieurs aux préjugés de la synagogue et aux doctrines des païens, ces discours rapportés sans commentaire, sans appa-

reil, sans aucune formule d'admiration ou même d'étonnement, et qui portent cependant l'empreinte du ciel d'où ils sont descendus. Lisez ces mots ou touchants, ou sublimes, ou profonds, que les grossiers pêcheurs de Capernaüm ne pouvaient sentir, et bien moins encore deviner. Lisez toutes ces choses si extraordinaires et si simples, si grandes et si populaires, et dites-nous si c'est là une histoire composée, arrangée à plaisir, si un imposteur, si même un disciple postérieur aux Apôtres eût jamais écrit avec cette simplicité, s'il n'eût pas cherché à frapper l'imagination, à faire ressortir certains détails, à en déguiser d'autres? en un mot, si c'est ainsi qu'on invente? Ah si vous faites cette lecture avec un esprit, avec un cœur calmes et droits, si vous y apportez le jugement sûr et paisible de l'homme qui cherche la vérité, et qui a ce qu'il faut pour la trouver;

qui ne prétend pas tout comprendre en un pareil sujet, mais qui sait reconnaître le langage du vrai et apprécier les objections ce qu'elles valent; si vous vous recueillez devant Dieu dans cette lecture et vous abandonnez ensuite à l'impression qu'elle ne tardera pas à exciter; oh pour lors, nous n'avons rien de plus à vous dire : quels raisonnements vaudraient l'émotion de votre cœur et le sentiment intime de la vérité? Non, mes Frères, la vérité n'a pas deux langages, elle se fait sentir au cœur qui l'aime avec une puissance qu'on chercherait vainement à imiter. Oui! nos Évangiles sont authentiques, jamais vérité historique ne fut mieux démontrée. Ils sont authentiques, ou il n'y a rien de certain en critique et en histoire, ou le sens moral nous égare et le sens commun nous trompe. Ils le sont. Après tant de siècles, tant de recherches, tant de preuves, l'ignorance,

l'inquiétude, l'irréflexion ou l'orgueil peuvent seuls en douter.

SECONDE PARTIE.

CERTITUDE DE LA CONNAISSANCE DES FAITS CHEZ LES ÉVANGÉLISTES.

Les Évangiles sont authentiques, mais les évangélistes étaient-ils bien instruits de ce qu'ils racontaient? Ne répondons pas encore tout ce qu'un chrétien pourrait répondre; jugeons d'abord les évangélistes comme des historiens ordinaires, et montrons que même alors, la connaissance qu'ils avaient de l'histoire évangélique, serait déjà au-dessus du soupçon.

Je l'affirme, et j'en appelle à leurs

personnes. Qui sont-ils ces historiens du Christ? — Ses voisins, ses amis, ses compagnons d'œuvre ou de voyage; ils mangent avec lui, marchent à ses côtés, sont témoins de ses miracles; ce sont ses Apôtres enfin, ou les amis et les associés de ses Apôtres. Le premier qui se présente demeurait à Capernaüm, dans la ville même où Jésus séjournait, près de Nazareth où il fut élevé, sur les bords de ce lac de Tibériade, théâtre de ses prédications et de ses mirales; appelé par Jésus, presque au commencement de son ministère, il l'a dès lors constamment suivi, et peut se présenter avec confiance comme son historien. Le second est un jeune homme élevé par les Apôtres et peut-être témoin avec eux de ce qu'il devait raconter un jour. Fils de cette pieuse femme dont la maison servait d'asile aux disciples du Christ, cousin de Barnabas, compagnon de voyage de Paul,

et ce qui est bien plus, associé, secrétaire de Simon Pierre, Marc a écrit non-seulement ce qu'il a su ou ce qu'il a vu, mais ce que Pierre lui a dicté; Pierre, le plus zélé des disciples, le témoin privilégié de la transfiguration de Jésus, Pierre a été regardé par toute l'antiquité comme le véritable auteur de l'Évangile selon St. Marc. Ce fut sous sa direction que celui-ci reprit les principales parties de l'Évangile selon St. Matthieu, y ajouta quelques détails, rectifia l'ordre de quelques événements, et publia cet ouvrage qui fut le second Évangile. Le troisième évangéliste s'est de bonne heure associé aux Apôtres dans leurs travaux. Nous ne pouvons affirmer qu'il ait vu lui-même les faits qu'il rapporte; rien ne le démontre, et rien non plus ne prouve absolument le contraire. Mais ce qui est certain, c'est que, consacrant à l'œuvre du Christ tout son temps et toute sa vie,

ami des Apôtres, associé du grand Paul, écrivant son Évangile après trente ans de liaison et de séjour avec eux, il avait eu certes assez de moyens de bien connaître ce qu'il voulait raconter. Le dernier enfin est Jean, *le disciple qui reposait sur le sein du Seigneur*, le disciple bien-aimé, qui partagea les privilèges de Pierre, qui seul eut le courage de suivre son maître sous la croix, qui reçut son dernier soupir, courut le premier à son sépulcre, et auquel Jésus légua sa mère. Voilà quels sont nos historiens.

J'en appelle à leurs écrits. Les récits du témoin oculaire ont une vie, un naturel tout particulier; en racontant les faits, il croit les voir encore avec toutes leurs circonstances; il n'omet ni les mouvements des acteurs, ni l'aspect de la scène; il retrace mille petites circonstances, que sa mémoire associe toujours au fait prin-

cipal, mais auxquelles un autre n'eût jamais songé. Or comment ne pas le remarquer dans nos Évangiles, ce caractère que nos traductions même laissent encore apercevoir? Comment n'en pas conclure que les évangélistes connaissaient par eux-mêmes les faits qu'ils rapportaient, ou du moins en étaient exactement instruits jusqu'aux moindres circonstances? Jean raconte-t-il les scènes touchantes qui suivent la résurrection de Jésus? Quels détails naturels et vrais! Quelle naïveté, par exemple, quelle simplicité parfaite dans les émotions de cette sainte femme* qui cherche le Sauveur, se retourne, le voit et ne le reconnaît point, tant les dernières ombres de la nuit et ses propres larmes obscurcissent encore ses yeux! dans ce dialogue sublime à force d'être simple : *Marie*, — *Mon Maître;* ce dialogue en deux mots, qui

* Jean XX, 10-17.

exprimment tant de choses! Et cependant, combien les scènes où l'évangéliste a été lui-même spectateur ou acteur, l'emportent encore par cette fidélité minutieuse et sans art, cachet du témoin oculaire et du narrateur exact! L'Apôtre ne se nomme nulle part, mais voyez comme il se trahit lui-même en parlant de cet *autre Disciple* qui court avec Pierre au tombeau de Jésus ressuscité.* Donnez cette scène à décrire à un conteur de romans, à un fabricateur de récits apocryphes : il vous dépeindra sans doute en termes pompeux, ou avec une sensibilité peut-être habilement imitée, l'émotion des deux Apôtres en approchant du sépulcre de leur maître, leurs regards inquiets scrutant avec avidité cette tombe entr'ouverte et brisée; la confusion, les craintes, le trouble de Pierre coupable et pénitent, les scènes augustes

* Jean XX, 3-8.

qui attendent les disciples à ce monument du triomphe de Jésus déclaré solennellement *fils de Dieu.* Mais ces artifices d'une adroite et vive imagination sont étrangers à notre véridique historien. Il raconte simplement ce qu'il a fait, ce qu'il a senti, ce qu'il a vu. Les deux Apôtres sont partis au premier mot; Jean court plus vite, mais n'entre point; Pierre se laisse devancer, mais arrivé plus tard, pénètre dans le tombeau; les linceuils sont à terre, un linge est plié à part. On peut deviner là, peut-être, le trouble de l'âme du fils de Jonas, mais Jean n'en dit rien, ne paraît point s'en apercevoir; il ne se rend compte que de ce qu'il a personnellement éprouvé. *Il vit et crut,* nous dit-il de lui-même. Puis tous deux repartent sans avoir même vu Jésus.*

* Ce caractère de vérité des récits évangéliques devient bien plus frappant quand on le compare aux écrits d'historiens moins simples, moins véridiques, ou moins

Ouvrez St. Marc au hasard; quelle vérité, quelle vie dans tous ses récits! que ce soit à St. Pierre ou à lui qu'il faille l'attribuer, peu importe; le résultat est le même, et ce caractère de minutieuse véracité n'en est pas moins empreint dans tout son livre; dans toutes les portions du moins où au lieu de rappeler les faits en passant, il s'arrête à les raconter avec quelque détail. Parle-t-il de la femme guérie en touchant le vêtement de Jésus, ou du

rapprochés des faits. Que l'on examine l'historien Josephe, et l'on comprendra ce que je veux dire. S'il raconte, par exemple, le sacrifice d'Abraham, il fait adresser à Isaac par son père un discours d'une page, tout plein de belles choses destinées à lui persuader de se soumettre à la mort; puis il continue de la sorte : « Isaac, qui était un si digne fils d'un si admirable père, écouta ce discours, non seulement sans s'étonner, mais avec joie, et lui répondit qu'il aurait été indigne de naître s'il refusait d'obéir à sa volonté, principalement lorsqu'elle se trouvait conforme à celle de Dieu. En achevant ces paroles, il s'élança sur l'autel pour être immolé, et ce grand sacrifice allait s'accomplir si Dieu ne l'eût empêché. »

malheureux enfant que tourmente un esprit impur,* toujours il semble voir encore les mouvements du Maître, l'empressement, les larmes, l'émotion des acteurs; ses oreilles conservent encore l'impression de la voix du Sauveur, lorsqu'elle commandait à la nature et arrachait au sépulcre sa proie : *Effata, Talitha koumi!*** Il répète ces paroles dans la langue même où Jésus les prononça, telles qu'il les a entendues, qu'il croit les entendre encore. — Voilà le caractère de leurs récits.

J'en appelle à leur témoignage. St. Luc nous dit dans notre texte que *la vérité* de ces faits *a été connue parmi* eux *avec une entière certitude;* il déclare qu'il *s'est exactement informé dès leur origine* des faits qu'il raconte, et à l'égard des autres évangélistes, que *dès le com-*

* Marc V, 25-34; IX, 13-28.
** Marc VII, 34; V, 41.

mencement ils les ont vus de leurs propres yeux. Pourquoi douter de ce témoignage? Eh, d'après quels principes apprécierez-vous les déclarations d'un écrivain profane? Si elles sont d'accord avec ses écrits et sa position, si tout démontre la bonne foi de l'écrivain, elles sont un document précieux, et elles font preuve. Et le témoignage de nos évangélistes ne vaudrait pas au moins celui d'un écrivain ordinaire! Grand Dieu! Dans quelles circonstances le rendent-ils ce témoignage? c'est couverts encore du sang de leur Maître, au pied de sa croix et prêts à l'y suivre. Ils peuvent cependant, ils peuvent d'un mot éteindre les bûchers et briser leurs chaînes; ils n'ont pour cela qu'à démentir leurs écrits. Eh bien, dans cette position, mourant pour soutenir leur dire, ils s'écrient encore : *Ce que nous avons ouï, ce que nous avons vu de nos yeux, ce*

que nous avons contemplé et que nos mains ont touché, nous vous l'annonçons. Ce n'est point en suivant des fables composées avec artifice que nous vous avons fait connaître le pouvoir de notre Seigneur Jésus-Christ; mais c'est après avoir vu sa majesté de nos propres yeux.** Nous ne saurions nous empêcher de parler des choses que nous avons vues et que nous avons ouïes.**** Et nous ne les croirions pas! Ah, c'est s'ils disaient le contraire, s'ils s'accusaient eux-mêmes d'ignorance et d'imposture, que nous devrions leur refuser notre créance et n'imputer leur désaveu qu'aux bourreaux. Mais non, il persistent et ils meurent: voilà leur témoignage.

Je vous le demande maintenant, mes Frères; sommes-nous en droit d'affir-

* 1 Jean I, 1.
** 2 Pier. I, 16.
*** Act. IV, 20.

mer que les évangélistes étaient bien instruits? Peut-il encore rester quelque doute? Mais si d'un côté les Évangiles sont authentiques, et de l'autre les évangélistes bien instruits, est-il encore permis, est-il encore possible de douter que l'histoire évangélique soit certaine? C'est ce qui nous reste à examiner.

TROISIÈME PARTIE.

CERTITUDE DE L'HISTOIRE ÉVANGÉLIQUE.

Si vous voulez en juger sainement, mes Frères, transportez-vous par la pensée à la place de Théophile, ou plutôt, supposez qu'à celle où vous êtes, séparés par le temps et l'espace du berceau du

Christianisme, vous n'avez cependant entendu parler que confusément du Christ et de sa religion. Tout à coup un serviteur de Jésus vous présente les Évangiles, et vous fait connaître les preuves de leur certitude. Quelles seront vos pensées en les examinant? — Voilà donc l'histoire du Christ! Elle est authentique et date du temps même du Sauveur! Elle est l'ouvrage de ses compagnons d'œuvre! Mais que parlé-je d'une seule histoire? En voici dans mes mains quatre différentes, quatre parallèles, par quatre auteurs contemporains. Tous quatre rapportent les mêmes faits, mais chacun d'eux avec quelque circonstance particulière ou dans un ordre un peu différent, tels en un mot que chacun d'eux les a vus! Où donc trouverai-je dans le monde quelque chose d'aussi bien attesté? Ai-je jamais douté de l'histoire d'Alexandre ou de celle d'Auguste? Aucun historien contemporain

cependant ne me l'a transmise. L'écrivain même qui rapporte l'histoire de son temps, rarement est certain de tout ce qu'il avance, rarement il a été du secret et du conseil. Mais quatre historiens, quatre contemporains, et quatre associés du Sauveur; des hommes qui ont tout vu de leurs yeux, et qui font eux-mêmes une partie nécessaire de ce qu'ils racontent, des écrivains qui toujours d'accord sur le fond, ne diffèrent que par les détails et la couleur du récit : non, il n'y a pas un autre exemple de faits aussi bien attestés!

Croirai-je qu'ils m'ont voulu tromper? Eux, tromper! avec ce ton de bonne foi, avec cette simplicité naïve, cette absence d'artifice et d'ostentation! Eux pauvres, souffrants, persécutés, tromper pour obtenir la mort et le mépris!

Seraient-ils trompés eux-mêmes? Quoi, pendant soixante années ils ont cru faire

des miracles, l'Église le croyait avec eux, et ils étaient trompés! Était-il donc trompé cet impotent qui, au nom de Jésus de Nazareth, retrouve l'usage de ses membres perclus? Était-elle trompée cette mère qui voyait son fils couché dans le cercueil, et qui le serre maintenant dans ses bras, plein de vie? — Jamais histoire ne reposa sur des fondements pareils; je dis plus : il n'est pas possible que la certitude historique aille jamais plus loin!

Que sera-ce donc, mes Frères, quand en examinant de plus près ces livres, vous trouverez dans la nature des choses qu'ils racontent, ce qui en est à la fois un important résultat et une preuve nouvelle? Car enfin nous n'avons pas tout dit, et la certitude des Évangiles repose sur une plus puissante autorité. *Ces choses* que *les ministres de la Parole* racontent, ce sont *des choses* que l'Esprit de Dieu leur

a donné le pouvoir de faire. Ces livres renferment la déclaration positive que c'est l'Esprit de Dieu qui les éclaire; ces hommes par eux-mêmes étaient ignorants et timides, l'Esprit de Dieu les a changés en docteurs et en héros! Dieu lui-même est avec eux; cette vérité est inséparable du reste de l'histoire, en fait la base et l'essence; et si ces choses sont certaines, si l'histoire évangélique ne repose pas sur le mensonge, il en résulte donc que Dieu s'est chargé lui-même d'instruire ces écrivains; Dieu lui-même nous garantit leur véracité. L'INSPIRATION DIVINE, voilà une conséquence nécessaire quoique médiate, de l'authenticité des Évangiles; voilà le dogme important, qui, rempart du Christianisme, base et appui de la foi protestante, forme la limite décisive entre toutes les classes d'incrédules d'un côté, et de l'autre toutes les nuances de chrétiens. L'inspiration divine, prouvée par

l'enchaînement des faits, confirmée par les déclarations du Sauveur et de ses Apôtres, vient réagir à son tour sur cette histoire même dont elle est la conséquence, nous donner une foi plus ferme, une confiance encore plus entière, une plus douce et plus profonde paix! Oui, ce n'est plus sur la parole de l'homme, c'est sur la parole de Dieu même que vous croyez. Ah! bénissons-le, ce Dieu, pour avoir donné une pareille évidence à sa révélation. Il a voulu que si l'homme avait encore quelque chose à faire pour s'assurer de la divinité de cette révélation, il pût cependant la reconnaître à des traits indubitables et certains. Il l'a voulu, il l'a fait, et il nous a donné nos Évangiles. Il l'a voulu, il l'a fait, et nous sommes chrétiens, et nous savons avec certitude que nous sommes immortels, et que nous trouverons grâce auprès du Père. L'Évangile est certain! voilà ce qui

reste au malheureux que l'univers abandonne, ce qui apaise les douleurs du malade, ce qui soutient le mourant prêt à s'élancer dans les cieux. L'Évangile est certain! Ah! Théophile! heureux Théophile, qu'éprouviez-vous en lisant ces écrits divins, en contemplant l'une après l'autre ces preuves puissantes de leur certitude et de leur divinité, en découvrant ainsi tout à coup que vous étiez enfant de Dieu, sauvé par grâce, immortel? Ne sentiez-vous pas l'étonnement et les transports d'un exilé rappelé dans sa terre natale, ou d'un souverain détrôné qui retrouve sa couronne? Votre cœur ne s'embrasait-il pas au-dedans de vous, et prosterné avec larmes devant ce Rédempteur adorable, *l'auteur de votre salut*, ne lui juriez-vous pas amour et obéissance? Ah! mes Frères, mes Frères; nous aussi nous avons été déclarés par l'Évangile héritiers de Dieu et cohéritiers

de Christ! Pour nous aussi, il est la charte du salut et la bonne nouvelle! Pour nous aussi l'Évangile est certain!

Courage donc, pauvres mortels exposés à tant de maux; *retenez fortement l'espérance qui vous a été proposée*, et que vos gémissements se changent en voix d'espérance et d'amour! L'Évangile est certain! Vous qu'une conscience troublée prive du repos, que votre cœur repentant s'élève avec confiance à celui qui a *attaché à sa croix l'acte* de notre condamnation! Infortunés qui pliez sous le fardeau de la misère, *l'Évangile est annoncé aux pauvres*, et l'Évangile est certain! Vous qui pleurez sur un tombeau, *votre Rédempteur est vivant*, et *quiconque croit en* lui *ne mourra point pour toujours!* Esprit inquiet qui n'as point encore su trouver aux pieds de Christ la conviction et la foi, l'Évangile est certain, et le doute n'est plus permis

à qui sait examiner, raisonner et sentir! Courage, enfants de la poussière, plus de doutes sans résultat, plus de douleurs sans remède, plus de fautes sans pardon; la bonne nouvelle est proclamée et l'Évangile est certain! — Oui, mes Frères; comme il est certain que nous vivons, que nous mourrons, que nous avons à passer par l'épreuve, hélas! et par le péché, que nous avons besoin de secours, de grâce et de paix, il est certain aussi que *Christ est mort pour nos offenses*, qu'il est *ressuscité pour notre justification;* que notre Maître *a souffert, nous laissant un exemple afin que nous suivions ses traces*, qu'il *règne à la droite* du Père, et nous *prépare des places* à ses côtés! Bientôt nos yeux le verront, l'épreuve aura fini, les chrétiens fidèles l'entendront les appeler ses frères, ses *amis, les bénis de son Père!*

O, mes Frères, mes compagnons de

voyage et d'épreuve, il faut le conserver et le défendre comme notre plus précieux trésor, il faut l'étudier et l'aimer comme notre premier titre de gloire, cet Évangile qui est le don de Dieu. Prenons garde de laisser s'affaiblir et s'éteindre en nous cette confiance dans sa certitude, cette ferveur de reconnaissance et de foi, cette soumission sans bornes d'un cœur sincère et dévoué, sans lesquelles il perdrait sur nous son efficace. Comment l'Évangile nous consolera-t-il dans nos peines, s'il n'est pas pour nous un ami de tous les temps, toujours puissant sur notre cœur, toujours présent à notre pensée? Comment nous rendra-t-il victorieux de la chair et du monde s'il ne nous a pas soumis nous-mêmes? Il faut nous rendre ses leçons familières par l'habitude et l'expérience, y recourir de préférence et avec plaisir, lui avoir, si je puis ainsi parler, frayé dans notre cœur

une large route, pour qu'il y fasse sa demeure, et y exerce son bienveillant empire. S'il n'est pour nous qu'un étranger qui conseille, au lieu d'un maître qui commande, il ne pourra lutter contre les ennemis de notre âme; si nous ne voyons en lui qu'un indifférent, et presque un inconnu, il ne se métamorphosera pas subitement au jour du besoin, en un ami secourable, intime et puissant.

Hélas! aussi, qu'ils sont rares parmi nous ses triomphes! Qu'ils sont rares les grands sacrifices à la vertu, les intérêts immolés promptement et sans balancer à l'Évangile de Christ!

Comment s'en étonner? où sont parmi nous les hommes qui, aimant par-dessus tout l'Évangile de Christ, y puisent leurs plus vives jouissances et leurs espérances les plus chères? L'Église compte-t-elle beaucoup de ses membres, qui, *usant des choses de ce monde comme n'en*

usant pas, appuyés sur l'Évangile comme sur *une ancre ferme et assurée*, aient la conscience de la dignité, de la félicité, de la force garanties à ses vrais sectateurs? Voit-on beaucoup de ces fidèles, qui, au milieu des travaux comme des loisirs, des joies comme des épreuves, les regards tournés vers le ciel, supportent tout et triomphent de tout en se disant : L'Évangile est certain, je suis chrétien et je suis immortel!

Faibles chrétiens!... *Il est* cependant, *il est la puissance de Dieu pour le salut de ceux qui croient*, cet Évangile qui semble pour nous une lettre inutile et sans vie! Il est toujours *la perle précieuse* qu'il faut acheter à tout prix, et *l'arbre de senevé* à l'ombre duquel se réfugient tous les peuples du monde! Tandis que nous enfouissons ce trésor dans la terre, porté par des mains pieuses à l'orient et à l'occident, semé avec profusion partout

où se trouvent des hommes, il fait tous les jours par sa seule force, de nouvelles conquêtes à la foi. Déjà les îles éloignées se peuplent de chrétiens! Déjà retentissent du nom du Christ, ces rives sauvages que couvrent des frimats éternels ou que le midi brûle de ses feux! Déjà, sur un autre hémisphère, sortent du sein de l'Océan des Églises fidèles, qui font admirer leur sainteté nouvelle au navigateur surpris. Témoin de leur charité, de leur probité, de leur pureté, de leur zèle, il pense retrouver ces premiers chrétiens qui n'étaient qu'un cœur et qu'une âme, et il se demande par quelle puissance une génération perverse, sanguinaire et débordée, est devenue *en un jour* * un peuple chaste, intègre et humain. Il semble que Dieu ait voulu renouveler les anciens prodiges, et donner à sa Parole

* Ésaïe LXVI, 8.

une seconde *démonstration de puissance.* — Et nous, appelés à la *première heure,* les aînés dans la foi, nous oublierions nos priviléges, nous *négligerions un si grand salut!* La bonne nouvelle nous serait comme inutile, et peut-être indifférente! O malheur! ô délire! Mon Dieu, garantis-nous d'un tel excès d'aveuglement! O Seigneur, que ton Évangile reprenne aussi sur nous son empire, et soit encore notre plus chère pensée et notre première joie! Qu'il soit notre soutien dans les peines, notre force dans les tentations, le guide de notre raison, la lumière de notre vie! Que nous le lisions le jour, que nous y pensions la nuit, que nous le méditions en voyage, que nous l'expliquions à nos enfants, que nous lui obéissions toujours. O Dieu, nous avons besoin de ta grâce, et nous l'implorons au nom de Jésus. Nous l'implorons sur nos intentions et nos faibles efforts; nous

l'implorons sur ces pieux exercices où nous avons aujourd'hui commencé l'explication de ton Évangile, sur ces fidèles qui aiment à s'y rassembler, sur tes ministres chargés de les instruire. Qu'écoutée avec piété, la sublime et touchante histoire, qui dans cette chaire va être développée tout entière et de suite, qu'écoutée comme doit l'être l'histoire du salut du genre humain, elle nous remplisse d'amour, de zèle et de foi, elle nous transforme en de nouvelles créatures, nous fasse vivre, mourir, ressusciter en chrétiens! Amen.*

* Ce discours était destiné à commencer, pour le Nouveau Testament, la série des *congrégations* ou sermons historiques, qui ont lieu dans l'Église de Genève, un jour de chaque semaine.

DÉVELOPPEMENTS.

Pour suppléer à la brièveté du discours qui précède, nous allons y joindre une série de chapitres, destinés à combler certaines lacunes, à rappeler quelques faits intéressants, quelques idées importantes, quelques arguments ou quelques résultats nouveaux. Notre but sera rempli si l'ensemble de ces développements présente un choix bien clair, de ce que la critique du Nouveau Testament renferme de plus certain, de plus neuf et de plus utile. Nous souhaiterions que l'on pût trouver ici, comme un petit cours de cette vaste science, à l'usage de tout le monde, et infiniment élémentaire.

Ces développements seront relatifs aux seuls Évangiles, aux autres livres du Nouveau Testament, au livre entier de la nouvelle révélation considéré sous un point de vue plus général. Ils se diviseront par-là même en trois parties fort distinctes.

PREMIÈRE PARTIE.

QUESTIONS RELATIVES AUX SEULS ÉVANGILES.

Les questions qui doivent ici nous occuper, ont trait

I. A l'authenticité des Évangiles;

II. A la véracité de leurs auteurs;

III. A leur intégrité;

IV. A leur nature spéciale.

CHAPITRE PREMIER.

QUESTIONS RELATIVES A L'AUTHENTICITÉ DES ÉVANGILES.

SECTION PREMIÈRE.

Des preuves de cette authenticité en général.

Nous ne pouvons les développer toutes. Je me bornerai à rappeler dans ce chapitre leur ensemble et leurs rapports, à indiquer dans les suivants quelques-unes des plus saillantes ou des plus neuves.

Avant d'admettre l'authenticité des livres sacrés, on est en droit d'exiger les mêmes preuves, et le même genre de certitude que pour l'authenticité des livres profanes. En revanche, on n'est pas plus en droit dans le premier cas que dans le second, de se refuser à la force de ces preuves une fois fournies. En bonne lo-

gique la nature du livre n'y change rien. Toutefois nous consentons facilement à ce que l'importance de la matière, à ce que la multitude et la gravité des conséquences rendent l'examen encore plus sévère, quand il s'agit d'écrits sacrés. Les défenseurs des livres saints n'ont pas lieu de redouter les adversaires éclairés et pénétrants, pourvu que ces adversaires soient en même temps impartiaux.

Les preuves demandées sont externes ou internes, ou ce qui revient au même, *historiques* ou *critiques*. Ces deux grandes classes se subdivisent en beaucoup d'autres.

Les preuves historiques reposent sur le *témoignage*, quand en faveur de l'authenticité d'un livre donné, on cite des témoins instruits, compétents, dignes de foi, rapprochés de l'auteur par les temps, les lieux ou les circonstances.

Sur l'*autorité*, quand cette authen-

ticité a été admise sans contradiction partout et toujours; ou du moins à des époques et dans des lieux suffisamment propres à décider la question.

Sur *la nature des choses*, quand les circonstances donnent une grande vraisemblance à l'hypothèse de l'authenticité, rendent une erreur impossible ou du moins improbable.

Les preuves critiques reposent tantôt sur une ressemblance de style et d'idées, entre le livre qu'on examine, et les autres écrits du même auteur. Tantôt sur des coïncidences minutieuses entre les faits cités ou supposés, et ce que d'autres documents nous apprennent des mœurs et de l'histoire des mêmes temps. Tantôt sur l'absence des anachronismes ou des méprises, dont les faussaires n'ont jamais su se garantir. — Tantôt sur ce ton de candeur et de naturel, que l'imposture ne peut pas imiter, sur ces aveux,

ces mots naïfs, empreints d'une bonne foi qui porte nécessairement la conviction dans l'esprit des lecteurs.

A ces deux grandes classes de preuves, on peut joindre encore une preuve indirecte, plus décisive et plus rare qu'on ne pense : le petit nombre et la faiblesse des objections.

Les exemples épars dans les chapitres suivants, éclairciront ce que cette première ébauche pourrait avoir d'obscur.

Il n'est peut-être aucun ouvrage profane et ancien, qui réunisse toutes ces preuves, du moins à un haut degré. Pour qu'un livre soit reconnu authentique, il suffit qu'il en ait clairement et décidément quelques-unes, et que les autres, si elles lui manquent, au moins ne prouvent pas contre lui. Mais quant aux Évangiles, on peut affirmer que leur authenticité repose sur toutes, et c'est malgré l'accord de toutes, que quelques hommes s'obsti-

nent encore à douter : singulière persévérance, qui semblerait supposer nécessairement un manque de jugement, de savoir, ou d'impartialité ! En effet, si une seule preuve bien positive et bien établie, peut à la rigueur suffire dans le silence des autres, que sera-ce lorsque toutes viennent à se réunir ? Il semblerait impossible, vu la nature des choses, de regarder les Évangiles comme l'ouvrage de l'imposture, quand même aucun ancien document ne leur rendrait témoignage ; mais les documents les plus anciens nous les montrent admis partout sans contestation, forts du témoignage des amis et des ennemis de la foi, de l'orient et de l'occident, des orthodoxes et des hérétiques, des Pères et des interprètes. Toutes les combinaisons, les recherches, les discussions de l'histoire de l'Église, nous ramènent toujours au même fait et au même résultat.

Lorsque ensuite nous passons des preuves historiques aux preuves critiques, nous découvrons tous les jours dans ces livres, avec plus d'évidence, le sceau de la vérité ; je veux dire ces touches de naturel et de sentiment, ces rapports inaperçus entre les faits et le style, auxquels l'homme sensible, impartial et judicieux ne peut point résister. Lorsque enfin nous examinons les objections des adversaires, pour découvrir quels puissants motifs ils peuvent avoir de douter contre tant d'évidence, on ne peut nous montrer que des difficultés insignifiantes, ou de légères obscurités, telles qu'aucun livre n'en est exempt, auxquelles de plus on ne pourrait s'arrêter, sans tomber dans des ténèbres bien plus épaisses et des embarras bien plus graves, que ceux dont on essaie de faire tant de bruit.

Ces diverses preuves de l'authenticité des Évangiles, ne sont point restées la

propriété exclusive d'un petit nombre de savants. Fruit de recherches nombreuses, variées, successives, de discussions animées et contradictoires, elles ont été déposées, tantôt avec tous leurs développements, tantôt sous une forme plus simple, dans des ouvrages répandus, où tout le monde peut les lire. Aussi n'ai-je dessein d'en développer ici qu'un très-petit nombre des plus curieuses ou des plus neuves, et inviterai-je mes lecteurs à aller chercher le reste dans quelqu'un des livres en question.

J'indiquerai Paley en première ligne. Il a accordé une grande place à la question de l'authenticité, dans son *Tableau des preuves évidentes du christianisme*,* et là, comme dans tous ses écrits, il se distingue par le double mérite de la logique et de la clarté. S'il n'a pas décou-

* Traduit de l'anglais par D. Levade. *Lausanne* 1806.

vert le premier et par ses propres recherches, les citations et les faits qu'il appelle en témoignage, il montre du moins tout le jugement et tout le savoir nécessaire pour bien choisir dans les livres des autres. Ce qui est bien décidément à lui, c'est le talent de se faire comprendre, c'est surtout cette raison calme et méthodique, cette logique sincère et convaincante, qui exercent tant d'empire sur ses lecteurs. Il rapporte d'après Lardner les coïncidences critiques des Évangiles (coïncidences qui suffiraient à en prouver l'authenticité), et les nombreux témoignages qui, au deuxième et troisième siècle, furent rendus à ces livres. Il classe ces témoignages et les dispose dans l'ordre le plus clair et le plus persuasif. Il montre ces écrits, dès leur origine, cités avec vénération, rassemblés en un volume distinct, décorés de titres spéciaux et respectueux, lus et expliqués publi-

quement dans les assemblées religieuses, objets de commentaires, de versions et d'harmonies, universellement reçus par toutes les sectes et tous les partis, comme les documents authentiques de la foi des chrétiens. Cet ouvrage est à la portée de tout le monde, et tout homme instruit et religieux devrait l'avoir lu.

Michaëlis a traité les mêmes questions dans son *Introduction au Nouveau Testament*,* sans doute d'une manière bien moins méthodique, et même bien moins complète. Mais ce désavantage est en grande partie compensé par la supériorité de l'auteur en originalité comme en savoir. On s'aperçoit bien vite en le lisant qu'il parle en son nom, et ne dit que ce qu'il a examiné par lui-même. Il éclaircit la matière par des exemples familiers, il met le lecteur dans la confidence de

* Traduite par M. Chenevière. *Genève* 1822, 4 vol. in-8.

*

ses incertitudes, il le rend pour ainsi dire témoin de son travail et juge de sa bonne foi. Si Paley est plus fait pour les gens du monde, Michaëlis me semble encore plus profitable aux théologiens.

Depuis quelques années de nouveaux adversaires se sont montrés en Allemagne; ils ont laborieusement élevé contre l'authenticité des Évangiles, de spirituelles, savantes et bizarres hypothèses, tristes produits de l'érudition fécondée par le sophisme. Malgré leur succès passager, elles ne peuvent guères être envisagées que comme les jeux, assez déplacés, d'esprits ingénieux, plus désireux de nouveauté, plus fiers de leur science, que respectueux pour la logique et la vérité. Comme on devait s'y attendre, de nouveaux défenseurs ont entrepris de faire tête à ces nouveaux ennemis. Hug* entre

* *Einleitung in die Schriften des Neuen Testaments.* Stuttgard et Tübingen, 2 vol. in-8. La 3e édition a paru en 1826.

autres, les a combattus avec la dialectique érudite, neuve et piquante qui lui est propre. Il y a joint des preuves directes en faveur de l'authenticité des Évangiles; mais poussé, peut-être à son insçu, comme les hommes auxquels il avait à faire, par le goût des choses ingénieuses et nouvelles, il a traité cette question d'une manière forte, sans doute, curieuse et intéressante, mais en même temps assez incomplète.* Il s'est borné au fond à deux preuves saillantes : les

* On trouvera un extrait de ses preuves directes dans mon *Essai d'une Introduction critique au Nouveau Testament*. Genève 1823, 1 vol. in-8.

Dans cet ouvrage j'ai eu le malheur d'affliger ce savant respectable. Il a relevé avec autant de modestie que de dignité, dans la préface de sa 3e édition, un jugement que j'avais exprimé, peut-être, d'une manière trop absolue, et qui, dans mon intention, ne portait que sur des détails d'une importance secondaire. Il a cru y voir la censure de son caractère, et non de son ouvrage. Je saisis avec empressement l'occasion de réparer ma faute, si j'en ai réellement quelqu'une à me reprocher.

coïncidences critiques, et les témoignages des ennemis de la foi.

Olshausen * qui s'est borné à la discussion des preuves historiques, a dans ce champ restreint, passé ce me semble, de bien loin tous ses devanciers. Il a repris à fond cette matière avec tout le bon sens, le savoir et la bonne foi désirables; il a cherché consciencieusement la vérité, sans prétention et sans désir de briller; il a laborieusement approfondi ce qu'on s'était contenté d'effleurer, et sans rien exagérer, sans rien tordre, il a fait jaillir

Le savant professeur de Fribourg a droit aux respects des théologiens de tous les pays et de toutes les communions, comme à la reconnaissance de tous ceux qui aiment nos Évangiles et croient à leur vérité. Et moi qui ai tant puisé dans ses écrits, qui me félicite en cet instant d'y pouvoir puiser encore, comment pourrais-je oublier ce qui est dû à sa personne, à son génie, à ses longs et brillants travaux!

* *Die Aechtheit der Evangelien, etc.*, c'est-à-dire : *L'authenticité des Évangiles prouvée par l'histoire des deux premiers siècles, etc.* Kœnigsberg 1823, 1 vol in-8.

des résultats tout nouveaux, et des preuves aussi décisives qu'inattendues, de la combinaison des témoignages et des faits, de l'histoire même des témoins. Malheureusement cet ouvrage remarquable n'est point traduit; il est même peut-être trop exclusivement destiné aux savants pour l'être jamais. — La section qui va suivre en est extraite en grande partie. Je sollicite l'indulgence pour les détails critiques et historiques où je vais entrer sur ses pas; l'importance et la nature du sujet les exigent absolument.*

SECTION SECONDE.

Preuves historiques.

Depuis le milieu du second siècle seulement, la première Église nous a laissé

* Les lecteurs qui les jugeraient inutiles, ou qui en seraient rebutés, sont priés d'omettre cette section entière, et de passer tout de suite à la suivante.

des documents clairs et nombreux; dès cette époque aussi nous voyons le canon des quatre Évangiles généralement admis. Toute l'Église le tient pour authentique; elle l'a reçu de la génération précédente à laquelle il avait été transmis par les Apôtres eux-mêmes ou par leurs premiers disciples. Mais auparavant, les chrétiens comptaient peu de docteurs, et leurs pasteurs s'occupaient bien plus d'agir que d'écrire. D'ailleurs quelques pages seulement ou quelques lignes des ouvrages peu nombreux des premiers Pères, sont venues jusqu'à nous, et l'on ne peut s'attendre à y trouver des témoignages positifs en faveur de l'authenticité des Évangiles, non faute de foi sans doute, mais faute de livres et d'écrivains. Et même les écrivains de cet âge apostolique, en appelaient plus souvent à la prédication qu'aux livres des Apôtres, car ils avaient entendu la première, et le

besoin des autres s'était encore peu fait sentir. Cependant déjà dans la première moitié du second siècle, nous pouvons découvrir quelques hommages positifs adressés à nos Évangiles écrits. A qui sait examiner, analyser et comparer, l'histoire de l'Église, celle des Pères, fournissent dès cette époque, des arguments assez satisfaisants, quoique le plus souvent isolés et incomplets.

Je commencerai par indiquer quelques-uns de ces arguments les plus saillants, relatifs à chacun de nos Évangiles en particulier. Puis ensuite j'en choisirai quelques autres plus positifs et tout aussi antiques, relatifs à la réunion de tous les quatre. Je rappelle encore une fois que je ne vais pas indiquer les seules preuves existantes, ni même les plus fortes, mais les moins connues, et celles qui remontent aux temps les plus anciens.

ARTICLE I.

Évangile de Matthieu.

Nous trouvons ici d'entrée un phénomène singulier, qui semble obscurcir l'origine de cet Évangile, et appeler le doute sur son authenticité. Il faut commencer par nous en occuper un instant.

Dans notre recueil du Nouveau Testament, l'Évangile de Matthieu est en grec ainsi que les autres. L'examen du style et toutes les preuves internes tendent à persuader, à démontrer même, que c'est bien là l'ouvrage original de Matthieu, et point une traduction. — Cependant les plus anciens témoignages des Pères s'accordent à affirmer que l'Apôtre écrivit en hébreu, et que de leur temps son livre existait dans cette langue. Voilà la difficulté ; ne nous en laissons pas effrayer : l'examen peut non seule-

ment la résoudre, mais presque en tirer une preuve de plus.

Remarquons d'abord que cette difficulté ne porte pas au fond sur l'authenticité de l'Évangile, mais sur la forme primitive de l'Évangile authentique. Les témoignages externes nous disent que cet Évangile fut d'abord écrit en hébreu, les caractères internes que ce fut en grec; là seulement est la contradiction. Peut-être y a-t-il erreur, ou plutôt mélange d'erreur dans les uns ou dans les autres, mais malgré l'espèce de défiance que cette erreur pourrait exciter, elle ne porte pas directement sur la question fondamentale. Celle-ci n'en est pas moins décidée par les arguments nombreux et variés, desquels il résulte, d'abord que Matthieu a écrit un Évangile, puis que cet Évangile, dans quelque langue qu'il ait été écrit, contenait précisément ce que nous trouvons dans le premier de nos quatre.

De plus, qu'on veuille bien y faire attention. Cette contradiction, que nous venons de signaler et de restreindre, n'est point nécessairement et réellement une contradiction. Car enfin, qui nous dit que Matthieu n'a pas écrit son Évangile à la fois ou successivement en grec et en hébreu? En hébreu, pour les Hébreux dont il fut l'Apôtre spécial, en grec pour l'Église générale. Qu'y aurait-il là d'invraisemblable? Cette hypothèse ne serait-elle pas suffisamment motivée par les circonstances et les besoins de la première Église? N'est-elle pas presque nécessitée par la force des preuves qui paraissent militer et pour l'original grec, et pour l'original hébreu? Ou bien, ne pourrait-on supposer encore que cet Évangile écrit originairement en grec, fut immédiatement et avec l'approbation de l'Apôtre, traduit en hébreu par quelque disciple? Cela serait facilement ex-

pliqué par la position de l'église particulière qui, ainsi que nous allons le dire, le posséda constamment sous cette dernière forme. Elle pût, dans cette hypothèse, le regarder comme l'ouvrage personnel de Matthieu, le donner pour tel aux autres églises. Dans l'un et l'autre cas la contradiction a disparu, les difficultés sont expliquées et les témoignages ont toute leur force. Ils en ont même plus encore que si la difficulté en question n'eût point existé, car, grâces au fait sur lequel elle était fondée, l'authenticité de l'Évangile de Matthieu se trouve reposer sur deux traditions différentes, toutes deux positives, antiques, et remontant à une même source. C'est ce que nous allons faire comprendre.

Dès la première origine de l'Église, il exista à Jérusalem une secte de chrétiens hébreux, nommés *Nazaréens*, qui voulurent conserver la Loi, tout en adoptant

l'Évangile. Séparés de l'Église par leur foi, leur langage, et plus encore par leur origine, leurs préjugés nationaux et leurs habitudes, ils restèrent toujours isolés et peu connus. Ils eurent doublement à souffrir de la tyrannie romaine, comme chrétiens et comme juifs; ils finirent par se dissiper en petites sectes, qui disparaissent bientôt sans que l'histoire daigne même nous apprendre quand et comment elles s'éteignirent.

Voici toutefois, des résultats importants que cette histoire nous fournit * à leur sujet:

1° Ces sectaires, établis en Palestine, se disaient et étaient crus dépositaires de l'Évangile de Matthieu. Ce fait est en rapport avec une tradition conservée par Eusèbe, généralement admise de son

* Quand on sait du moins interroger les documents de la primitive Église, avec la perspicacité et la bonne foi d'Olshausen.

temps, confirmée par les caractères internes du premier Évangile. Suivant cette donnée historique, Matthieu, premier pasteur des chrétiens hébreux de Palestine, avait écrit pour ces disciples. Les Nazaréens possédaient et lisaient cet Évangile en hébreu. Quelle que fût l'origine de cette forme hébraïque, il en devait nécessairement être ainsi chez des hommes qui entendaient mal le grec, parlaient habituellement hébreu, tenaient à leur langue nationale par patriotisme et par orgueil. Bien plus juifs que chrétiens, ils ne voulurent jamais d'autre Évangile que celui-là, parce que Matthieu seul avait été l'Apôtre spécial de leur patrie. Quand leurs sectes, isolées de l'Église universelle, s'anéantirent sous la persécution, leur Évangile hébreu ne put leur survivre. Défiguré par de nombreuses interpolations qui le faisaient repousser des autres fidèles, écrit dans un

idiome ignoré, il devait périr avec ses gardiens.

2° Cet Évangile s'altéra dans les mains des Ébionites ou Nazaréens; une secte ignorante, locale, peu nombreuse, à peine chrétienne, était mal propre à veiller sur son intégrité; le reste de l'Église était trop étranger à ces hommes et à leur langage pour le pouvoir. Aussi les Nazaréens amplifièrent-ils peu à peu cet Évangile, en insérant dans l'histoire de Jésus-Christ beaucoup de mots ou de faits conservés seulement par une tradition douteuse. Mais (circonstance importante pour la preuve que cet Évangile, même altéré, peut nous fournir), ils ajoutèrent et ne retranchèrent point. Il faut en excepter la suppression des deux premiers chapitres; suppression unique, admise seulement par une partie d'entre eux, et dont on connaît le but. L'Évangile apocryphe, célèbre dans la première

Église sous le nom d'*Évangile des Hébreux*, n'est autre chose que cet ouvrage de Matthieu ainsi défiguré.

3° Ces altérations ne furent introduites qu'assez tard et peu à peu. Plus on remonte haut dans l'histoire de cet Évangile hébreu et moins on en trouve. Plus on redescend, et plus elles sont considérables et fréquentes. Dans l'origine, cet Évangile était bien identique avec le Matthieu que nous possédons. On sent toute la force que ce fait ajoute, ou plutôt restitue au témoignage de ces Nazaréens.

Nous pouvons conclure de ces trois faits que nous avons en faveur de l'Évangile de Matthieu, le témoignage d'une église composée des disciples immédiats de cet Apôtre. Fiers de cet Évangile, le seul écrit dans leur idiome, et par leur Apôtre, ces hommes l'adoptèrent seul.

Remarquons de plus, en passant, que ce

témoignage nous explique l'origine et la nature de l'*Évangile des Hébreux*. Par là tombent les objections auxquelles avait donné lieu l'existence de ce célèbre apocryphe.

Pendant que les Judæo-chrétiens nous fournissent ce témoignage si antique et si singulier, l'Église universelle du second siècle n'en rendait pas un moins positif au texte grec du même Évangile.*

Nous avons donc ici en faveur de l'Évangile de Matthieu un second témoin, l'Église catholique ou générale, témoin antique, éclairé, d'autant plus digne de foi qu'il s'accorde en cela avec une secte ennemie et méprisée. Si l'Église catholique n'eût pas été certaine de l'authenticité de l'Évangile de Matthieu, ce n'est pas chez les Nazaréens qu'elle eût été le chercher. Je le répète : Nous avons en

* Elle semble, il est vrai, n'y avoir vu qu'une traduction de l'hébreu. Mais si cette opinion est une erreur,

faveur de cet Évangile deux témoignages isolés et concordants, dus à deux traditions diverses et à deux Églises ennemies : état de choses qui ne peut s'expliquer que par une source commune, par un Évangile réellement authentique, réellement l'ouvrage de Matthieu.

ARTICLE II.

Évangile de Marc.

Cet Évangile, moins complet et moins

comme je le pense, et comme je crois l'avoir démontré autre part, cette erreur est facile à expliquer, et sans grande importance. Si, comme Olshausen l'affirme, c'est au contraire la vérité, cette vérité ne nuit en rien à l'authenticité de cet Évangile, et nous pouvons admettre avec plus de confiance encore le témoignage de ceux qui affirment à la fois et cette vérité, et cette authenticité. Voyez mon *Essai d'une Introduction critique etc.*, p. 251-255. J'étais alors plus prononcé que maintenant contre la possibilité que Matthieu eût aussi écrit en hébreu. Cependant alors comme à présent, la chose qui me paraissait surtout certaine et importante, c'est que dans tous les cas l'Évangile grec était un ouvrage original.

original que les autres, a dû laisser moins de traces dans les monuments de l'ancienne Église. Seul entre les quatre histoires du Sauveur, cet Évangile n'était exclusivement préféré par aucune secte particulière, et ne représentait aucune tendance religieuse.* Peut-être est-ce pour cela qu'il n'a été l'objet ni d'altérations graves, ni de citations fréquentes ou fort anciennes. Voici cependant un témoignage remarquable qui lui est rendu par un disciple immédiat de Jésus-Christ.

Papias, disciple de St. Jean et évêque d'Hiérapolis, connut en Asie deux disciples du Sauveur, Aristion et Jean le Prêtre. Il tâcha d'en tirer le plus de détails possibles sur Jésus et sur les Apôtres, puis il déposa ces récits dans un livre dont Eusèbe nous a conservé quelques fragments. Il y en a un de relatif à St.

* Voyez la note, p. 93.

Marc ; je le traduis littéralement : « Voici, dit Papias, ce que le Prêtre disait : Marc, étant devenu l'interprète de Pierre, mit soigneusement par écrit tout ce dont il se souvenait ; il ne mit pas cependant en ordre les discours et les actions de Jésus-Christ, car il n'avait pas été disciple du Seigneur ; il ne l'avait point suivi, mais seulement, comme je l'ai dit, il avait accompagné Pierre, qui faisait des instructions suivant le besoin, et non sous forme d'un arrangement régulier des discours du Seigneur. On ne peut donc faire de reproches à Marc, d'avoir écrit ainsi certaines choses, comme Pierre les avait rappelées. Le seul soin auquel Marc s'attacha, fût de ne rien omettre de ce qu'il avait appris, et de n'y rien changer. »

On objectera peut-être que ce récit nous est parvenu par le ouï-dire d'un homme peu éclairé,* et qu'il renferme

* Papias.

des choses bien vagues, ou même probablement inexactes. Sans vouloir nier ou discuter ces assertions, je crois cependant avec Olshausen, qu'on peut tirer d'ici les conclusions suivantes :

1° Nous avons un témoignage précis en faveur de l'Évangile de Marc, et ce témoignage remonte jusqu'au temps des Apôtres.

2° Ce témoignage ne repose pas sur une tradition vague, mais sur l'assertion d'un homme connu, désigné par son nom, présenté comme garant de son dire, et autant que nous pouvons en juger, témoin impartial.

3° Si l'on révoquait en doute le récit de Jean le Prêtre, ce témoignage prouverait encore au moins qu'au temps de Papias, l'Évangile de Marc était généralement connu; en d'autres termes, qu'au premier tiers du second siècle, on n'avait pas de doutes sur son authenticité.

ARTICLE III.

Évangile de Luc.

Comme l'Évangile de Matthieu, l'Évangile de Luc présente en faveur de son authenticité, la préférence exclusive d'une secte hérétique, et l'opinion générale de l'Église orthodoxe. Seulement comme les Marcionites ne remontaient pas jusqu'aux Apôtres, leur témoignage a beaucoup moins de force que celui des Nazaréens. Il ne prouve au fond, que la conviction de leur chef, homme audacieux et savant, et la croyance universelle de ses contemporains.

La secte des Marcionites était en tout opposée à celle des Judæo-chrétiens. Marcion repoussait non seulement la loi, mais encore la révélation juive. Il attaquait tout l'Ancien Testament, et il excluait du Nouveau tout ce qu'il ne pouvait

plier à sa doctrine. Tandis que Matthieu avait été l'Apôtre des Hébreux, tandis que son Évangile insiste surtout sur les œuvres et l'obéissance, et qu'il fut, par cette double raison, préféré des portions de l'Église qui conservaient au Christianisme une couleur judaïque et légale, Paul, qui avait été l'Apôtre de la vocation des Gentils et de la justification par la foi, fut en plus grande vénération chez les Chrétiens qui exagéraient la tendance opposée. Aussi Marcion prétendait-il que tous les Apôtres, sauf Paul, avaient altéré la doctrine de leur Maître, et n'avait-il adopté pour sa secte, que le seul Évangile de Luc, disciple de Paul. Cet Évangile adressé à un Romain, écrit, à ce que l'on croyait, sous les yeux de Paul et au sein de cette célèbre Église de Rome, si énergiquement prévenue par l'Épître et la prédication de Paul, contre la justification judaïque; cet Évangile

était bien celui que Marcion devait préférer. S'il rejetait les autres, cependant il ne nia jamais leur authenticité, et c'est là par conséquent un éclatant témoignage qu'il leur rendit. Il les rejetait uniquement comme opposés à la doctrine véritable, c'est-à-dire à la sienne propre. Il poussa plus loin encore cette singulière prétention à décider souverainement en matière de foi. Sans attaquer ni l'authenticité, ni l'intégrité du seul Évangile qu'il daignait admettre, il se permit d'en retrancher audacieusement ce qui ne lui convenait pas. Il en raya presque tous les passages qui contredisaient ses dogmes nouveaux; il en laissa subsister quelques-uns qu'il pouvait tordre, ou il tordit ceux qu'il n'osa retrancher. Puis réunissant à dix Épîtres de St. Paul, cet Évangile ainsi modifié,* il fit du tout

* C'est ce qu'on nomma dans le temps l'*Evangile de Marcion*. Que l'Évangile connu sous ce nom, ait été

un Nouveau Testament de son choix, et le donna à ses disciples, comme la seule Bible sur les enseignements de laquelle ils dussent régler leur croyance.

Nous indiquerons dans un autre article, le témoignage réel que Marcion rendit par-là au canon évangélique; il n'est ici question que de St. Luc, et il résulte assez évidemment de ce qui précède, que Marcion regardait son histoire du Sauveur comme authentique. L'audace avec laquelle il en retranchait quelques mots est une tout autre affaire, et n'infirme en rien le témoignage dont je parle. C'est de l'opinion historique de Marcion, de l'opinion générale de son

réellement composé de la sorte, c'est ce qui a été nié par quelques adversaires de l'authenticité des Évangiles. Mais ils n'auraient pu combattre ce fait, sans quelques fortes méprises maintenant éclaircies. Olshausen vient de démontrer la véritable origine de l'Évangile de Marcion avec la dernière évidence, mais il n'est pas possible d'engager mes lecteurs dans ces longs et minutieux détails.

temps, qu'il s'agit ici. C'est là-dessus que ce témoignage clair et positif est fondé. Or ce témoignage remonte au moins à l'an 140, car déjà avant cette époque, Marcion, fils d'un évêque de Sinope, était arrivé à Rome, chassé et excommunié par son père, et dix ans après, sa secte était déjà répandue, et son prétendu Nouveau Testament adopté de ses sectateurs.

Pendant que Marcion rendait de la sorte témoignage à l'Évangile de Luc, tout en en abusant, l'Église universelle le recevait aussi, mais le traitait avec plus de respect. Nous le prouverons plus loin, en parlant du canon évangélique. Contentons-nous d'affirmer d'avance, que les documents les plus anciens de l'histoire de l'Église, les citations d'Irénée dans la seconde moitié du second siècle, comme celles de Justin dans la première, nous montrent l'Évangile de Luc admis sans

contestation dans toutes les Églises connues.

Ce témoignage, joint à celui des Marcionites, me paraît avoir toute la force désirable.

ARTICLE IV.

Évangile de Jean.

On ferait un volume* de toutes les considérations ou preuves historiques, sur lesquelles repose l'authenticité de cet Évangile. Je me borne à une seule.

Pasteur d'Éphèse, Jean y composa, y répandit son Évangile, puis y mourut à la fin du premier siècle. Tout cela est du moins extrêmement probable. Cette longue carrière, toute remplie par les hautes fonctions de l'apostolat, toute pleine de vertus et de zèle, entourée de vénération et de célébrité, avait multiplié dans

* En effet plusieurs ouvrages ont été consacrés à cet unique but.

l'Asie mineure les disciples du saint Apôtre. Ils y étaient encore nombreux cinquante ans après sa mort. Ceux qui avaient reçu jadis ses instructions, fiers de ce privilége, ne négligeaient pas les occasions de le rappeler. Or, est-il probable, est-il même possible, que dans de telles circonstances, le souvenir de l'Apôtre étant encore vivant dans son Église, un Évangile supposé eût pu avoir cours sous son nom, au milieu des hommes qui l'avaient personnellement connu? Aurait-on pu faire recevoir à Éphèse, comme écrite par Jean et pour les Éphésiens, comme publiée chez eux par lui-même, l'histoire que Jean n'aurait pas réellement écrite, et que les Éphésiens n'auraient pas réellement reçue? Par quel prodige cet Évangile apocryphe se trouverait-il reçu, connu, garanti par les disciples immédiats de l'écrivain supposé? Tel était en effet l'état des choses cin-

quante ans après la mort du fils de Zébédée. Ce fait est prouvé par l'histoire du second et du troisième siècle. Je ne puis donner ici tous les développements de cette preuve, et je me borne à quelques détails particuliers. Au reste, je n'affirme rien dans tout cet article, qui n'ait été bien prouvé et suffisamment éclairci par Olshausen.

Polycarpe, évêque de Smyrne, et Papias, évêque de Hiérapolis, avaient été l'un et l'autre disciples de Jean; l'un et l'autre vivaient et enseignaient dans la première partie du second siècle, au sein de cette même Asie mineure où Jean avait vécu et enseigné. L'un et l'autre connaissaient l'Évangile de Jean, étaient entourés d'hommes qui le connaissaient et l'admettaient comme eux, et jamais ils n'ont exprimé de doutes sur l'authenticité de cet écrit. Nous possédons, il est vrai, quelques lignes seulement des écrits

de ces deux Pères, et dans ces quelques lignes il n'est point question de l'Évangile de Jean; mais d'autres indications y suppléent suffisamment. Ainsi par exemple Polycarpe cite la première Épître de l'Apôtre, et suivant Eusèbe, Papias l'avait également citée. Or on est en droit d'affirmer qu'il ne pouvait admettre l'Épître, sans admettre aussi l'Évangile du même auteur. Trop d'arguments critiques et historiques lient ces deux écrits l'un à l'autre, pour qu'il soit possible de les séparer. Jusqu'à présent, on a constamment défendu ou nié de concert l'authenticité de l'un et celle de l'autre. Il ne s'est encore rencontré personne qui ait cru faisable de les isoler. Ainsi encore, Eusèbe qui connaissait, qui avait étudié soigneusement les écrits de Polycarpe et de Papias, comme ceux de tous les docteurs apostoliques, Eusèbe affirme toujours que tous admettent l'au-

thenticité de notre Évangile, qu'elle n'a jamais été contestée.

Irénée, évêque de Lyon, était disciple de Polycarpe; il conservait de son maître un souvenir plein de vénération; il aimait à rappeler ses enseignements et ses vertus. Eh bien; ce même Irénée s'étend avec détail sur l'authenticité des Évangiles, il la soutient avec chaleur, il n'a jamais entendu dire qu'un doute ait été élevé contre celui de Jean, dans aucune des Églises disséminées sur la face du vaste Empire romain. Cependant Irénée était en lutte contre les Gnostiques, et les Gnostiques se servaient de ce même Évangile, en abusaient pour appuyer leurs erreurs. C'est aux Gnostiques que de nos jours on a voulu l'attribuer. Si donc Irénée eût pu avoir quelque doute sur l'authenticité, la divinité de cet écrit, eût-il laissé échapper ce moyen facile de confondre ses ennemis? Poly-

carpe lui-même était leur adversaire, et combien cela n'ajoute-t-il pas de force au témoignage négatif que nous avons tiré de son silence? Eût-il donc paisiblement souffert que ces hérétiques détestés s'appuyassent du nom de son maître, lui attribuassent un Évangile apocryphe, pour faire remonter jusqu'à lui leurs erreurs?

On pourrait peut-être tirer une preuve nouvelle du témoignage d'une autre secte, qui naquit également en Asie, au moment de la mort de Polycarpe. Je veux parler des Montanistes qui s'appuyaient, comme les Gnostiques, sur l'Évangile de St. Jean; mais je ne puis tout dire, et je passe à une secte bien différente qui rejetait au contraire tous les écrits de l'Apôtre d'Éphèse. Il semble que le témoignage de cette secte bizarre soit une objection à notre thèse; toutefois la nature de ses attaques et de ses motifs nous fournit

réellement un argument victorieux; elle nous découvre en effet la faiblesse et la partialité de ces impuissants adversaires, les seuls qui dans les temps anciens aient cru possible de repousser l'Évangile de Jean.

Les Aloges, c'est ainsi qu'on les nommait, formaient une secte à peine connue, qui n'a eu aucune durée, aucune importance. On a vu qu'Eusèbe et Irénée n'en avaient jamais entendu parler. Ennemis des Montanistes, ils rejetaient l'Évangile de Jean, mais par des motifs purement dogmatiques, pour triompher plus aisément de ces sectaires. Ce que l'amour de la vérité, le respect pour la mémoire et la mission de l'Apôtre avaient interdit à Polycarpe et à Irénée, les Aloges plus passionnés, moins instruits, étaient entraînés à le faire. Poussés par le même esprit de dispute, ils allaient jusqu'à nier tous les dons du Saint-Esprit, et comme

ils excluaient de la foi la croyance au divin Défenseur promis par Jésus, ils excluaient du canon les livres où il était plus spécialement annoncé. Agissant par de tels motifs, ces sectaires mériteraient par cela seul peu d'attention. Lors même que pour nier le quatrième Évangile, ils se seraient appuyés sur des arguments historiques et sur des objections spécieuses, leurs raisons seraient toujours fort suspectes. Mais ils ne pouvaient pas même donner quelque apparence à leurs attaques. Ce que l'on en connaît, prouve qu'ils ne tiraient aucune objection de l'histoire, et qu'ils ne s'appuyaient sur aucun doute antérieur; que de plus ils avaient trouvé pour se défendre, des difficultés purement critiques, les plus misérables qui se puissent imaginer. C'était en général des différences entre St. Jean et les autres évangélistes, dans l'ordre des faits racontés. Après avoir examiné leurs

objections, on ne peut le nier : de tels adversaires valent des défenseurs.

ARTICLE V.

Canon évangélique.

Après avoir indiqué quelques-unes des premières traces historiques de nos Évangiles isolés, recherchons celles de la collection entière.

Dès la fin et même dès le milieu du second siècle, les témoignages détaillés et positifs arrivent en abondance. Irénée, Clément d'Alexandrie, Tertullien, parlent du canon évangélique comme d'un recueil généralement et dès long-temps admis, vénéré, du contenu et de l'authenticité duquel personne n'a jamais eu, ne pourrait avoir la pensée de douter. On voit par leurs écrits, que de l'Afrique à la Gaule, de Rome à la Syrie, de l'Asie mineure à l'Égypte, que partout en un

mot où le Christianisme avait répandu ses Églises, ce recueil était le même et le seul; ce qui le fait nécessairement remonter à l'origine de la diffusion de la foi, c'est-à-dire à celle du Christianisme même. D'ailleurs dans une autre hypothèse, il faudrait que nos quatre Évangiles eussent été choisis de préférence à d'autres, d'après une décision positive et publique, par une autorité assez puissante pour faire admettre universellement son choix. Or, on ne peut trouver aucune trace de cette décision et de cette autorité; on ne saurait à quelle époque et dans quel lieu les placer. On est conduit forcément à l'idée que le canon est aussi ancien que les Apôtres, qu'il s'est formé tout seul, par la réunion naturelle des écrits historiques dus à eux ou à leurs compagnons, que ces écrits, par le seul fait de leur origine connue, se trouvèrent placés à part de tous les Évangiles apo-

cryphes, de tous les écrits profanes, furent comparés, rapprochés, réunis par les fidèles, sans décision et sans effort.

Le témoignage d'Irénée, en particulier, mérite de nous arrêter un instant. Les qualités de ce témoignage, en effet, et celles du témoin, sont tout ce que nous pouvons demander. L'écrivain est bien instruit, ses assertions sont claires et développées.

Si nous considérons le témoin, Irénée était le plus ancien des trois hommes que j'ai nommés. Il était le disciple de Polycarpe, disciple à son tour de St. Jean, et même encore d'autres Apôtres.* Il avait parcouru les Églises de la moitié du monde chrétien; il était né et avait été élevé en Asie, il était évêque dans les Gaules, il avait été en mission à Rome.

Si nous examinons le témoignage,**

* C'est ce que prouve Olshausen.

** On trouvera dans Paley, T. I, p. 212-218, l'ex-

Irénée déclare dans les termes les plus forts, et avec tous les développements désirables, qu'il y a quatre Évangiles authentiques, ouvrages des Apôtres, et de leurs compagnons d'œuvre. Il prétend même prouver qu'il ne peut y en avoir ni plus ni moins, comme il n'y a que quatre points cardinaux. Il nomme ces quatre Évangiles, il raconte en détail comment et par qui chacun fut rédigé; il fait de la réunion des quatre un tout unique et divin, auquel, ainsi que nous, il donne le nom générique d'Évangile. « La certitude relative aux Évangiles est si grande, dit-il, que les hérétiques eux-mêmes leur rendent témoignage, et s'efforcent de s'en servir pour appuyer leurs doctrines. » Puis après avoir dit que les Ébionites s'appuient sur Matthieu, les

trait ou la traduction de quelques-uns des principaux passages d'Irénée à ce sujet.

Cérinthiens sur Marc,* Marcion sur Luc et Valentin sur Jean, il conclut comme nous l'avons fait, que notre foi à l'authenticité de ces quatre livres doit être inébranlable, puisque nous avons pour nous jusqu'au témoignage des adversaires.

Avant Irénée, même avant le milieu du second siècle, nous pouvons trouver des indices décisifs de l'existence du canon. Je me borne à en indiquer deux.

I. Les écrits de Justin-Martyr nous fournissent le premier. Ce philosophe converti florissait avant le milieu du second siècle; il est cité par Irénée comme un auteur déjà ancien. Il avait connu par lui-même les usages ecclésiastiques d'une grande partie de l'Empire; en effet, il

* Il a été dit plus haut que l'Évangile de Marc n'avait été préféré par aucune secte. Ceci ne contredit pas cette assertion, car les Cérinthiens ne paraissent pas avoir formé une secte proprement dite, et s'ils ont eu quelque préférence pour Marc, cette préférence n'avait rien d'exclusif.

était né en Palestine, il était allé à Alexandrie, il écrivit à Rome et à Éphèse, il avait parcouru l'Italie. Il connaissait donc les trois principales Églises de cette époque, Rome, Alexandrie, Éphèse. Il paraît avoir eu des rapports personnels avec les principaux docteurs de son temps, comme Polycarpe, Marcion, l'évêque de Rome Anicet. Il devait en conséquence être instruit mieux que personne des opinions régnantes sur les Évangiles et le canon. Il sera donc intéressant d'étudier son témoignage sous ce point de vue. Il est vrai que nous avons conservé bien peu de chose de lui; mais les expressions d'Eusèbe qui connaissait ses ouvrages, pourraient à elles seules y suppléer. Elles prouvent en effet que les écrits de Justin avaient pour base notre Écriture-Sainte, telle que nous l'admettons et la révérons nous-mêmes. Il y a plus : les fragments qui nous restent de

ces écrits, nous donnent des renseignements très-clairs, et suffisamment positifs. Justin parle souvent des *Mémoires des Apôtres*, comme de livres qui contenaient l'histoire de Jésus, et servaient au culte public. Les adversaires de l'authenticité de nos Évangiles, ont voulu voir là des livres tout différents. Un examen impartial eût prévenu cette méprise. Suivant Justin, ces mémoires avaient plusieurs auteurs, car il dit quelque part en en parlant : « *Ceux* qui nous ont raconté la vie de notre Seigneur Jésus-Christ. » Parmi ces auteurs, il y avait au moins deux Apôtres, car ailleurs il dit : « les mémoires qui ont été écrits par *des Apôtres*. » De plus il associait nécessairement à ceux-ci au moins deux compagnons d'Apôtres, car il dit encore ailleurs : « écrits par des Apôtres et par *leurs compagnons*. » Justin parle autre part de ce qui est écrit dans l'*Évangile*,

et enfin, il nous montre lui-même l'identité de ces deux expressions, en disant ailleurs encore : « *Les Apôtres*, dans les mémoires qu'ils nous ont laissés, *et que l'on nomme Évangiles.* » Comment douter après cela qu'il ne connût et n'admît notre canon évangélique ? *

Nous pourrions arriver encore par une autre voie au même résultat. Si nous cherchons à découvrir ce que renfermaient les mémoires des Apôtres, par les citations qu'en fait Justin, nous y reconnaîtrons nécessairement nos Évangiles. Nous retrouverons de la sorte environ trente fragments de nos quatre histoires

* La singularité de ce titre : *Mémoires des Apôtres* (Ἀπομνημονεύματα), donné à nos Évangiles par le seul Justin, peut aisément s'expliquer. Justin était philosophe, élève d'une école grecque, nourri de la lecture des disciples de Socrate. Un reste de pédanterie littéraire lui a fait désigner l'histoire de Jésus-Christ écrite par ses Apôtres en quatre Évangiles, par un titre semblable à celui que portait l'histoire de Socrate écrite en quatre livres, par son disciple Xénophon.

de Jésus-Christ, fragments bien identiques et quelquefois composés de plusieurs versets.

Que si dans les passages tirés de Matthieu, l'on s'étonnait de rencontrer quelques diversités, il faudrait se rappeler que Justin était Samaritain de naissance, que l'hébreu était sa langue maternelle, qu'il avait dû lire l'Évangile de Matthieu en hébreu, tel qu'il était dans les mains des Nazaréens ses seuls dépositaires, et qu'à cette époque les altérations par lesquelles ceux-ci le défigurèrent plus tard, commençaient déjà à s'y introduire.

II. Le second indice que nous avons dessein de présenter ici, résulte d'une combinaison assez neuve des témoignages et de l'histoire. Ce rapprochement est l'ouvrage d'Olshausen.

Dans une discussion, où nous ne pouvons le suivre, il a montré que vers l'an 140 ou 150, plusieurs docteurs célèbres,

savants, différents d'opinions et de patries, étaient réunis à Rome. A cette époque notre canon évangélique y était décidément reçu, et cependant ces docteurs n'ont point réclamé contre l'authenticité des Évangiles; au contraire, ils se sont accordés à la reconnaître, quoique des intérêts de secte ou d'opinion dussent porter plusieurs d'entre eux à la combattre. Cet accord d'hommes qui ne se sont entendus sur rien d'autre, prouve la conviction universelle, ancienne, éclairée des Églises diverses auxquelles ils appartenaient, et dont quelques-uns d'entre eux étaient les conducteurs. C'étaient d'abord Anicet, évêque de Rome, Polycarpe de Smyrne, disciple, comme nous l'avons dit, de Jean et d'autres Apôtres; Justin, dont nous venons de parler, qui appartenait à l'Église de Palestine et avait visité celle d'Alexandrie; ensuite deux hérétiques également

célèbres, mais d'opinions très-différentes, Marcion de Sinope, ville du Pont, et Valentin d'Alexandrie. Ces cinq personnages étaient nés avant la mort de St. Jean, et si le canon n'eût pas été cru authentique dans les diverses Églises dont ils étaient les élèves, ce n'est pas sur le seul témoignage de celle de Rome, que quatre d'entre eux, disciples et docteurs des Églises d'Orient, l'eussent tout à coup admis. Toute l'histoire de la première Église prouve que les choses ne se passaient pas de la sorte. « Si le canon évangélique, dit à cette occasion Olshausen, avait été l'ouvrage ou la propriété d'une Église ou d'un parti, il est impossible que les autres se fussent accordés à l'admettre. Comment les Marcionites ou les Orthodoxes, par exemple, auraient-ils reconnu les livres des Valentiniens ? les livres sur lesquels ceux-ci fondaient leurs doctrines ? Comment les Alexandrins, les

Syriens et les Asiatiques, eussent-ils accepté des Évangiles venus de Rome, sans s'assurer auparavant de leur authenticité? Ce recueil eût-il été facilement introduit en Asie, si les disciples de Jean n'eussent été certains, si les Églises de cette province n'eussent bien sûrement connu que l'Évangile placé dans ce recueil sous le nom de Jean, était en effet son ouvrage? Rome eût-elle admis le canon, si ses chrétiens eussent appris de leurs pères que Luc n'avait point écrit d'Évangile, ou en avait écrit un différent? Si les fidèles de Syrie, de Palestine, d'Alexandrie, eussent entendu dire la même chose au sujet de Matthieu, aurait-on pu leur faire aisément adopter le recueil imposteur, où un autre livre eût été revêtu de ce nom vénérable? »

Je m'arrête, et me borne à rappeler encore une fois, que ce qui précède ne renferme pas, n'indique pas à beaucoup

près toutes les preuves historiques de l'existence et de l'admission universelle du canon évangélique au second siècle. Je n'ai point parlé de Tatien, Celse, Ptolémée, Héracléon, Basilides, Isidore, etc. Je crois cependant en avoir assez dit pour convaincre tout homme impartial et éclairé. Je m'en suis tenu dans ce chapitre aux seules recherches historiques, et cependant je me crois déjà en droit d'affirmer, avec les défenseurs du Christianisme, que l'authenticité des Évangiles est prouvée.

SECTION TROISIÈME.

Preuves critiques.

Je range sous trois chefs les preuves critiques que je dois exposer ou indiquer ici. Preuves *positives,* ou coïncidences qui confirment directement l'authenti-

cité des Évangiles.* Preuve *négative*, tirée de l'absence d'anachronismes et de méprises. Preuve *indirecte* résultant de la faiblesse des objections. Quant à la preuve de sentiment, tirée de la candeur des écrivains et du naturel de leurs récits, je la renvoie à la section suivante, où les mêmes développements seront mieux placés.

ARTICLE I.

Preuve positive.

Ce ne sont pas des démonstrations régulières que l'on attend ici. Les coïncidences critiques auxquelles cet article est consacré, consistent dans des rapports

* Dans cette section je joins les Actes aux Évangiles. En effet, c'est là aussi l'ouvrage d'un évangéliste ; c'est la seconde partie d'un Évangile, et la suite de l'histoire commencée. L'authenticité de tous ces livres, objets des mêmes raisonnements, doit être prouvée de la même manière.

minutieux et singuliers, entre le livre dont on discute l'authenticité, et les mœurs contemporaines, les faits rapportés par l'histoire, le style d'autres écrits du même auteur. Des rapports de ce genre ne forment pas à eux seuls une preuve rigoureuse, mais ils sont un indice de vérité qui satisfait l'esprit et écarte les soupçons; cet indice est d'autant plus digne d'attention, que la coïncidence est moins saillante, car alors il devient bien plus improbable qu'un faussaire s'en soit avisé. Quand, en ouvrant le livre apocryphe, dit le quatrième d'Esdras, je lis dès les premiers versets le nom et la généalogie du grand personnage auquel il est attribué, cela ne prouve absolument rien pour l'authenticité du livre; car s'il est supposé, le premier soin du faussaire aura dû être de chercher à persuader par-là son mensonge. Mais quand, presque au commen-

cement de St. Matthieu,* je vois Joseph craindre d'aller en Judée parce qu'Archélaüs y règnait, sans que l'historien sacré nous explique seulement la raison de cette crainte; quand j'apprends ensuite par l'histoire profane, que ce prince peu connu se rendit odieux à ses sujets par sa barbarie, je suis nécessairement frappé de ce rapport qui n'a point l'air d'avoir été préparé, et je me sens disposé à la confiance pour l'historien. Cette confiance devra être plus forte encore si la coïncidence est moins évidente, et demande plus de travail pour être aperçue. Il serait alors, en effet, toujours plus étrange qu'un imposteur l'eût mise à dessein dans son livre, tandis qu'il était peu probable qu'on l'y remarquât jamais. Le chapitre septième de St. Luc, par exemple, nous parle d'un miracle opéré par Jésus-Christ dans la petite ville de Naïn,

* Matth. II, 22.

mais il ne nous dit point où elle est située. Les auteurs profanes nous apprennent qu'elle était sur la route de Capernaüm à Samarie, à peu près à égale distance de ces deux villes. Josephe nous rapporte de plus que les Galiléens, en allant à Jérusalem par Samarie, devaient passer par Naïn. Si maintenant nous recherchons dans le récit de St. Luc tout ce qui pourrait être en accord ou en contradiction avec ces renseignements, nous découvrirons par le verset 1 que Jésus-Christ venait probablement de Capernaüm, et par le verset 17 qu'il approchait de la Judée; accord vraiment remarquable, et en même temps difficile à apercevoir. S'il y a quelque chose d'évident dans ce chapitre, c'est que l'évangéliste n'a pas eu la plus légère intention de tracer l'itinéraire de Jésus-Christ, et c'est en quelque sorte malgré lui que nous en avons découvert les points principaux.

Sans doute de telles coïncidences ne sont pas des preuves complètes, j'en suis déjà convenu. Chaque argument critique, pris à part, ajoute seulement un degré de probabilité à l'authenticité du livre, et ne donne point la certitude. Mais si ces indices de sincérité viennent à se multiplier, à se combiner, à s'éclaircir et se fortifier mutuellement, il n'en est plus de même. Alors, en effet, il devient absurde d'expliquer tout par l'habileté d'un faussaire ou par le hasard. Le nombre de ces coïncidences peut devenir assez grand, leur concours assez remarquable pour rendre cette preuve la plus persuasive de toutes. C'est ainsi que dans l'esprit d'un tribunal éclairé, les incidents qui viennent à jeter sur le délit un jour imprévu, la physionomie, le ton des témoins ou de l'accusé, pèsent souvent plus encore que les témoignages, parce que tous ces éléments de convic-

tion sont moins facilement accessibles à l'imposture. Aussi est-il peu de preuves qui fassent généralement plus d'impression sur les hommes savants et judicieux, que les preuves critiques. Or quel livre eut jamais autant que les Évangiles ce genre de preuve en sa faveur!

Lardner, Paley, Michaëlis, Hug, ont développé cette classe d'arguments et recueilli nombre de ces coïncidences. Mais la matière n'est pas épuisée; on en rassemblerait facilement bien d'autres, ne fût-ce qu'en fouillant dans les dissertations et les commentaires. Je vais en citer un très-petit nombre, seulement pour faire mieux juger la nature et l'efficace de ce genre de démonstration.

Je commence par en emprunter à Paley deux ou trois, relatives à la passion de Jésus-Christ.*

* Voyez encore celles qui ont été indiquées au commencement de cet ouvrage, p. 13-15.

Suivant les Évangiles, le souverain sacrificateur qui préside à la condamnation de Jésus-Christ se nomme Caïphe; à la même époque Pilate est gouverneur romain. L'historien Josephe confirme ce fait sans s'en douter; il raconte en passant l'élévation à la sacrificature d'un certain Joseph, *aussi appelé Caïphe;* puis immédiatement après, il rapporte que Pilate devint gouverneur. Plus tard il nous apprend la destitution de Pilate, et peu après encore celle de Caïphe. Donc suivant lui Caïphe fut souverain sacrificateur avant l'arrivée de Pilate, et il ne cessa de l'être qu'après l'exil de ce procurateur.

Deux personnages différents, Anne et Caïphe, portent en même temps le titre de Grand-Prêtre; cela peut étonner: mais Josephe donne quelquefois ce même titre à plusieurs personnages à la fois. Dès lors il faut bien croire que cela tenait à

quelque circonstance à nous inconnue.

Pilate fit attacher à la croix du Sauveur, un écriteau hébreu, grec et latin. Deux passages de Suétone et Dion Cassius, prouvent que les Romains étaient dans l'usage d'afficher près des condamnés le motif de leur supplice. De plus un fragment de Josephe nous montre les autorités juives, promulguant ainsi leurs avis en plusieurs langues.

Jésus-Christ est frappé de verges avant d'être crucifié. — Trois passages de Josephe, et un de Tite-Live nous font retrouver là une coutume romaine.

Jésus-Christ porte sa croix. — Plutarque nous apprend que ce raffinement de torture était usité.

On rompt les jambes aux crucifiés. — Aurelius Victor, païen, rappelle cette circonstance du supplice de la croix, en louant Constantin de l'avoir supprimé.

Toutes les parties de l'histoire évangé-

lique, de nature à faire allusion à la géographie ancienne, aux mœurs ou aux lois des Romains ou des Juifs, fourniraient de semblables coïncidences. Je passe à un autre genre de rapprochements, tiré de la comparaison des auteurs entre eux. J'emprunte l'exemple suivant à une dissertation du professeur Weber.* Cela pourra faire comprendre jusqu'à quel degré de finesse on peut pousser ce genre de recherches, sans tomber dans les subtilités. On a remarqué que le nom de Pierre revient plus souvent dans le quatrième Évangile;** qu'on y trouve sur cet Apôtre plusieurs détails nouveaux, presque tous intéressants, de nature à faire connaître son zèle et sa sincérité.*** Il semble que

* *Authentia capitis ultimi Johannis, hujusque Evangelii totius, etc. Arg. intern. usu vindicata, à Michaële Webero, etc.* Halle 1823.

** Il s'y rencontre trente-trois fois.

*** Voyez, par exemple, Jean I, 43; VI, 68; XIII, 6-10, 24, 36, 37; XX, 3, 4; XXI, 7, 15-20.

l'auteur ait eu pour cet Apôtre une affection particulière, et qu'il ait mieux connu, plus soigneusement recueilli tous les traits de ce caractère bouillant et loyal, qu'il ait été porté par un secret instinct à les rappeler. Or d'autres indices, non moins délicats, tirés des divers Évangiles, nous conduisent à croire qu'une liaison plus intime avait en effet régné entre Pierre et Jean. Déjà les diverses occasions où ces deux Apôtres réunis à l'autre fils de Zébédée, avaient eu le privilége d'accompagner seuls Jésus, montrent qu'ils devaient mutuellement se mieux connaître. Mais il y a plus; Jésus-Christ avait envoyé ses Apôtres *deux à deux*,* comme plus tard encore les soixante et dix disciples;** il semble qu'il voulût attacher à chacun d'eux un conseiller, un frère, dont les avis plus éclairés, l'amitié plus

* Marc VI, 7. ** Luc X, 1.

tendre, l'aideraient à mieux remplir sa tâche. Or il est vraisemblable que Pierre et Jean furent ainsi associés : ils vont ensemble préparer la Pâque à leur Maître ;[1] ils le suivent ensemble chez Caïphe ;[2] ils courent ensemble à son sépulcre ;[3] ensemble ils montent au temple pour guérir le boiteux,[4] ensemble ils paraissent devant le Sanhédrin et bravent sa puissance ;[5] l'un et l'autre sont envoyés par les Apôtres à Samarie ;[6] sur la mer de Tibériade, c'est Jean qui avertit Pierre de l'approche du Seigneur ;[7] et quand Jésus-Christ a annoncé à Pierre une mort cruelle, celui-ci, au lieu d'être absorbé par cet effrayant avenir, se hâte de demander en parlant de Jean : *Et celui-ci, que deviendra-t-il ?*[8] Tout cela prouve au moins qu'il y avait entre ces Apôtres

[1] Luc XXII, 8. [2] Jean XVIII, 15. [3] Jean XX, 2-9. [4] Act. III, 1, 11. [5] Act. IV. [6] Act. VIII, 14. [7] Jean XXI, 7. [8] Jean XXI, 21.

plus de rapprochement et plus de sympathie. Ce fait n'est-il pas en accord avec notre remarque sur le dernier Évangile? Ne laisse-t-il pas entrevoir une harmonie réelle entre les diverses parties de l'histoire évangélique? N'indique-t-il pas que plus on examine à fond nos Évangiles, et plus on y découvre les caractères de la bonne foi? et en même temps, ne nous montre-t-il pas avec une probabilité nouvelle l'Apôtre Jean, comme l'auteur de la quatrième des biographies de Jésus?

Certainement, ces indices ne sont pas sans force, et pourtant ils sont trop peu saillants pour avoir été insérés à dessein et par un imposteur, dans l'histoire évangélique; mais c'est précisément pour cela même qu'ils excitent l'intérêt, et qu'ils peuvent devenir les éléments d'une démonstration solide.

ARTICLE II.

Preuve négative.

Quand, examiné avec soin et dans ses moindres détails, un écrit ne présente ni anachronisme, ni méprise dans les récits d'événements contemporains; quand l'érudition et la critique n'y peuvent découvrir aucun indice d'âges plus modernes, son authenticité est certaine, du moins s'il s'agit d'un ouvrage historique. La critique a trop de ressources, pour qu'un livre supposé puisse résister aux investigations successives d'hommes savants, qui le comparent tour à tour avec les livres de la même époque, avec les monuments plus anciens et avec les faits plus récents, qui l'explorent sous le point de vue des temps, des mœurs, des lieux et de la langue, qui, venant les uns après les autres, recommencent toujours cet

examen avec une sagacité, une ardeur et une érudition nouvelles. L'expérience le prouve, et l'on peut affirmer qu'aucune imposture historique n'a pleinement réussi. Les plus adroites ont fini par paraître grossières.* Je ne puis ici donner le catalogue de tous les exemples que je pourrais citer. Je préfère en mettre un seul, avec quelque détail, sous les yeux de mes lecteurs; il est d'autant plus saillant que le livre dont il s'agit, se donnant pour une prophétie, et non pour une histoire, pourrait souvent confondre les temps, sans exciter de soupçon.**

* Les historiens et les poètes anciens, quelque habiles qu'ils fussent, ont toujours laissé échapper des méprises de ce genre, quand ils parlaient de temps fort antérieurs. Ainsi dans l'Énéide (chant VI, vers 366e), l'ombre de Palinure dit à Énée : *Portus require Velinos*, tandis que la ville et le port de *Velia* ne furent construits que six cents ans après Énée, par Servius Tullius. Voyez Aulu-Gelle, *Noct. Attic.*, liv. X, ch. 16.

** Tout ceci était déjà sous presse quand M. le pasteur

Le livre apocryphe qui dans nos Bibles porte le nom de quatrième d'Esdras, est exclus du canon par les Églises romaine et

Moulinié a publié sa Notice sur les livres apocryphes de l'Ancien Testament. J'y ai vu avec regret qu'il jugeait tout autrement IV Esdras. Comme il n'entrait pas dans son plan de discuter les objections critiques, d'une si grande force, qu'on peut élever contre l'authenticité de ce livre, il n'a pu changer mon opinion. Il ne trouvera donc pas mauvais que j'y persévère, puisque d'après les principes qu'il énonce (p. 167), et que j'ai mis en pratique dans plus d'un endroit de cet écrit, « dans une Église qui ne reconnaît pas ses docteurs comme infaillibles, il y a pour chaque individu plein droit à l'examen. » D'accord avec M. Moulinié sur l'inopportunité de la suppression des livres apocryphes par les Sociétés bibliques, je m'éloigne beaucoup de lui quant aux motifs, et je crois qu'il serait facile de démontrer par la critique l'origine tout humaine de ces livres, dont M. Moulinié incline à défendre la canonicité, et par des arguments presque uniquement dogmatiques. Mais si jamais j'entreprenais de le réfuter, ce serait d'une manière directe, et avec les égards dus à l'auteur; aussi je serais désolé qu'on pût soupçonner dans ce morceau le dessein de le faire par une voie détournée et peu convenable. Or je dois être à l'abri de tout soupçon de ce genre, car depuis que j'ai eu connaissance de l'opinion de M. Moulinié, par le fait, je n'ai pas changé un mot à cet article.

grecque comme par la nôtre. Tombé dès long-temps dans l'obscurité, il n'a guères attiré l'attention des érudits, et le meilleur moyen de savoir son histoire, serait d'en faire soi-même l'examen critique. Je vais l'essayer ou du moins le commencer, et je prie mes lecteurs de le faire avec moi.

Dès le premier verset, l'auteur est nommé *Esdras le Prophète*, titre assez naturel en apparence, quand il s'agit d'hommes inspirés écrivant des prophéties; cependant ce titre est déjà pour nous l'occasion d'un doute. Nous voyons en effet dans les écrits authentiques d'Esdras, qu'il ne prit jamais ce titre, et qu'on ne le lui donna pas. Il fut nommé docteur habile, scribe exercé, mais jamais prophète. Dans le reste du premier chapitre, si l'on en excepte le dernier verset, rien ne confirme bien positivement ce premier doute, et tout aurait

pu sortir de la bouche d'Esdras. Toutefois, au lieu des leçons fortes et directes qu'on devait attendre d'un prophète, on remarque ici une affectation singulière à imiter d'autres écrivains, à rappeler à tout propos et sans but l'histoire miraculeuse des premiers Israélites. Or il se trouve que la plupart des livres apocryphes supposés sous les noms d'écrivains sacrés, offrent le même genre de remplissage, et les soupçons en sont nécessairement augmentés. Voici quelque chose de plus : aux versets 39 et 40, l'auteur fait l'énumération des douze petits prophètes. Or Malachie par lequel il termine, ne commença son ministère qu'un quart de siècle après la mort d'Esdras. Dès lors nous sommes certains qu'Esdras ne peut avoir écrit ce livre, et que le titre cache une fraude. Qu'on le remarque, cependant cette méprise, quoique décisive, n'est point grossière; un imposteur, même

habile, pouvait fort bien s'y laisser surprendre, s'il n'avait pas une connaissance approfondie de la chronologie hébraïque. En effet Esdras et Malachie avaient tous deux exercé leur ministère au retour de la captivité; quelques siècles après, leurs deux âges devaient se confondre assez aisément, et l'opinion générale qui faisait d'Esdras l'ordonnateur du canon de l'Ancien Testament, tendait à faire croire qu'il en avait été le dernier écrivain.

Le chapitre second nous donnera des clartés plus positives. D'abord nous le voyons comme le premier, plein d'emprunts faits aux prophètes. Un trait du verset 31, nous confirme encore dans la conviction que l'ouvrage ne peut être authentiqne. Esdras y parle d'une révélation qu'il a reçue sur le mont Horeb. Il a pu paraître assez naturel à un auteur peu instruit, et étranger à la géographie orientale, de faire initier Esdras à sa mis-

sion, aux lieux même où Moïse avait reçu la sienne. Mais Esdras ne peut avoir cotoyé la mer Rouge en allant d'Assyrie en Palestine, et son histoire nous montre qu'avant ou après cette époque, il ne peut pas mieux avoir visité cette mer et le mont Horeb.

Depuis ce verset à la fin du chapitre, l'imposture se trahit toujours plus ouvertement. L'auteur veut prédire Jésus-Christ, et il le fait avec trop de clarté pour n'être pas suspect. Il parle en termes exprès du Sauveur, du royaume des cieux, des élus revêtus de vêtements blancs; il va jusqu'à nous montrer, nous nommer le Fils de Dieu, distribuant des palmes et des couronnes à ses martyrs. Ce n'est pas ainsi que les prophètes annonçaient l'avenir, toujours mêlé pour eux de quelques obscurités. Dès lors nous acquérons la certitude que l'auteur était postérieur à Jésus-Christ, et chrétien lui-même. Si

nous étudiions de même le reste du livre, nous y découvririons aussi aisément, que cet auteur écrivait dans un temps de persécution, pour rassurer les fidèles, après les douze Césars et les premiers déchirements de l'empire, assez long-temps après Jésus-Christ.

Voilà ce qu'un examen rapide et superficiel nous fait apercevoir dès le début de ce livre apocryphe. Croit-on possible qu'un examen approfondi, savant, minutieux, et cent fois repris par des critiques de toutes les opinions et de tous les âges, eût pu ne rien dévoiler d'analogue dans les Évangiles, s'ils n'étaient pas authentiques? Le lieu, le temps, dont ces livres nous tracent l'histoire, augmenteraient encore l'invraisemblance de cette supposition. Il n'est peut-être pas dans les temps anciens une époque et un pays auxquels il fût plus difficile d'accommoder exactement une histoire inventée après

coup; en effet, il n'en est point peut-être, où des conquêtes et des révolutions successives aient introduit plus de changements dans les mœurs, les lois, le gouvernement et le langage, des changements aussi rapides, aussi passagers, aussi divers. J'en donnerai un seul exemple, tiré de la famille des Hérodes.

Cette dynastie se compose de sept princes, non pas uniquement fils les uns des autres, mais aussi frères et neveux. Tous sept, répartis entre quatre générations seulement, ont quelque part au pouvoir pendant le court espace d'un siècle ou un peu plus. Qu'il sera aisé de les confondre! Quatre d'entre eux ont porté le même nom, celui d'Hérode, et deux autres celui d'Agrippa; ce qui a dû faciliter encore les méprises. Ils ne se succèdent point dans un ordre régulier, mais ils règnent tantôt deux ensemble, tantôt trois, tantôt un seul. Les uns ont le titre

de rois, les autres celui de tétrarques, d'autres ont successivement tous les deux. Leur empire varie sans cesse comme leur titre, et cela, il importe de le remarquer, sans conquête, sans éclat, mais d'après la fantaisie de César, d'après quelque édit, qui ne peut laisser comme des victoires, de profondes traces dans le souvenir des hommes et dans leurs livres. Ces changements ont lieu pendant la vie d'un même roi, comme à l'avénement d'un nouveau. Tour à tour ces princes commandent à la Judée tout entière, à une seule province, à une seule ville, au temple seulement; ou même ils n'ont qu'un titre honorifique sans pouvoir; quelquefois enfin, ils sont envoyés en exil, ou tenus en prison. Une génération perd l'empire qu'une autre avait acquis, puis la suivante le retrouve, mais avec des combinaisons nouvelles, après des interrègnes, avec des changements

de capitale et de provinces. Enfin, pour embarrasser encore plus cette singulière dynastie, avec ces sept princes, se trouvent dans l'histoire trois princesses du même sang, qui épousent tantôt l'un d'entre eux, leur frère ou leur oncle, tantôt un souverain étranger, tantôt un gouverneur romain. Elles passent fréquemment de l'un à l'autre de ces époux, et elles occupent aussi quelque place dans les événements de leur règne. Quel dédale! et comment un auteur non contemporain eût-il pu réussir à s'en tirer? Si la critique est venue à bout de sortir de ce labyrinthe, c'est à l'aide de longues recherches, c'est en étudiant, en comparant avec un soin tout particulier les auteurs profanes qui ont parlé de cette époque; c'est avec cette science méthodique, patiente et subtile qui est le propre des siècles modernes seulement. Mais certes, personne ne croira volontiers

qu'un imposteur, écrivant de faux Évangiles au second siècle, eût pu réussir à mettre fréquemment en scène ces petits princes, sans se tromper jamais sur le titre, le pouvoir, l'homme ou le moment. — Eh bien, il se trouve que dans quinze endroits des Évangiles ou des Actes, il est parlé de quelqu'un des membres de cette dynastie, et en tout de neuf d'entre eux; un seul n'est mentionné nulle part. Or ces quinze passages ne présentent pas la moindre méprise; quelquefois même ils font preuve d'une exactitude, qui tiendrait du prodige, si nos livres n'étaient pas contemporains.

Je livre avec confiance ce résultat aux gens accoutumés aux études historiques, et capables d'apprécier ce genre de preuves.

ARTICLE III.

Preuve indirecte.

Il y a un fait reconnu par tous ceux qui se sont occupés d'étudier les livres antiques, c'est qu'on n'y peut jamais tout éclaircir. La présence de quelques obscurités, et par cela même la possibilité de faire encore quelques objections, n'est donc pas un argument suffisant contre leur authenticité.

Toutefois la nature et le nombre de ces objections toujours insolubles, doivent avoir un grand poids dans la discussion de cette authenticité. Si elles sont un peu multipliées, si elles portent sur des points essentiels, surtout si les méprises qu'elles prétendent découvrir, sont de nature à prouver non l'ignorance, mais la fraude des auteurs; si enfin les recherches savantes et successives aux-

quelles elles donnent lieu, les confirment au lieu de les affaiblir, il est impossible qu'elles n'ébranlent pas fortement notre confiance. Mais si elles portent sur des minuties, sur des faits accessoires; si ces objections une fois admises, se trouvent amener des difficultés nouvelles, plus grandes que celles dont on se choque; si elles sont en très-petit nombre, si en mettant tout au pis, elles devaient s'expliquer par l'erreur des écrivains, mieux que par leur imposture; si enfin elles soutiennent mal la discussion, ne peuvent devenir la base d'aucune hypothèse, et engendrent toujours de plus grandes obscurités, alors bien loin de fournir un motif de révoquer en doute l'authenticité discutée, elles forment réellement en sa faveur un argument assez fort, quoique indirect.

C'est cet argument que nous appelons maintenant en témoignage de l'authen-

ticité des Évangiles. On comprend que nous pouvons seulement l'indiquer; c'est ici surtout que le développement exigerait des détails sans fin.

L'authenticité des Évangiles a été exposée à deux classes d'attaques critiques tout à fait distinctes : les objections des incrédules et les hypothèses des érudits. Toutes deux nous fournissent réellement l'argument indirect dont j'ai parlé.

I.

Les incrédules ont fait contre nos Évangiles des objections positives, fondées sur des méprises qu'ils y ont cru découvrir. Il reste peut-être trois de ces objections qu'on a expliquées d'une manière assez probable, mais auxquelles on n'a pu faire de réponses décisives. Toutes trois sont relatives seulement à la chronologie des Évangiles, ou plutôt du seul Évangile de St. Luc. Quand on accorde-

rait à toutes trois l'importance qu'on a cherché à leur donner, et qu'elles sont loin d'avoir, il en résulterait contre cet évangéliste, et contre cet évangéliste seul, qui écrivait, comme on sait, plus de trente ans après Jésus-Christ, un soupçon d'ignorance des dates et de confusion des temps, mais nullement de fraude et de mensonge. Les trois autres Évangiles n'en seraient pas atteints,* et l'authenticité de celui de St. Luc n'en serait point ébranlée non plus; ses droits à l'inspiration en matière historique, pourraient seuls en souffrir. Je le demande maintenant à tout homme un peu exercé à la critique : des objections aussi pauvres,

* On trouvera ces trois objections dans Paley, II[e] partie, à la fin du chap. VI. Il en ajoute encore une quatrième, qui porterait sur St. Matthieu; mais elle deviendrait tellement absurde, dès qu'on voudrait y voir autre chose qu'un *quiproquo* de noms, que je n'ai pas cru devoir en tenir compte.

ne sont-elles pas un véritable triomphe pour cette authenticité, contre laquelle on les a élevées.

II.

Depuis une trentaine d'années des critiques allemands et anglais ont mis au jour un grand nombre d'hypothèses successives sur l'origine des Évangiles. Ils ont attaqué leur authenticité, non point en général par des objections positives, mais par des suppositions ingénieuses, présentées avec beaucoup de savoir et d'esprit. Ils ont déployé un talent quelquefois très-remarquable, à inventer des explications nouvelles de l'existence de ces livres, à parer de quelques couleurs spécieuses leurs rêves scientifiques, à déguiser les côtés faibles des frêles édifices qu'ils avaient mis leur amour propre à construire. Grâce à la nouveauté de leurs idées, et à un talent souvent très-

distingué, ils ont fixé les regards des savants, et des cris d'admiration se sont fait entendre dans quelques pays, ou plus exactement dans quelques universités. — Que les chrétiens qui tiennent à nos Évangiles se rassurent. Ces saintes histoires, objets de notre vénération, et qui disent tant de choses au cœur de qui sait les lire, n'ont pas été plus ébranlées par ces singuliers théologiens, que par les faibles esprits forts du siècle précédent.

On peut, d'entrée, faire quelques remarques générales sur les aggressions dont il s'agit.

1° Malgré leur zèle pour leurs hypothèses, malgré l'immense savoir qu'ils avaient acquis sur l'histoire et la critique des Évangiles, les savants dont je parle, n'ont pu trouver contre leur authenticité aucune objection directe qui méritât d'être relevée. Je le répète; ils n'ont nul-

lement réussi à rendre cette authenticité improbable, même en apparence; à peine y ont ils travaillé. Ils semblaient n'aspirer qu'à rendre piquantes et vraisemblables, des hypothèses aussi nouvelles qu'étranges.

2° De plus, ces hypothèses eussent-elles été vraies, nos Évangiles ne seraient plus tous authentiques, sans doute; mais ils seraient encore anciens, ils seraient en grande partie composés d'après les écrits ou les leçons des auteurs dont ils portent les noms; nos faiseurs d'hypothèses étaient trop savants pour oser aller plus loin; aussi n'écrivaient-ils pas en général dans un esprit d'hostilité. Plusieurs d'entre eux ne prétendaient point ruiner par-là l'autorité des livres qu'ils attaquaient. Tout en les déclarant non authentiques, ils ne les accusaient ni de supposition, ni d'imposture; quelquefois même ils reconnaissaient et vénéraient

de bonne foi leur divine origine, sans s'inquiéter de se contredire.

3° Les auteurs de ces systèmes ont renoncé à les appuyer sur des témoignages historiques, et en effet, tous auraient été contre eux. Cette concession seule est déjà une défaite.

4° Plusieurs d'entre eux, enfin, semblent envisager leurs hypothèses comme des théories sans application, tant ils les oublient dans la pratique. Après avoir combattu dans leurs prolégomènes l'authenticité d'un Évangile, dans le commentaire qui suit, ils n'en supposent pas moins cette authenticité, et là, semblent souvent la croire certaine.

Laissons maintenant ces considérations générales, et traçons une rapide esquisse de cette singulière crise scientifique, que la réunion du savoir à l'erreur, de la critique au sophisme, que le contraste de la gravité de la matière et de la lé-

gèreté de la conduite, ont rendue si curieuse et si triste à observer.

Elle n'a point été marquée par un progrès de clarté, de vraisemblance, de certitude enfin, dans la succession et dans la discussion des hypothèses proposées. Il n'est point arrivé ce qui arrive toujours quand de vieilles erreurs tombent devant des lumières nouvelles, et sous les coups d'un véritable savoir. On n'a point vu les premières conjectures s'éclaircir, se rectifier et se lier peu à peu par l'examen, jusqu'à ce que toujours plus probables et plus solides, elles prissent enfin la forme de théories régulières et de faits positifs. On n'a point vu les témoignages anciens recherchés et découverts à cette occasion, s'appuyant et s'expliquant mutuellement, se combiner d'eux-mêmes avec les observations critiques, pour répandre tout à coup une lumière imprévue

sur les points douteux. On n'a point vu les hypothèses, devenant toujours plus complètes, mieux concilier les faits opposés, et les réunir à la fin en un seul corps, plus clair, plus simple, plus naturel que tout ce qui avait précédé. C'est ainsi pourtant que la vérité se découvre; en critique et en histoire, c'est à ces traits qu'on reconnaît son approche. — Ici, la marche a été précisément inverse; au lieu d'aller du moins probable au plus probable, de la diversité à l'accord, la discussion a fait passer les hypothèses en question, du brillant à l'obscur, du naturel au forcé, de l'unité à la multitude.

Un système ingénieux fut mis au jour sous le nom d'*Évangile primitif*.* Il ad-

* Ce système était destiné à expliquer les rapports et les dissemblances qui règnent entre les récits parallèles des divers Évangiles. L'explication était facile à donner: les évangélistes se sont copiés souvent, mais pas toujours. Des buts divers, de nouvelles lumières, la re-

mettait un Évangile unique et inconnu dont personne n'avait jamais entendu parler, et qui devait être la véritable source de nos trois premiers Évangiles. Le célèbre auteur* de cette chimérique hypothèse avait réussi à lui donner quelque chose d'assez spécieux; son nom, d'ailleurs, aurait suffi pour lui donner cours; aussi attira-t-elle promptement l'attention de sa nombreuse école. Elle pénétra même en Angleterre, où un prélat la reproduisit en la modifiant. Mais ce succès appela la discussion. Jusques là adroitement laissés dans l'ombre, les côtés faibles de l'hypothèse frappèrent

cherche d'une plus grande exactitude, les ont conduits à modifier souvent, même ce qu'ils transcrivaient. Mais cette solution était trop simple, et l'on en voulait de plus neuves et de plus savantes.

Voyez, sur l'*Évangile primitif*, les excellentes thèses de M. le professeur Munier (alors étudiant en théologie). *Genève* 1819.

* Eichhorn.

tous les yeux; il fallut la retravailler, et à chaque brèche nouvelle, ses fauteurs pensaient y remédier au moyen d'une hypothèse de plus, entée sur les précédentes. De corrections en corrections, l'ensemble, toujours plus forcé, eut bientôt perdu le peu de vraisemblance qu'il avait. Cependant, animés par cette discussion, les docteurs contemporains se jetaient sur cette matière avec un zèle qui semblait tenir de la passion ou de la mode. Occupés à faire, défaire et refaire des systèmes, et n'étant jamais d'accord; toujours commençant par renverser avec succès ce que d'autres avaient élevé, et finissant par tenter en vain de construire à leur tour, ébranlant tantôt l'autorité des trois premiers Évangiles en bloc, tantôt celle de chacun des quatre tour à tour, défendant celui qui venait d'être attaqué, pour attaquer aussitôt celui qui venait d'être défendu, se disputant avec la même

ardeur, la même faiblesse, et souvent le même oubli des documents historiques, sur l'ordre dans lequel nos Évangiles avaient été écrits et sur d'autres questions accessoires, ils ont donné au monde savant un spectacle singulier, suffisant pour prouver au moins que la vérité n'était pas avec eux. Mais au milieu de tous ces jeux d'esprit, la science, le bon sens et la bonne foi réunis ont fini par se faire entendre. Dès le commencement, d'ailleurs, plusieurs érudits s'étaient jetés dans la mêlée, les uns pour donner des explications sensées des difficultés dont on s'embarrassait, les autres pour réclamer en faveur de cette authenticité affermie sur tant de preuves, et si vainement révoquée en doute. Plus tard, ils ont presque réussi à terminer le combat: ils ont découvert, ils ont fait voir que les plus marquants de leurs adversaires avaient défiguré bien des faits, déguisé

bien des circonstances, laissé dans l'ombre bien des témoignages. Ils ont ramené la discussion aux points par lesquels elle aurait dû commencer. Hug en interrogeant la critique, Olshausen en faisant parler l'histoire, Hemsen et bien d'autres en discutant spécialement l'authenticité du quatrième Évangile, tous en consultant le gros bon sens, qu'à force d'esprit on avait terriblement froissé, ont décidé la question pour presque tous ceux qui n'appartenaient à aucune école, et n'avaient pas un parti pris. Maintenant leurs ouvrages subsistent, leurs découvertes se répandent, la lumière reparaît et rétablit l'ordre dans le chaos. Bientôt les attaques de ces docteurs irréfléchis, n'auront eu d'autre effet que d'affermir l'authenticité des Évangiles sur des bases nouvelles et plus solides, par la discussion même que ces attaques avaient provoquée. C'est à ces aggressions que nous

devons dès à présent une conviction plus éclairée, des découvertes et des arguments nouveaux, et quelques livres excellents où ils sont contenus. Avais-je raison de dire que ces objections menaçantes nous fournissaient une véritable preuve, dont les défenseurs des Évangiles avaient droit de s'emparer?

Que l'on réunisse maintenant les preuves critiques que nous venons d'indiquer, aux preuves historiques dont nous avons présenté plus haut quelques-unes, et nous aurons en faveur de l'authenticité des Évangiles, un corps de démonstration qui doit suffire, je pense, à toutes les intelligences; à la plus éclairée, à la plus exigeante, à la plus méthodique, comme à la plus simple. Je ne sais pas voir ce que le chrétien, docteur ou simple fidèle, aurait droit de demander de plus.

Nous n'avons rien dit cependant encore des caractères de candeur et de bonne

foi, en d'autres termes, des preuves de sentiment qui abondent dans nos Évangiles. Nous en parlerons dans le chapitre suivant; remarquons seulement ici que les preuves directes de la véracité, de la crédibilité, de l'intégrité, de la divinité de ces livres, prouvent également leur authenticité, puisqu'elles la supposent. C'est un surcroît de démonstration, dont nous n'avons pas cru avoir besoin, mais qu'on pourra cependant déduire en partie de la suite de cet ouvrage.

CHAPITRE SECOND.

DE LA VÉRACITÉ DES ÉVANGÉLISTES.

Les Évangiles sont authentiques; l'esprit en est convaincu, mais le cœur pourrait n'être pas encore entraîné. Il faudrait

de plus faire sentir, faire toucher au doigt et à l'œil, que les évangélistes ont parlé dans la droiture et la simplicité de leur âme, qu'ils ont dit ce qu'ils voyaient et ce qu'ils savaient; qu'ils ont dit la vérité. Ce ne sont guères des témoignages ou des raisonnements qui atteindront ce but. Pour arriver à cette conviction du cœur, il faut lire les Évangiles, les lire avec attention, en s'arrêtant à chaque phrase pour peser la position, la pensée, l'impression de l'écrivain, le sentiment et le but du Maître, le rapport avec le peuple, le siècle, l'entreprise. Il en résultera une telle démonstration de la candeur et de la véracité des évangélistes, une telle intuition, si j'ose ainsi parler, de leur bonne foi, que certainement rien ne sera plus propre à attacher à nos saints livres les esprits réfléchis et pénétrants. Tout chrétien instruit devrait faire ce travail par lui-même; mais

nous ne pouvons le faire faire ici à nos lecteurs. Il faut nous borner à rappeler par quelques exemples, les caractères de vérité qu'une étude attentive saisit de partout dans ces touchantes histoires; puis dans une seconde section, nous comparerons celles-ci avec les Évangiles apocryphes, pour faire ressortir de cette comparaison les mêmes résultats.

SECTION PREMIÈRE.

Caractères de vérité des Évangiles.

Je dois d'autant moins m'arrêter à les esquisser d'une manière un peu complète, que mes lecteurs trouveront ce travail tout fait dans Paley. Il emploie trois chapitres* à développer la preuve qui résulte de la candeur des évangélistes,

* IIe partie, chap. III, IV, V.

et de l'uniformité du caractère de Christ. Il relève un grand nombre de traits qui démontrent à tout lecteur non prévenu, la fidélité sincère et naïve des écrivains. Ainsi, ces détails, ces aveux propres à jeter de la défaveur sur leur personne ou leur cause, et qu'on eût certainement supprimés dans une histoire faite à plaisir; ainsi, certains passages qui étonnent au premier coup d'œil, et qui devaient étonner les Juifs plus encore; ainsi encore, des récits, des actes d'une grande importance, exposés cependant d'une manière incomplète ou peu claire. L'institution de l'Eucharistie, par exemple, rapportée si brièvement, sans détails, sans accompagnement de cérémonies, et même dans Matthieu,* sans l'ordre de la renouveler. Est-ce ainsi qu'un imposteur l'eût racontée lorsque l'Église aurait acquis déjà quel-

* Matth. XXVI, 26-29.

que consistance, aurait eu des temples et un rituel? Que l'on remarque encore ces récits, ces mots si naturels, si vrais! Où les quatre évangélistes auraient-ils pris ce talent d'une imitation simple et parfaite, qui, regardée d'ordinaire comme un effort de génie, suffit à la gloire de certains écrivains? Ces convenances singulières, mais peu apparentes, entre les faits racontés, et la situation, l'intention des narrateurs, ces convenances, dont si peu de lecteurs s'avisent de tenir compte, et cependant si dignes d'attention, pour qui sait les apprécier. Dans les discours de Jésus-Christ, certains traits généraux qui se retrouvent partout les mêmes, dans le quatrième Évangile comme dans les trois premiers, quoique celui-là parle souvent d'autres temps et d'autres lieux, et ait choisi dans les paroles du Maître ce qui était d'un genre différent et plus relevé. Certaines parties saillantes du ca-

ractère du Sauveur, constamment identiques dans ses quatre histoires, quoique appliqués à d'autres faits. Je ne puis qu'indiquer ces diverses classes d'observations; c'est dans le livre même de Paley qu'il faut les chercher, et j'invite fortement mes lecteurs à le faire. Je me borne ici à essayer le développement de deux portions de nos Évangiles.

I.

Je choisis en premier lieu le sermon sur la montagne, et plus particulièrement les béatitudes par lesquelles il commence.* Je ne crois pas qu'un homme un peu judicieux puisse lire ce morceau sans éprouver une conviction intime de la sincérité de l'écrivain. Où donc Matthieu le péager, et même Luc le médecin, auraient-ils puisé cette élévation de

* Matth. V, 1-12.

pensées, cette profondeur de vues, cette connaissance admirable du cœur humain, cette autorité de langage, cette philosophie divine, en un mot, qui fait de ce chapitre et des suivants une chose à part, à laquelle rien ne ressemble dans les livres des hommes? C'est là certainement une œuvre céleste, qui se rend suffisamment témoignage à elle-même.

Ne nous en tenons pas à ces généralités, et cherchons à nous rendre raison de l'admiration confuse que ce morceau nous fait éprouver.

Le premier caractère qui nous y frappe, c'est son opposition avec les maximes ordinaires des Juifs, sa supériorité sur leurs doctrines les plus relevées.

Chez les Hébreux, les oracles de la sagesse et même de la sagesse inspirée, ne dirigeaient guères les regards des hommes que sur la vie présente; ils proposaient

surtout à leurs espérances une félicité extérieure et matérielle. L'homme heureux, suivant les Juifs, était celui qui, aimé de nombreux amis, redouté de ses ennemis, honoré de tous, jouissait de son abondance avec ses enfants, à l'ombre de sa vigne et de son figuier; et, rassasié de jours, s'endormait enfin avec ses pères, laissant à sa postérité une mémoire en bénédiction. L'homme sage était celui qui pesait toutes ses démarches, devenait par son expérience l'oracle du peuple et le conseiller des faibles, qui réunissait la connaissance des hommes à l'habitude de mœurs graves et polies, surtout à la science de la Loi sainte. Le juste enfin, était l'homme sincère en ses paroles, équitable en ses projets et droit de cœur, qui marchait en la présence de l'Éternel, rendait à chacun ce qui lui était dû, résistait avec gravité à ses ennemis, et pouvait se glorifier d'être le pied du boi-

dans les hommes bien disposés, des cœurs et des esprits nouveaux.

S'il n'y a rien de juif dans ces doctrines, rien non plus n'y rappelle la sagesse des Grecs. D'ailleurs, chez quels sages de la Grèce, dans quelles bibliothéques, au sein de quelles académies, le publicain de Capernaüm avait-il été s'instruire dans la science du salut? Non, ce ne sont pas là les paroles d'un Hébreu, ni d'un sage; pas même d'un prophète, car Jean-Baptiste, supérieur à tous les prophètes, était encore inférieur aux Apôtres, dans le royaume de Dieu.* Pas même d'un Apôtre; car les Apôtres, instruits par leur Maître, et pleins de son esprit, n'ont jamais cependant égalé son langage. Ce ne sont pas les paroles d'un homme, mais de celui-là seulement qui fut à la fois le *Fils de l'homme* et le *Fils de Dieu*. C'est lui qui jette en ces dis-

* Matth. XI, 11.

cours les premiers fondements de la sagesse toute divine, qu'il a puisée dans le sein du Père, et qu'il vient communiquer à ses rachetés. C'est comme un monde céleste et infini, qu'il laisse entrevoir aux Juifs grossiers par-delà leur justice, leur sagesse et leur prospérité vulgaires.

Je remarque ensuite que dès les premiers mots, ce discours porte l'empreinte de deux principes fondamentaux de la vertu chrétienne, le renoncement à soi-même, la recherche des biens du ciel; principes nouveaux et féconds, auxquels Jésus-Christ ramène fréquemment ses disciples, et sur l'action desquels il a presque entièrement établi sa morale. Mais, il faut le remarquer; ils ne sont point encore clairement exprimés ici comme ils le furent plus tard; ils ne sont encore que supposés, préparés. Jésus-Christ conduit réellement au renoncement au monde, en ôtant aux prospérités terres-

tres le droit de donner le bonheur. En plaçant ce bonheur dans le ciel, il enseigne à ses disciples à y attacher leurs regards, pendant qu'ils voyagent encore sur la terre. Mais c'est une impression qu'il cherche à produire, plutôt qu'une doctrine qu'il enseigne. La doctrine viendra plus tard; il ne songe pour l'instant qu'à lui ouvrir les cœurs. Un jour il ordonnera à ces hommes grossiers de porter leur croix et de le suivre. A cette heure, ce langage ne ferait que les surprendre et les abattre, peut-être les irriter. Il faut commencer par leur montrer que cette croix est légère, et que le ciel, où ils doivent la déposer, est préférable à cette terre où ils plaçaient leur trésor. Il y a dans cette combinaison quelque chose de trop particulier, de trop lié à l'époque du discours, aux vues du Maître, aux dispositions des auditeurs, pour ne pas reconnaître ici la voix de Jésus lui-même. Il

y a dans ce plan trop d'unité et trop de prudence, pour y chercher l'œuvre toujours maladroite de l'imposture.

Nous devons observer en troisième lieu, dans ce discours, une connaissance du cœur humain trop profonde, des vues morales et sociales trop étendues, pour qu'on puisse les attribuer à d'autres qu'à Jésus.

Le cœur de l'homme s'effraie d'abord de l'étrange bonheur auquel le Rédempteur veut l'appeler; mais c'est parce qu'il ne se connaît pas lui-même aussi bien que Jésus le connaît. On peut consulter là-dessus l'expérience de ceux qui ont choisi celui-ci pour guide, et que la Providence a appelés à passer par l'épreuve. Ils conviennnent tous que, dès cette vie même, leur foi leur a fait trouver jusque dans ces épreuves, des fruits précieux de la douleur: une paix, un bonheur enfin qu'ils n'avaient garde d'y

soupçonner. Que serait-ce donc s'ils goûtaient déjà les compensations de la vie future! *Heureux les affligés*, redisent-ils après leur Maître; mais qui jamais eût osé le dire, si Jésus ne l'eût dit le premier?

Remarquons encore cette passion du beau moral que le Sauveur allume en nous, et à laquelle il promet la félicité: *Heureux*, dit-il,* *ceux qui sont affamés et altérés de la justice, car ils seront rassasiés!* Quel noble élément il donne au bonheur! Comme il place haut ce fruit divin de la vertu, et combien il élève l'homme appelé à le cueillir! La prospérité risquait d'en faire un être borné à des jouissances sensuelles et grossières, le premier des animaux; Jésus-Christ en fait un citoyen exilé des cieux, aspirant à y rentrer. Mais ne pré-

* Matth. V, 6.

tendons-pas tout indiquer en un sujet qui fournit à des méditations toujours nouvelles. Il faudrait un volume pour développer tous les traits d'une haute sagesse, tous les mots sublimes que ce discours présente à notre admiration.

Pour moi, je l'avoue, quand je relis ces leçons si pleines de sens et si neuves, si supérieures aux faiblesses de notre âme, et pourtant si bien adaptées à ses besoins; quand à chaque fois je découvre de nouveaux traits de lumière sur le cœur humain, sur le bonheur des sociétés, sur les destinées de l'homme, sur la véritable vertu; quand j'entends le langage noble, populaire, et plein d'autorité de cet homme, comme lequel jamais homme ne parla; puis, quand je viens à me représenter la scène champêtre, premier théâtre des pas et des leçons du Sauveur, ces Galiléens attentifs et surpris à l'ouïe de ces paroles dont un

peuple de Socrates aurait seul été digne, et au milieu d'eux ce jeune charpentier de Nazareth, qui à trente ans, confond la sagesse des docteurs, annonce l'Évangile aux pauvres et instruit le monde; je ne demande rien de plus; cette preuve unique suffit à ma foi. Transporté sur le Tabor avec le fils de Jonas, je contemple, j'entends, j'adore un habitant des cieux, qui, revêtu d'une forme humaine, mais entouré des anges éblouis et prosternés, vient découvrir à la terre ce qu'il pouvait seul lui dire et lui persuader.

II.

Passons à un développement d'un autre genre. Essayons d'analyser ces traits d'une vérité naïve ou profonde, dont, sans s'en douter, les évangélistes sèment leurs récits. Nous verrons bien vite qu'ils ont peint d'après nature. Je choisis pour cela le caractère de l'Apôtre Pierre, cet

homme bouillant, indiscret, précipité, mais sensible et sincère. Pour abréger, je me borne à l'étudier dans son abnégation et sa réconciliation.* Nous n'insisterons pas même sur la vérité des détails dans tout ce qui tient aux circonstances (vérité cependant si frappante), et nous nous en tiendrons à celle qui ressort du caractère.**

Au premier coup d'œil, le fait principal du récit semble peu vraisemblable. Un Apôtre de Jésus, le plus zélé de tous, le renie dès le début; puis, malgré cette faute, il est chargé par son Maître d'un glorieux et important ministère. Mais cette invraisemblance est elle-même un gage de vérité, car comment les évangélistes auraient-ils imaginé une pareille

* Comparez pour cela Matth. XXVI, Marc XIV, Luc XXII, et surtout Jean XIII, XVIII, XX et XXI.

** Une partie des développements qui vont suivre, ont été empruntés à la *Caractéristique* de Niemeyer.

histoire? Est-ce en présentant le plus ardent, le plus dévoué des compagnons du Sauveur, un des plus célèbres prédicateurs de l'Évangile sous les traits d'un apostat, que les envoyés de Jésus auraient cru servir leurs intérêts? Non, à coup sûr, ce n'est pas là ce qu'un imposteur aurait inventé; mais l'eût-il fait, il n'eût point inventé du moins ces détails si vrais et si simples dans lesquels, à mesure qu'on les étudie davantage, on reconnaît toujours mieux la peinture fidèle d'une âme impétueuse et sensible.

Le caractère de Pierre se compose de deux principes qui s'y retrouvent toujours. Vivacité d'impressions, qui prévient la pensée, et fait tout céder au premier mouvement; dévouement tendre et ardent au Sauveur. Avec ces deux éléments, toute l'histoire de l'Apôtre est expliquée.

A l'approche de la dernière scène de sa

vie, Jésus avertit ses disciples des terribles tentations qui vont les menacer, et des honteuses chutes qu'elles entraîneront.* *Quand vous seriez pour tous les autres une occasion de chute*, lui repart Pierre, *vous ne le serez point pour moi*. Voilà cet homme, toujours prompt à parler, toujours comptant sur lui-même, et dupe de son cœur. Il chérit son Maître plus que toutes choses au monde; il sent en lui-même une puissance de tendresse et de dévouement qui lui semble infinie. Pour lui, l'instant présent est tout; il n'a jamais su s'en défier et craindre l'avenir. Jésus-Christ l'avertit qu'il se trompe; il lui donne d'avance des détails précis sur la faute que cette nuit même il va commettre.** Mais en vain; la parole même de celui qui sait tout ne peut l'effrayer. Quelque chose lui crie

* Marc XIV, 29-31. ** *Ibid.*, 31. Luc XXII, 31, 32.

qu'il aime trop Jésus pour l'abandonner; croire possible ce qu'on lui prédit, serait déjà être infidèle. Puis, cédant sans réflexion à l'influence de l'heure tardive, de la fraîcheur et de l'obscurité, il s'endort. Et cependant Jésus dans une *tristesse mortelle*, a dit : *Demeurez ici et veillez*,* et une seconde, une troisième fois, Pierre retombe dans le même appesantissement, malgré l'avis répété du Sauveur. L'imprudent! Comment ne succomberait-il pas à l'heure du danger, lui sur qui l'impression présente a autant d'empire, qui sait si peu craindre le péril, lorsqu'il ne frappe pas ses yeux et n'émeut pas encore son cœur!

L'instant décisif arrive. Pierre, encore troublé par le sommeil, mais retrouvant dans son souvenir le vœu de défendre son Maître, n'ayant du reste, ni bien

* Marc XIV, 34-41.

entendu ses ordres, ni bien compris ses intentions, toujours impétueux et dévoué, Pierre, voyant des ennemis, tire l'épée, s'élance et frappe au hasard.* D'autres disciples, aussi zélés, peut-être, mais plus réfléchis, commencent par demander à Jésus-Christ : *Seigneur, frapperons-nous de l'épée ; voyant*, dit St. Luc, *ce qui allait arriver.*** Pierre, qui ne voit et n'attend jamais, a frappé avant que Jésus ait pu répondre. *Mais Jésus dit à Pierre : Remettez votre épée dans le fourreau ; ne boirai-je pas le calice que mon Père m'a donné à boire ?* Et il guérit sous ses yeux la blessure que le glaive vient de faire. Ce miracle inattendu, cette défense étrange, quel effet durent-ils produire sur cet homme bouillant, qui n'avait encore rien écouté et rien saisi ? C'est le Maître lui-même qui

* Jean XVIII, 10. ** Luc XXII, 49.

lui interdit d'agir et se livre aux bourreaux. Jésus est lié, on l'emmène, il ne veut pas être défendu. Cela ne dût-il pas tout confondre, tout obscurcir dans cette tête où les impressions tenaient toujours lieu d'idées, où l'art de peser les limites et de distinguer les nuances était inconnu? Jésus ne veut pas être défendu, on l'emmène, il est captif, il le veut ainsi. Tout ce qu'il y avait eu de positif et de clair dans les projets de Pierre, lui doit manquer à la fois. Jusqu'alors, être fidèle à son Maître, le suivre en prison et à la mort, signifiait pour lui, le défendre et combattre à ses côtés. On l'en empêche, et il ne sait plus quel est son devoir. La fidélité passive, inerte et humiliée, à laquelle il est maintenant appelé, n'était point entrée dans sa tête. Plus de combats, plus de victoires, plus de règne prochain ; aucun de ces prodiges par lesquels il attendait sans doute que les

ennemis du Messie allaient être confondus. Au lieu de ces belles images qui faisaient bouillir son sang et doublaient son ardeur, des fers, un tribunal, des juges furieux et triomphants, l'opprobre et la mort, voilà ce qu'il entrevoit maintenant dans l'obscurité de ses pensées. Que fera-t-il? A défaut d'idées claires et de projets fixes, son cœur le conduit, il suit Jésus.

Il suit Jésus, mais non plus comme il avait cru le faire, animé par ses regards, marchant à ses côtés, et en face de la récompense; non plus avec gloire, espoir et courage, mais de loin, accompagné du seul Jean, dans les ténèbres, en évitant les regards de la horde farouche. C'est par faveur, et presque à la dérobée qu'il est admis dans l'enceinte du palais.* Pour un tel homme, cette manière

* Jean XVIII, 15, 16.

de suivre et d'entrer est déjà une dissimulation, j'ai presque dit, une infidélité. Ce n'est pas tout : à chaque instant, quelque circonstance nouvelle vient encore affaiblir cette âme incertaine, la remplir peu à peu de contrainte et de terreur. L'obscurité de la nuit, la lueur des flambeaux et des feux, ces huissiers, ces prêtres farouches qui arrivent à la file, comme les vautours à l'odeur du carnage, les jactances brutales de subalternes empressés à partager les passions de leurs maîtres, chaque instant, chaque objet, chaque mot trouble et affaiblit toujours un peu plus cet homme ardent, si peu en garde contre son impression première et son imagination. Le ressort de son âme est brisé, son intelligence est obscurcie, il se cherche sans pouvoir se reconnaître et se recueillir. Maintenant quand une voix inconnue viendra lui demander brusquement : *N'étais-tu pas*

avec cet homme? que fera-t-il, et qui le rappellera à lui-même? Les huissiers qui ont saisi son Maître l'entourent, et l'épée qui a frappé Malchus, encore sanglante, porte témoignage à son côté. D'où lui viendront, dans cette crise, la justesse de vues et le calme, nécessaires pour distinguer entre la prudence et l'apostasie, pour reprendre, une fois qu'il faut parler, le courage de le faire avec hardiesse, lui qui depuis une heure s'étonne, se tait et s'effraie? Si du moins il pouvait rencontrer, dès cet instant, le regard de son Maître, et si cette figure noble et mélancolique venait lui rappeler ses engagements, ou seulement si c'était à une voix plus grave, devant le Sanhédrin assemblé qu'il eût à répondre, la solennité de cet appel réveillerait sans doute sa conscience, et lui servirait de point d'appui pour s'élancer hors de l'abîme. Mais une servante, une femme im-

portune et causeuse dont il faut se débarrasser! Avant d'avoir réfléchi, il a, comme toujours, cédé à l'impulsion de l'instant et de la circonstance. *Femme, je n'en suis point.*

S'étonnerait-on maintenant que cette première faute soit deux fois répétée, que dis-je, aggravée? que le malheureux Pierre en vienne bientôt aux affirmations, aux parjures?* Mais, une fois tombé dans le précipice, où aurait-il pris la force d'en sortir? Le trouble même de sa faute, en augmentant son agitation, devait ajouter à sa faiblesse et l'enfoncer toujours plus avant dans le gouffre. Pour l'en retirer il faudrait une main secourable, et il est seul avec les odieuses images de cette horrible nuit. Cependant son cœur aime toujours Jésus, et à l'instant où il se sera reconnu, il re-

* Marc XIV, 70, 71.

deviendra lui-même. Il ne sera besoin pour cela, ni de châtiments, ni de reproches. Les paroles même seront superflues, car son cœur lui en dira bien plus qu'elles ne peuvent exprimer. Un regard de Jésus suffira à cette âme tendre, ardente et mobile. Il sort, il pleure, et à force de douleur et d'amour, il a déjà expié sa faute. Un regard! Voilà donc ce qui triomphe de ses frayeurs et de ses faiblesses! Admirable dénouement, trop sublime de sentiment et de vérité pour être l'invention d'un imposteur.

Allons maintenant chercher Pierre au bord de la mer de Tibériade, dans le chapitre * par lequel St. Jean termine son Évangile. Là nous pourrons admirer toujours davantage l'inimitable vérité de ce caractère, encore le même, quoique modifié par la douleur et la honte.

* Jean XXI.

Pierre est occupé à la pêche, lorsqu'il entend ces mots que Jean lui adresse : *C'est le Seigneur.** Le Seigneur qu'il a trahi et auquel il avait juré dévouement jusqu'à la mort. Il est là ! les Apôtres sont là, le Seigneur va parler ; que dira-t-il ? Oh ! comme cette âme tourmentée doit être suspendue entre l'espérance et la crainte, la honte et l'amour ! et avec quelle simplicité naturelle et vraie, le naïf récit de l'évangéliste laisse voir ces impressions !

C'est le Seigneur ; et aussitôt Pierre s'est élancé dans les ondes du côté où est Jésus. C'est vers lui que son premier mouvement l'entraîne, mais plus que jamais le respect se joint à l'amour, et Pierre a repris son vêtement en se jetant dans les flots. Jésus témoigne un désir, et déjà, le premier de tous, Pierre a traversé l'onde, est remonté dans la barque, vou-

* Verset 7.

lant prouver son zèle, et n'osant parler. Lui, qu'autrefois rien ne pouvait retenir, dès qu'il avait à exprimer un sentiment ou un doute! Comme il faut que la pensée de son crime remplisse et oppresse son cœur!

Jésus parle : alors commence cette scène sublime, où sans un seul mot de reproche, par une simple question trois fois répétée, le Sauveur trouve moyen, en même temps, de rappeler à son disciple toute sa faute, de le punir en paraissant ne plus croire à son amour, de lui faire exprimer toute l'ardeur de son repentir, et de lui révéler son pardon.* Mais ce que notre but nous appelle à remarquer ici, ce sont les réponses de l'Apôtre, toujours sincères, ardentes comme jadis, mais pour la première fois timides et contenues. Ah! si avant sa

* Versets 15-17.

chute, Jésus eût trois fois de suite paru douter de sa tendresse, avec quelle véhémence fougueuse et précipitée ne se fût-il pas justifié! Mais à présent, honteux, humilié, tourmenté, il ne peut plus que se débattre sous ce châtiment bien amer, car il est mérité. Il en appelle à la toute-science de son Maître, pour attester ce que ses paroles seules n'ont plus le droit de persuader. *Seigneur, tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime!** Voilà qui est simple, voilà qui est vrai, voilà bien le cœur humain, et surtout le cœur de l'Apôtre, voilà le langage de la nature, et non pas celui de la fiction!

Hé bien! cette scène si remarquable par le changement opéré chez Pierre, finit par un trait d'une nature moins relevée, qui nous montre ce caractère encore le

* Verset 17.

même qu'autrefois. Jésus annonce à son Apôtre le martyre, et lui dit : *Suis-moi*. Pierre semble y faire à peine attention ; la seule réponse qu'il fasse à la prédiction du Fils de Dieu, lui promettant une mort sanglante comme l'occasion de réparer son crime, c'est une question déplacée au sujet de l'Apôtre Jean ; un de ces mots irréfléchis qui lui échappèrent plus d'une fois : *Et celui-ci, Seigneur, que deviendra-t-il ?** et dans cet instant solennel, son indiscrétion lui mérite déjà une parole sévère de Jésus. — Un pareil trait, n'est-il pas à lui seul un gage suffisant de vérité ?

Nous avons examiné un *discours* et un *caractère*, choisis presque au hasard dans nos Évangiles. Nous aurions pu tirer les mêmes conséquences des *narrations*

* Verset 21.

et des faits, de ces récits si naturels et si dramatiques, dont ces livres abondent. Mais il fallait nous borner. Nous aurions pu les ouvrir au hasard et puiser dans la première page offerte à nos regards. J'en appelle à quiconque a su les lire. — Maintenant, s'il se trouvait un homme sincère, qui pût dire encore : Ce langage est celui de l'imposture, ce serait à mes yeux une espèce de monstruosité morale, et je n'aurais rien à répondre, ne me trouvant avec un tel adversaire, ni langage, ni principes communs.

SECTION SECONDE.

Comparaison de nos Évangiles avec les livres apocryphes du Nouveau Testament.

Les beautés naturelles et vraies ne sont pas d'ordinaire les mieux appréciées. Là où tout est harmonie, simplicité, vérité,

aucune partie plus saillante n'éveille l'attention distraite, et il faut un goût sûr, un esprit pénétrant, une âme élevée, pour saisir tout le prix d'une telle uniformité. L'expérience confirme cette vérité de cent façons diverses. L'architecture grecque frappe bien moins un homme simple, que ne ferait un monument gothique, et les vers de Racine semblent aux commençants faciles à faire, précisément parce qu'aucun défaut n'y rappelle la difficulté vaincue. Ou je me trompe fort, ou une illusion du même genre, empêche souvent de découvrir les divines beautés de nos Évangiles.

Ce qui les distingue le plus de tous les écrits humains, c'est d'abord leur harmonie avec le cœur et les besoins de l'homme, non pas de l'homme d'un peuple ou d'un siècle, mais de celui de tous les pays et de tous les âges; non pas du Juif seulement, de l'Européen ou de l'In-

dien, mais de l'homme en général, assez développé pour sentir, assez perfectionné pour aspirer à s'éloigner de la brute et à se rapprocher de Dieu. C'est encore leur entière simplicité, exempte de faux brillants et d'efforts; leur grandeur, dont les principaux éléments sont la pureté et la vérité. Mais ce sont là des beautés que les lecteurs ordinaires aperçoivent à peine; il faut, pour les saisir, l'habitude de réfléchir et d'analyser. Pour peu qu'on soit capable de sentir quelque chose, on s'aperçoit bien que l'Évangile est propre à nous consoler, à nous instruire, à nous élever, qu'il est fait pour notre cœur en un mot; mais on ne songe pas combien il est merveilleux que cet Évangile soit également fait pour le cœur des hommes de tous les temps et de tous les lieux; que des Orientaux, des Juifs, des gens du peuple aient écrit non comme le faisaient et l'aimaient les Orientaux,

les Juifs et les gens du peuple, mais comme cela convenait à la fois pour eux, pour nous et pour tous. Voilà le prodige qui est sous nos yeux, et que nous ne savons pas voir. Un contraste nous aidera peut-être à le faire, et ce contraste, les apocryphes du Nouveau Testament nous le fourniront.

Deux à trois siècles après nos Évangiles, l'Église fut inondée d'une masse d'écrits imposteurs, mis sous le nom des Apôtres, et donnés pour être leur ouvrage. Ces faux Évangiles étaient l'œuvre d'hommes élevés dans le christianisme, ils étaient composés en présence et à l'imitation des Évangiles véritables. Ils ont dû par conséquent emprunter quelques-unes de leurs beautés. Cependant, malgré les efforts des écrivains, la différence est telle, qu'elle suffit, j'ose l'affirmer, à prouver la divinité des histoires authentiques du Sauveur. C'est en

plaçant ces écrits les uns à côté des autres, que nous discernerons clairement le langage de la vérité de celui de l'imposture. Une circonstance particulière donnera plus d'intérêt et de force à cette conclusion. Ces apocryphes, ceux du moins où nous puiserons de préférence, paraissent fréquemment le fruit de traditions populaires sur l'enfance de Jésus-Christ, sur sa mère et ses proches. Nous y trouverons ainsi, non l'ouvrage d'imposteurs individuels, mais le résultat de l'imagination, des opinions, des préjugés du temps, l'ouvrage successif et en quelque sorte national des compatriotes ou des contemporains du Sauveur. Nous y verrons en d'autres termes de quoi nos Évangiles eussent été infailliblement remplis s'ils n'eussent été divins. Or, tant de traits des passions et des imperfections humaines se montreront dans les apocryphes, que l'absence de tous ces défauts

nous fera toucher au doigt dans nos Évangiles leur étonnante sublimité, et nous montrant les apocryphes dans la fange, nous fera découvrir tout à coup les Évangiles dans les cieux.

Cette comparaison ne pourra être fort développée. Nous l'esquisserons sous quatre rapports.

1° Relativement à l'emploi du pouvoir miraculeux.

2° Relativement à la nature et à la forme des récits.

3° Relativement aux leçons et aux exemples de vertu.

4° Relativement aux vues de l'écrivain et aux tendances de l'écrit.

ARTICLE I.

Emploi du pouvoir miraculeux.

L'homme a un penchant naturel pour le merveilleux, mais ce penchant est soumis à une double loi, dont l'in-

fluence est facile à observer dans les fictions littéraires. On aime le merveilleux entouré d'appareil et d'éclat. Sans cette condition, il ne satisfait plus l'imagination, la raison reprend sa force et le repousse. En second lieu, l'homme aime dans le merveilleux l'usage qu'il en pourrait faire, s'il lui était donné d'en disposer. C'est au service de son avidité, de sa curiosité, de son ambition, qu'il souhaiterait le mettre. Aussi quand il l'introduit dans ses livres, c'est toujours en y laissant la profonde empreinte de quelqu'une de ces trois passions, en même temps que le reflet des goûts, des préjugés sous l'empire desquels l'écrivain a vécu.

Or, on ne remarque rien de semblable dans le merveilleux des Évangiles. Sauf un très-petit nombre d'exceptions, le pouvoir miraculeux y est dénué d'appareil. Il émeut le cœur, mais il laisse l'ima-

gination assez calme. Il tend à sauver, à consoler, à prouver, jamais à amuser ou à éblouir. Aussi les contemporains de Jésus n'en étaient-ils qu'à moitié satisfaits. Ces lépreux guéris, ces paralytiques relevés, ces morts réveillés, tous ces prodiges bienfaisants et modestes excitaient la reconnaissance des objets immédiats du bienfait, mais les Pharisiens et la foule ne se convertissaient pas, et *demandaient des signes du ciel*.

Ce n'est pas tout. Dans le merveilleux du Nouveau Testament, on ne trouve aucune trace de ces passions qui ne manquent guère de laisser sur l'œuvre de l'homme leur trace souillée. Rien pour l'ambition, rien pour la cupidité ! Les miracles de Jésus-Christ sont des bienfaits sans doute, mais ces bienfaits ne sont jamais dangereux pour la vertu. Si en multipliant les pains il excite un instant l'avidité d'une foule grossière, il se

dérobe en hâte à ses empressements, et il la repousse bientôt par de dures vérités; ailleurs, il a refusé de métamorphoser des pierres en pain pour abréger ses propres souffrances; il ne descend point de la croix, comme les railleries de ses ennemis l'y provoquaient; les vents et la mer lui obéissent, mais sa vie entière, comme ses leçons, n'en appellent pas moins ses sectateurs à l'humilité, à la simplicité, à la modération. Rien surtout pour la curiosité; le Sauveur cherche au contraire à la mortifier et à la détruire. Celui qui lit dans les cœurs et dans l'avenir, n'accorde jamais un mot aux vœux de cette passion.

Là encore, les miracles ont en général un caractère de gravité, de dignité, de décence qu'on devait peu s'attendre à rencontrer chez des Juifs. Rien n'y messied au Fils de Dieu. Les contemporains pouvaient bien ne pas comprendre tout

ce qu'il y avait de beau dans la simplicité sensible et sublime avec laquelle il dit à Lazare : *Sors dehors*, au lépreux : *Je le veux, sois nettoyé*, ou au brigand : *Aujourd'hui tu seras avec moi*. Mais au bout de dix-huit siècles, ce ton et ce langage paraissent plus grands qu'au premier jour. Le philosophe qui médite, le littérateur qui compare, le théologien qui analyse, y trouvent toujours plus le cachet de la Divinité. Si nous ne savons pas toujours l'apercevoir, c'est faute de réflexion. C'est surtout par l'absence du contraste qui aurait détaché ces nobles scènes du fond vulgaire avec lequel nous sommes tentés de les confondre, et ce contraste, nous le trouvons dans les apocryphes.

Ici nous retrouverons en effet l'empreinte ordinaire de l'homme, et le genre de merveilleux qui lui plaît. Cependant ayons soin de le remarquer : cette em-

preinte sera singulièrement diminuée par l'imitation des Évangiles canoniques, sous l'influence desquels ces infidèles histoires avaient pris naissance. Elles ont dû en conserver jusqu'à un certain point le caractère et l'esprit, car c'est encore Jésus, sa mère et ses Apôtres qu'elles prétendaient dépeindre. Nous n'y trouverons donc pas, comme dans le second livre des Maccabées,* des cavaliers célestes revêtus d'or et de feu, mais bien des malades guéris et des morts ressuscités; car, encore une fois, les auteurs voulaient seulement compléter nos Évangiles, à l'aide de traditions populaires. Cependant l'imagination, les faiblesses, les passions de ces écrivains se trahissent de partout dans leurs écrits.

Pour le prouver, nous n'aurons que l'embarras du choix, et nous nous contenterons de quelques traits généraux.

* Chap. III, 24-27; V, 1-4.

Le caractère saillant et universel de tous les apocryphes du Nouveau Testament, c'est l'entassement de miracles inutiles, souvent ridicules ou grossiers, en rapport avec le goût des Juifs ou l'imagination des Grecs, mais indignes du Sauveur, ou du moins fort éloignés de la simplicité sublime de son histoire. Les apocryphes entourent, par exemple, la naissance, l'enfance, les fiançailles de la Vierge, d'imitations travesties des prodiges de la Bible, principalement de ceux qui accompagnèrent la naissance et l'enfance du Sauveur.* Un miracle est nécessaire pour donner un époux à Marie; Joseph est choisi comme Aaron par la végétation miraculeuse de sa baguette, et une colombe, le Saint-Esprit, sans doute, se place sur lui pour le désigner.**

* Voyez l'*Évangile de Marie* et le *Protévangile de Jacques*, tout entiers.

** *Évang. de Marie*, V et VI. *Protévang.* VIII, 11.

Jésus à peine né, fait un discours à sa mère,* pour lui apprendre son nom, et lui exposer son œuvre. Plus tard les jeux de l'Enfant divin sont des miracles; l'argile pétrie sous sa main s'anime, il s'amuse à créer, à faire marcher, manger et voler des moineaux au commandement.** En conséquence, il passe pour sorcier. On peut ouvrir le livre au hasard, la première page trouvée présentera sûrement quelque trait de ce genre, et peut-être quelque scène moins digne encore de figurer dans l'histoire d'un Être saint et pur.

En second lieu nous rencontrons fréquemment dans tous les apocryphes le merveilleux d'apparat, ce merveilleux éblouissant et inutile, fréquent dans les fictions humaines, mais rare dans le Nou-

* *Évang. de l'Enfance*, I, 3.
** *Ibid.*, XV, 1-4.

veau Testament. L'imagination orientale a inspiré bien des pages des écrits imposteurs que nous examinons, et certains passages rappellent bien plus les Mille et une Nuits que les Évangiles. Une lumière plus éclatante que le soleil remplit la caverne où Jésus-Christ vient de naître.* Le saint Enfant désenchante un jeune homme changé en mulet,** punit ses camarades de jeux de leurs malices, en les changeant momentanément en chevreaux;*** sa sueur fait sortir de terre un arbre à baume,**** et quand, trente ans plus tard, il paraît devant Pilate,

* *Évang. de l'Enf.*, I, 9, 10. En Palestine les cavernes naturelles ou artificielles servaient souvent d'étables et d'habitations. A l'heure qu'il est, on montre encore aux étrangers une caverne de Nazareth, comme ayant été la demeure de Joseph et de Marie.

** *Évang. de l'Enf.*, VII. Ici la ressemblance avec les contes arabes est frappante; il n'y manque pas même le mariage au dénouement.

*** *Évang. de l'Enf.*, XVII. **** *Ibid.*, VIII, 11.

les étendards romains s'inclinent d'eux-mêmes pour l'adorer.*

Joignons à cela les nombreux exemples du merveilleux effrayant, toujours cher aux hommes ignorants qui aiment à y puiser des émotions violentes. Les histoires de démoniaques, comme on peut le deviner, tiennent une grande place dans les apocryphes, mais n'y sont pas racontées d'une manière aussi simple que dans les Évangiles. Tantôt Satan suce le sang de ses victimes comme un vampire;** tantôt en forme de serpent il vient dormir sur leur sein.*** Chassé souvent par la présence des langes miraculeux de Jésus-Christ, une fois il s'enfuit en forme de corbeau,**** et une autre fois ces langes le couvrent d'une pluie de feu.*****

* *Évang. de Nicodème*, I.

** *Évang. de l'Enf.*, XIII, 2. *** *Ibid.*, VI, 11, 12. **** *Ibid.*, IV, 16. ***** *Ibid.*, XIII, 17, 18.

Enfin si nous avons retrouvé dans les écrits apocryphes le mauvais goût des Juifs et l'imagination des Orientaux, nous ne manquerons pas non plus d'y rencontrer les traces des passions humaines, la curiosité, la vanité, la vengeance. Sans doute, à cet égard, comme aux deux précédents, l'imitation des Évangiles a préservé les apocryphes de quelques-unes des honteuses extravagances, dont sans cela leurs pages eussent été couvertes. Il n'y avait pas moyen, ce semble, de faire de Jésus un thaumaturge cupide ou orgueilleux. Mais n'importe ; privés du secours divin, les biographes apocryphes n'ont pas su comprendre et retracer son caractère. Tout est humain, c'est-à-dire, tout est vain et intéressé dans les traits ajoutés à son histoire par les traditions. Je me borne à un trait tellement odieux, que j'ose à peine l'écrire. Le chrétien qui a senti son cœur s'émouvoir à la

pensée de l'amour de son Maître, peut-il sans frémir répéter de pareilles horreurs!... Jésus enfant fait tomber mort à ses pieds* un de ses compagnons qui dérange ses jeux, un autre qui l'a heurté sans dessein, puis un maître d'école qui l'a justement puni.** Insensés, qui avez cru relever la grandeur du Fils de Dieu, en le revêtant de cette dignité féroce, il vous dirait avec bien plus d'indignation encore qu'aux fils de Zébédée: *Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés!****

Si ce n'est pas là l'esprit de l'Évangile, en revanche c'est bien celui de l'homme, de l'homme passionné, mettant sa grandeur dans le pouvoir et la vengeance, voyant de la bassesse à supporter et à pardonner, de l'homme de l'Orient, ju-

* *Évang. de l'Enf.*, XIX, 20-24. ** *Ibid.*, XX, 13-16. *** Luc IX, 55.

geant Dieu d'après ses souverains. Si nos Évangiles étaient l'ouvrage de l'homme, voilà donc probablement sous quels traits ils nous présenteraient la vie du Maître *doux et humble de cœur!* N'est-ce pas là une preuve qu'ils sont réellement l'œuvre de Dieu?

ARTICLE II.

Nature et forme des récits.

La comparaison des Évangiles et des apocryphes sous ce nouveau point de vue, n'est pas moins frappante que sous le premier. Au reste, ces deux parties du parallèle qui nous occupe, quoique réellement distinctes, ont beaucoup d'analogie.

Il est dans les récits évangéliques certains caractères qui les distinguent des livres humains, et qui sont des traces saillantes et souvent remarquées de leur

véridique et céleste origine. Rappelons-les en peu de mots.

Les évangélistes n'accordent rien à la curiosité. Toujours ils vont au fait et à l'utile, ils tendent au but de la révélation. Ainsi tous gardent un silence presque absolu sur l'enfance et la jeunesse du Sauveur, sur sa vie privée. Ils ne s'inquiètent pas d'exciter la curiosité, et n'ont aucune envie de la satisfaire.

Ils rapportent tout avec la même simplicité, le même calme; j'ai presque dit, la même indifférence. Ils ont vu des miracles, et ils les racontent, mais sans réflexion, comme une chose ordinaire, connue, et à laquelle Jésus les a accoutumés. Ils aiment ce Maître, et ils le prouvent, mais ils ne parlent point de leur affection; ils savent bien que ce n'est pas d'eux et de leurs sentiments que le lecteur a affaire. Ils ont entendu les discours de Jésus et ils les répètent, mais

presque mécaniquement, et quelquefois comme s'ils ne les avaient pas compris. Ils se soucient peu de laisser des vides dans leurs récits, d'appeler des objections, d'étonner ou de choquer. Cela ne les regarde pas. Ils n'écrivent pas leurs mémoires, ils n'écrivent pas un livre, ils ne sont pas auteurs, en un mot. Témoins naïfs et sincères, ils se contentent de déposer.

En revanche, ces dépositions simples et sans fard, sont tout empreintes de l'exactitude minutieuse, propre au témoin oculaire et fidèle. Quelque incomplets que puissent être leurs récits, les évangélistes y insèrent, et souvent en abondance, les petits détails qui, dans leur souvenir, entourent les faits à raconter. Souvent, il est vrai, ces détails paraissent inutiles, mais qu'ils sont importants comme gages de naturel et de vraisemblance! Les auteurs ne les rapportent

pas pour amuser les autres ou pour faire montre de ce qu'ils savent; on le sent si bien en les lisant! C'est simplement par exactitude et par droiture. Ils ont vu, entendu le fait ou la leçon, avec cet entourage de circonstances, dont il faudrait quelque art ou quelque travail pour le séparer; or ce n'est pas là leur tâche; ils rapportent simplement ce qu'ils ont retenu, et comme ils l'ont retenu; comme ils croient encore le voir ou l'entendre. Aussi quelle foi n'inspirent pas ces récits!*

Enfin ces narrations si sincères et si peu travaillées, se trouvent en un accord remarquable avec les faits et l'histoire. Nulle part des anachronismes ou des méprises, Les écrivains n'étaient pas

* Voyez, par exemple, Jean II, les noces de Cana. Les remarques que je viens de faire s'appliquent en entier aux circonstances du dialogue et du miracle; versets 6-10.

savants, mais ils étaient véridiques. Ils n'ont guère parlé que de ce qui s'était passé de leur temps et sous leurs yeux; aussi ne s'y sont-ils jamais trompés.

Tels sont les caractères ordinaires des récits évangéliques. Maintenant, plaçons en regard les apocryphes historiques; chose bien digne d'attention! ils nous présenteront tous et partout les caractères opposés. Cette opposition une fois reconnue, la conséquence en faveur des Évangiles sera facile à tirer.

Les apocryphes semblent destinés tout entiers à satisfaire ces passions curieuses, pour lesquelles nos évangélistes ont si peu fait. Évangile de Marie, Évangile de l'Enfance, Protévangile, Évangile de Thomas, Évangile de Nicodème, tous à cet égard n'ont qu'un but et qu'un esprit. Ils sont pleins de ces détails inutiles et curieux que nos évangélistes ne donnent point, et que les esprits indiscrets leur

voudraient demander. L'histoire de l'enfance de la vierge Marie; de nombreux détails sur celle de Jésus-Christ, sur son voyage en Égypte, sur Zacharie; le récit de ce que faisait l'âme divine de Jésus dans le ciel, pendant que son corps restait captif dans le tombeau, voilà ce qu'ils rapportent de préférence, ce qu'ils ont pour but de rapporter. Ils n'y joignent rien d'édifiant, rien d'utile. Nos Évangiles, cependant, n'ont pas tout dit; ils n'ont fait l'histoire que de quelques parties du ministère de Jésus. Il est sans doute une multitude de leçons et d'actes de notre Maître, à jamais perdus pour nous, et que le chrétien pieux se surprend quelquefois à regretter avec trop de vivacité. Hé bien! pas un seul de ces précieux débris n'a été recueilli dans les apocryphes. Ils semblent n'avoir eu de place que pour des niaiseries curieuses, absurdes ou grossières. Les traditions qu'ils

rassemblent, et dont ils ont été incontestablement les héritiers, n'avaient rien conservé sans doute de plus intéressant et de plus véridique. Quelle démonstration de la tendance naturelle à l'homme, du moins aux hommes de ces siècles et de ces contrées, et de ce qu'auraient été nos Évangiles, si ces hommes les eussent écrits de leur chef!

Si du choix des narrations nous passons au ton des narrateurs, même contraste encore. Il n'y a dans ces écrivains ni simplicité, ni oubli d'eux-mêmes, ni naturel dans les détails, ni exactitude et précision dans les récits, mais un mélange continuel de prétention, d'affectation et d'enflure orientale,* puis un soin

* Quelques exemples feront mieux sentir cela que toutes les assertions. Dans le Protévangile (chap. III), Anne, mère de Marie, gémit d'être stérile, prie et pleure sous un laurier. Levant les yeux au ciel, elle aperçoit un nid de moineaux dans les branches, et cette

visible de prévenir les objections et les obscurités, et l'ambition de raconter plus

image de maternité redoublant sa douleur, elle éclate de la sorte en plaintes : « Malheur à moi! à qui puis-je me comparer? Je ne puis me comparer aux bêtes des champs, car les bêtes des champs sont fécondes devant toi, o Seigneur! »

« Malheur à moi! à qui puis-je me comparer! Je ne puis me comparer à ces eaux, car les eaux mêmes sont fécondes devant toi, o Seigneur! »

« Malheur à moi! à qui puis-je me comparer? Je ne puis me comparer aux vagues de la mer; car ces vagues, calmes ou agitées, renferment des poissons dans leur sein, et te louent, o Seigneur! »

« Malheur à moi! à qui puis-je me comparer? Je ne puis même me comparer à la terre; car la terre donne ses fruits et te loue, o Seigneur! »

Voici un petit morceau encore plus curieux : (Évangile de l'Enfance, XXI, 9-21) Jésus-Christ à l'âge de douze ans, dans le Temple, explique aux docteurs la Loi et les Prophètes. « Alors un astronome qui était présent, demanda au Seigneur Jésus s'il avait étudié l'astronomie. Le Seigneur Jésus répliqua et lui dit le nombre des sphères et des corps célestes, comme aussi leurs aspects triangulaires, quadrangulaires et hexagonaux; leurs mouvements progressifs et rétrogrades; leurs grosseurs et leurs divers pronostics, et d'autres

clairement, plus complètement, et plus élégamment ce que les bateliers de Galilée n'ont pas su si bien dire. Puis enfin d'indécentes niaiseries, un commérage grossier et sans but, mis à la place des simples, naturels et chastes récits de nos Évangiles.*

Les apocryphes historiques abondent en anachronismes et en méprises, et des

choses que la raison de l'homme n'à jamais pu découvrir. »

Vient ensuite un savant qui demande à Jésus s'il a étudié la physique. « Jésus répondit en lui expliquant la physique et la métaphysique ; ce qui est en-deçà des forces de la nature et ce qui est au-delà ; les facultés du corps humain, ses humeurs et leurs effets ; le nombre de ses membres, os, veines, artères et nerfs ; les différents tempéraments, chaud et sec, froid et humide, et leur nature ; comment l'âme opère sur le corps ; ses différentes sensations et facultés, etc. »

* Voyez, par exemple, chap. X et XI du *Protévangile*, de longs détails sur l'étonnement causé à Joseph et à Anne, par la grossesse imprévue de Marie. Des indications plus saillantes me seraient faciles, mais je les épargne à mes lecteurs.

Évangiles authentiques pouvaient seuls y échapper. Ces histoires mensongères présentent des traces continuelles d'opinions ou d'usages admis du temps de leurs auteurs, mais inconnus du temps de Jésus-Christ, et quelquefois, plusieurs siècles après. La Vierge y est nommée *Notre-Dame* et Ste. Marie.* Elle intercède auprès de son Fils pour ceux qui l'invoquent elle-même, et elle leur promet le pardon. Le signe de la croix est pratiqué;** on garde les reliques de Jésus et on leur rend un culte;*** celles-ci font des miracles, ou du moins les langes de l'enfant Jésus et l'eau dont il a été lavé, guérissent chaque jour des malades et chassent des démons.****

On pourrait attribuer, peut-être, à de

* *Évang. de l'Enf.*, I, 11-17. ** *Évang. de Nicodème*, XII, 24. *** *Évang. de l'Enf.*, II, 1-3; III. **** *Ibid.*, VI, 16, 17; IX-XIII.

secrètes vues ces anachronismes, et les croire faits à dessein, pour appuyer certains usages ou certaines doctrines; mais voici une véritable méprise historique, qui décidément est du fait de l'ignorance des écrivains. Le chapitre III de l'Évangile de Nicodème est tout entier emprunté à nos Évangiles, sauf un seul verset,* destiné sans doute par l'auteur à éclaircir ce qui lui paraissait obscur. Il est piquant que ce verset, seule chose qu'il ait ajoutée de son propre fonds, trahisse une entière ignorance de l'état politique et même de la religion et des lois des Juifs, au temps de Jésus-Christ. C'est dans le récit de la plainte à Pilate et de l'interrogatoire de Jésus: « Nous n'avons le pouvoir de faire mourir personne », disent les accusateurs dans St. Jean** et dans l'écrivain apocryphe. Mais

* Verset 5. ** Jean XVIII, 31.

ce dernier, au lieu de voir dans ces paroles la perte de l'indépendance des Hébreux, n'a su les expliquer que par le sixième commandement. Il en a conclu, à ce qu'il paraît, que la loi de Moïse interdisait la peine de mort, et trouvant d'ailleurs que le silence de Pilate, en cette occasion, n'était pas bienséant ou pas vraisemblable, il met dans sa bouche cette réponse, qui du reste, irait mieux dans celle d'un rabbin : « Ce commandement : *Tu ne tueras point*, vous regarde, mais ne me regarde pas. »

ARTICLE III.

Leçons et exemples de vertu.

Nous devons nous attendre à trouver ici l'un des plus importants critères de la divinité de nos Évangiles. Une religion divine doit avant tout exciter les hommes à une vertu divine. On sait en

gros comment les Évangiles remplissent cette tâche, mais on ne le saura bien qu'après les avoir comparés aux apocryphes, encore sous ce point de vue.

Les Évangiles apocryphes ont été écrits les derniers. Leurs auteurs connaissaient les Évangiles canoniques, prétendaient à les imiter, se disaient chrétiens. Quand ils auraient fidèlement retracé les sublimes beautés des leçons et de la vie de Jésus et des Apôtres, leurs ouvrages ne seraient pas pour cela dignes de la même admiration; les Évangiles auraient toujours eu l'immense supériorité de dire les premiers, ce que les autres n'auraient fait que répéter. Nous pourrions même croire d'avance cette dernière tâche assez facile. Hé bien non! ces écrivains n'y ont pu réussir. A plus forte raison n'auraient-ils pu inventer ce qu'ils n'ont pas su redire.

Que trouvons-nous donc d'utile et de

bon, dans ces livres qui se donnent pour l'histoire de Jésus, l'ouvrage de ses Apôtres, le dépôt de la *lumière du monde?* Rien! Absolument rien pour l'édification: voilà le plus tranchant peut-être des caractères, par lesquels ils se distinguent de nos Évangiles. Les auteurs n'y ont pas pensé, ils n'étaient occupés que de satisfaire une curiosité tout humaine.

En second lieu, ces livres ont défiguré le caractère de Jésus. Ils en ont fait, tantôt un être vaniteux qui se plaît à faire montre de son pouvoir et de sa science, qui enseigne la physique, la métaphysique et l'astrologie, au lieu d'annoncer la bonne nouvelle; tantôt une divinité cruelle qui se venge sans miséricorde et sans justice. Horribles détails, sur lesquels je répugne à revenir!

En troisième lieu ces écrits laissent percer de partout, au lieu des vertus divines que le Christianisme inspire, les

passions humaines que comprenaient trop bien les auteurs. Il n'y a rien d'élevé, rien de grand, rien de pur, rien de sensible et de doux dans l'esprit qui les inspire. L'âme est froissée en retrouvant le nom divin du Sauveur constamment mêlé à des idées, à des récits, à des actes indignes de lui ; c'est comme une dissonance perpétuelle qui déchire le cœur, au lieu de la céleste harmonie qui, dans nos Évangiles, entoure le *Dieu manifesté en chair*. Tantôt des fictions indécentes, des détails grossiers, trahissent des esprits peu chastes. Nous y reconnaissons des Orientaux, dont le Christianisme n'a pu sanctifier entièrement le cœur amolli, mais non les Apôtres, dans l'âme desquels il semble que l'Esprit de leur Maître n'ait jamais laissé reposer une pensée impure. Tantôt l'avidité humaine se montre à nu dans la prétendue histoire de celui qui n'eût pas un lieu où reposer

sa tête. Il semble, dans les écrits apocryphes, que Marie trafiquât à prix d'or des miracles de son fils, tant l'historien se plaît à parler des riches présents qui les récompensaient. Enfin les seules vertus que paraissent connaître ces écrivains, sont les vertus orgueilleuses que Jésus est venu détrôner, et les vertus monastiques, que de leur temps l'Église chrétienne commençait à emprunter aux païens.

Combien ce contraste rend nos Évangiles vénérables pour le lecteur qui sait penser! Où donc ont-ils pris ces traits si purs, si doux, si simples à la fois et si sublimes, dont ils revêtent la vertu chrétienne? Ce n'est point là une œuvre brillante qui attire les regards, et éblouisse du premier coup d'œil; mais elle touche profondément le cœur; elle fait plus, elle le change! Le vulgaire la méconnaît, peut-être; mais l'homme sensible, l'homme éclairé, l'âme noble, l'aiment et l'ado-

rent, et ils s'attachent d'autant plus à cet admirable idéal, qu'ils sont plus sensibles, plus éclairés, ou plus généreux. Il y avait l'infini entre cet idéal et les hommes grossiers chargés de le retracer. Leurs contemporains mêmes, qui possédaient nos Évangiles, ne purent probablement en embrasser toute la grandeur, mais la postérité, à mesure qu'elle s'éloigne et s'instruit, en saisit mieux toute la divinité ; ainsi perfectionné par le Christianisme auquel il doit toujours de nouveaux progrès, le monde trouve dans les lumières mêmes qu'il en reçoit, les moyens de le mieux comprendre.

C'est à nos Évangiles seuls qu'est due la gloire d'un but constamment utile et édifiant. C'est là seulement que tout tend à la sainteté et à la régénération de l'homme, que tout l'élève, que tout le purifie, que rien n'est destiné à amuser sa curiosité ou à flatter ses passions.

C'est à nos Évangiles seuls qu'appar-

tient le caractère de Jésus-Christ, type de la vertu chrétienne, admirable harmonie de douceur et de dignité, de raison et d'amour, de prudence et de simplicité! Où vit-on jamais tant de dévouement joint à tant de calme, et une aussi héroïque vie si fortement empreinte de sagesse et de bon sens? Mais aussi cette grandeur, dépourvue de pompe et de brillant, et voilée sous de si humbles traits, n'est pas aisément saisie par des hommes peu développés. Pour l'admirer dignement, il faut déjà réunir à un notable degré l'élévation des sentiments aux richesses de la pensée, et j'ai presque dit, à la pureté du goût.

Loin donc, bien loin de nos Évangiles, ces apocryphes absurdes et menteurs, qui, écrits après eux, au sein du Christianisme, quelquefois par des hommes habiles, n'ont pourtant su que défigurer ce qu'il leur suffisait de transcrire! Ils

sont l'œuvre de l'homme avec sa corruption et ses faiblesses; mais nos Évangiles sont l'inspiration de celui qui est Esprit et Vérité!

ARTICLE IV.

But des auteurs.

L'homme qui livre au public ses pensées, y a toujours été décidé par un motif de quelque puissance. En d'autres termes, il a un but dont son écrit portera l'empreinte, fût-ce malgré lui, et dont la recherche aidera puissamment à apprécier l'écrivain et l'ouvrage. En étudiant le livre sous ce point de vue, nous parviendrons à connaître l'auteur bien mieux qu'il ne pense. Tantôt nous le verrons aspirer aux succès du génie, tantôt simplement aux petites jouissances de la vanité, quelquefois céder seulement au besoin impérieux de donner un corps à

ses pensées et une voix à ses sentiments. Il veut tantôt répandre une idée, tantôt miner un abus, tantôt ébranler une doctrine. Souvent, avec un talent perfide, un écrivain imposteur déguise sa marche, insinue ce qu'il n'ose dire, et pose des principes dont les lecteurs tireront la conséquence. Il soulève en passant, avec une indifférence affectée, la question qui lui tient au cœur, et il répand des germes que les passions ne manqueront pas de féconder. Peu importe que l'auteur ait écrit par intérêt, par conscience, par zèle, ou par quelque autre motif; toujours il s'est peint dans son livre, et s'il a voulu s'y masquer sous des traits empruntés, aux yeux du lecteur pénétrant il s'est sûrement trahi. Qu'une telle étude, appliquée à nos Évangiles, aura d'importance et d'intérêt! surtout si nous les opposons aux apocryphes.

Il serait facile, il serait même amu-

sant de rechercher dans chacun de ceux-ci les traces mal déguisées du but tout humain de l'imposteur. Tantôt c'est une doctrine particulière qu'il a voulu fonder, une vertu monastique à laquelle il a voulu concilier le respect; assez souvent c'est une objection qu'il a voulu écarter de nos Livres Saints. Plein de zèle pour la foi chrétienne, il semble s'être figuré, chose étrange, que parce qu'elle était divine, il fallait pour la défendre, se hâter d'employer la fraude. Presque toujours, emporté par une curiosité tout humaine, il a voulu la satisfaire, ou du moins lui donner un aliment, en recueillant des traditions populaires sur Jésus-Christ et sur sa vie.

Mais cet examen des apocryphes serait au fond peu utile à notre but. Ce ne sont pas ces livres, mais nos Évangiles que nous avons en vue d'approfondir. Il suffit donc d'avoir rappelé le caractère

constant des uns, pour faire ressortir la sincérité du but des autres. Or c'est ici le triomphe de nos Évangiles; et plus cet examen sera sérieux, plus ceux qui le feront seront exercés et habiles; plus, je ne crains pas de l'affirmer, éclatera le caractère divin de ces livres. J'en ai assez dit plus haut pour le prouver, et il n'est pas nécessaire de reprendre la question sous cette face nouvelle. Je demande seulement pour conclure et résumer l'idée de cet article : A quoi ressemblent-ils, ces livres où l'examen le plus attentif ne saurait découvrir aucune vue humaine, ni passion à flatter, ni curiosité à satisfaire? ces livres qui ne dissimulent rien, n'affectent rien, n'insinuent rien? ces livres évidemment étrangers à tout ce qui touche les écrivains ordinaires, mais qui, au milieu de cette noble indifférence, sont constamment dominés par un but unique et sublime, la régé-

nération des hommes? Noble résultat, dont ils s'efforcent d'approcher à chaque page et à chaque ligne. Ils annoncent la *bonne nouvelle* et ne s'inquiètent de rien autre. L'amour miséricordieux de l'humanité souffrante et corrompue, voilà le principe divin dont ils sont le produit, et aucun alliage impur ne se mêle à ce céleste élément. Ce seul caractère ne suffirait-il pas à nous convaincre de leur divinité?

Le quadruple parallèle que je viens d'esquisser, prouvera beaucoup, j'ose le croire, aux yeux de l'homme sincère et sensible. S'il n'y trouve pas une démonstration rigoureuse, il y puisera cependant cette conviction morale, qui persuade le cœur en même temps que la raison.

Mais que penser, après cet examen, de ces aveugles ennemis de la foi, qui ont voulu mettre sur la même ligne les

apocryphes et nos Évangiles? Sans avoir étudié, sans avoir lu, peut-être, ni les uns ni les autres, malgré la critique et l'histoire, ils ont osé attribuer les mêmes droits aux uns et aux autres. Pour expliquer la préférence accordée à nos quatre Livres Sacrés, ils n'ont voulu trouver d'autre cause que le hasard ou la superstition. Juges aveugles! où donc étaient leur science et leur bonne foi!

L'homme savant et impartial n'a pas besoin sans doute de comparer les Évangiles aux apocryphes pour admirer les premiers; l'étude de l'histoire et celle de la critique lui suffisent pour les croire authentiques. Cependant, dès qu'il a mis les uns en regard des autres, l'opposition est trop étonnante pour ne pas en être frappé, et l'œuvre de Dieu ne peut plus se confondre avec celle des hommes. Il croyait aux Évangiles, il s'imaginait peut-être connaître et sentir leur beauté;

mais le contraste de tant de souillure et de tant de pureté, de tant de faiblesse et de tant de grandeur, de tant de sagesse et de tant de folie, la fait bien plus vivement resplendir à ses yeux. Il sent la foi pénétrer dans tout son être, son cœur bat de cette pure joie qu'excite la claire apparition d'une importante vérité, et plein de reconnaissance, il s'écrie avec l'Apôtre : *Je sais en qui j'ai cru.**

* On s'étonnera peut-être que dans ce qui précède, j'aie pris mon terme de comparaison parmi les apocryphes postérieurs aux Évangiles, et non parmi les apocryphes contemporains. Ceux-ci n'auraient-ils pas été plus curieux à étudier, et l'argument tiré de leur opposition, ne serait-il pas bien plus décisif?

Mais ces écrits sont trop mal conservés pour pouvoir être appréciés avec quelque exactitude. Nous en possédons quelques phrases, et voilà tout. De plus, ce ne sont réellement pas des apocryphes; car rien ne prouve qu'ils soient l'ouvrage de la fraude, et qu'on ait voulu tromper sur le nom de leurs auteurs. Or, s'ils sont l'œuvre de la bonne foi, ils ne peuvent faire ressortir par le contraste celle des évangélistes.

Enfin, sous d'autres points de vue encore, ce con-

CHAPITRE TROISIÈME.

QUESTIONS RELATIVES A L'INTÉGRITÉ DES ÉVANGILES.

En vain serions-nous certains de l'authenticité des Évangiles, et de la véra-

traste devait perdre beaucoup de son intérêt, dès que les apocryphes comparés étaient contemporains de nos Évangiles. Ils étaient trop rapprochés de l'histoire véridique de Christ, et même de sa vie, pour ne pas en conserver l'empreinte avec quelque fidélité. Jetés, pour ainsi dire, dans l'éclatante auréole qui entourait le fondateur et les hérauts de notre foi, ils devaient en être nécessairement éclairés eux-mêmes, et perdre en grande partie leur caractère local, humain, passionné.

Au reste, les courts fragments qui nous sont restés de ces apocryphes, fortifieraient encore nos arguments, car ils trahissent des vues particulières et peu conformes à l'esprit du Christianisme; ils renferment de plus des méprises tout-à-fait grotesques. Les deux ou trois lignes que nous connaissons de l'*Évangile des Égyptiens*, prêchent le célibat; et les embellissements successifs ajoutés à l'Évangile de Matthieu par celui *des Hébreux*, contiennent des emprunts réels, non pas seulement au langage des Gnostiques ou de la Kabbale, mais à leurs dogmes et à leurs généalogies.

cité des évangélistes, si nous avions des doutes sur l'état actuel de pureté et d'intégrité de ces écrits. Il importe à notre foi qu'ils nous soient parvenus sans altérations graves, et que nous ne puissions les en soupçonner. Or c'est bien là le véritable état des choses, et mon plan ne serait pas rempli si je n'en indiquais pas les preuves. Celles-ci reposent d'abord sur la vigilance des hommes pieux ou érudits qui, dans tous les temps, ont travaillé à conserver les textes sacrés, à en multiplier les exemplaires, à en étudier les mots, à en comparer, en discuter les diversités; puis, sur les résultats positifs et évidents de ces travaux. La nature de ces travaux ne me permet guère d'en entreprendre ici l'exposition. Je me bornerai donc à donner aussi brièvement et aussi clairement que possible, les faits saillants utiles à connaître, et je demande à mes lecteurs indulgence et pa-

tience pour cet aride, mais court et important chapitre.

Le texte des Évangiles était dispersé avec la religion de Jésus-Christ dans tout l'empire romain. Les nombreuses Églises qu'une main divine semait rapidement sur la face des régions civilisées, vénéraient ces livres comme la base de leur foi. Aussi ce texte était-il lu, commenté, traduit, multiplié partout où se trouvaient des fidèles. Des hommes savants et laborieux n'avaient d'autre profession que de transcrire le Nouveau Testament; des villes faisaient commerce de ces copies; des critiques célèbres employaient leurs veilles à en rechercher, en collationner les divers exemplaires; et les diversités du texte, même légères ou absolument insignifiantes, excitaient des réclamations, des accusations, des défiances, quelquefois des disputes violentes et des anathèmes. Jamais ouvrage

profane ne se trouva répandu dans autant de lieux, gardé par autant de mains, soumis à une aussi active et inquiète surveillance.

Cette excessive multiplication elle-même, en garantissant la conservation du texte, y introduisait nécessairement de légères altérations. Les milliers de copistes qui le transcrivaient, d'interprètes qui le traduisaient, de commentateurs qui l'expliquaient, de prédicateurs et de docteurs qui le citaient, n'étaient pas à l'abri des erreurs des yeux, de l'attention, du jugement ou de la mémoire; il était impossible que les erreurs dues à ces quatre causes, et souvent favorisées par la passion ou l'esprit de parti,* une

* Dans les premiers siècles, les docteurs de partis opposés, se prodiguèrent mutuellement, à l'occasion des moindres variantes, le reproche d'avoir altéré le texte. Mais la critique a démontré que cette accusation était presque toujours injuste. On n'a pu même encore

fois introduites, ne fussent pas répétées et souvent propagées. De là sont venues de nombreuses différences dans les centaines de manuscrits, de commentaires, de *lectionnaires*,* de versions, ou en un seul mot (pour parler le langage de la science) d'*instruments*, que nous possédons encore. Ce sont ces différences que les critiques nomment *variantes* ou *leçons*.**

Depuis des siècles, ces variantes ont été soigneusement recherchées et recueillies. N'importe leur insignifiance : on a voulu, on a dû vouloir tout connaître, et s'assurer de tout. Les paroles du texte était un dépôt sacré, et l'on a senti

constater un seul cas où elle fût fondée. Toujours il s'est trouvé que les variantes employées avec une préférence, il est vrai, quelquefois partiale, par les docteurs inculpés, étaient plus anciennes qu'eux.

* Recueils de morceaux choisis des Livres Saints, pour l'usage liturgique.

** *Lectiones*, manière de lire.

que pour rendre le sens inviolable, il fallait regarder comme également inviolable jusqu'aux mots et aux lettres. A force de noter les omissions, les additions, les transpositions d'un article ou d'une particule, on a réuni plus de trente mille variantes.

Ce nombreux appareil de variantes, menace-t-il l'intégrité du Nouveau Testament? Peut-il troubler la sécurité du fidèle? Au contraire : il fonde et garantit l'une et l'autre. On n'aura pas de peine à s'en convaincre. D'abord, pour qu'il y ait confiance, il faut qu'il y ait connaissance; et si les dix manières différentes dont on a écrit un même mot, ou tourné certaines phrases, nous étaient inconnues, c'est bien alors que nous pourrions craindre d'ignorer la véritable. On peut affirmer que sur chaque verset des Évangiles, nous savons au moins comment on l'a lu dans les divers âges et dans les

diverses Églises. Nous sommes certains qu'aucune interpolation n'a pu s'introduire sans être aperçue. Qui oserait en dire autant des vers d'Homère ou même des phrases de Tacite ? L'homme défiant qui suspecte d'erreur le texte d'Évangiles étudiés dans cinq cents instruments, lit pourtant avec une entière sécurité tel écrivain classique qui n'a pas même été conservé dans cinq.

Si de plus nous examinons les variantes, pour apprécier leur importance, nous nous apercevons bien vite qu'elles n'en ont guère. En nous bornant à celles qui peuvent soutenir un instant l'examen, nous réduirions nos *trente mille*, des deux tiers. Sur les dix mille qui nous restent, trois à quatre cents, tout au plus, seraient sensibles dans une version, et il n'y en aurait pas une centaine qui eussent réellement quelque influence sur l'idée. Enfin, dans les Évangiles, j'en

connais à peine une ou deux, et dans le reste du Nouveau Testament une douzaine, qui de près ou de loin puissent toucher au dogme.*

Allons plus loin. Ces variantes, importantes ou non, on les étudie, on les discute depuis des siècles, et avec un appareil de recherches, de méthodes, d'érudition, dont les gens étrangers à ces matières sont bien loin d'avoir l'idée. On a instruit le procès de chacune, et on connaît assez exactement sa valeur. Dès lors l'intégrité existe.

Ce n'est pas tout : ce travail a permis

* Il est bon de remarquer que les seuls dogmes auxquels ces douze à quinze variantes aient trait, sont la divinité de Jésus-Christ et du Saint-Esprit. Il est aisé de reconnaître là l'effet naturel de la longue guerre des Orthodoxes et des Ariens. Des discussions prolongées et souvent minutieuses sur le sens des passages, devaient donner plus d'importance aux petites diversités du texte, et y amener assez promptement de l'incertitude.

de découvrir un fait de la plus grande importance pour cette intégrité; un fait qui, par ses conséquences, suffirait à lui seul pour garantir la sécurité du fidèle. Par cette laborieuse et continuelle application d'un travail gigantesque à de microscopiques résultats, des critiques célèbres en sont venus à constater que les instruments étaient naturellement divisés en familles particulières à certaines régions; que ceux de Constantinople, par exemple, ou bien d'Alexandrie, présentaient à peu près toujours le même texte et les mêmes variantes. Dès lors, avec de la patience et du temps, ces hommes habiles ont pu classer celles-ci, faire en quelque sorte leur histoire, et dire celles qui avaient été usitées de tel siècle à tel autre, dans chaque église et dans chaque pays. Dès lors aussi ils ont pu séparer les instruments en groupes géographiques, entre lesquels la discus-

sion a été plus commode, et le choix plus facile. Ce fait important permet de négliger toutes les variantes qui, singularité d'un instrument, n'ont pas été propres à une Église ou à un âge; il donne de plus la preuve, si intéressante à obtenir, qu'aucune leçon de quelque poids n'est demeurée inconnue. En d'autres termes, il a pour jamais garanti l'intégrité de nos Évangiles; mais pour le prouver avec une clarté suffisante, il faudrait des détails, où nous ne pouvons entrer.*

Cessons donc de redouter les découvertes de la critique, comme si elles menaçaient l'intégrité de nos Évangiles. La science en est au point qu'aucune découverte ne peut plus porter atteinte à cette précieuse intégrité. Des versions

* Ceux qui seraient curieux de mieux connaître la nature et les conséquences du principe en question, peuvent consulter mon *Essai d'une Introd. critique*, 1re partie, sect. IV, p. 57 et suiv.

nouvelles, de nouveaux manuscrits, seront toujours utiles et surtout curieux à consulter; mais on peut affirmer d'avance et avec certitude (quelque paradoxal que cela puisse paraître), qu'ils ne nous apporteront aucune variante à la fois nouvelle, importante et fondée. Cela résulte nécessairement de ce que les familles d'instruments sont connues, et le texte usité dans chaque pays et dans chaque âge suffisamment étudié. Peu importe, dès lors, que bien des instruments soient encore inconnus.

L'intégrité des Évangiles est donc comme leur authenticité, supérieure aux attaques et aux doutes, et le Dieu qui nous a donné ces livres par son Esprit, a veillé sur leur conservation par sa Providence.

CHAPITRE QUATRIÈME.

QUESTIONS RELATIVES A LA NATURE SPÉCIALE DE CHAQUE ÉVANGILE.

Jusqu'ici nous avons considéré les Évangiles comme un tout homogène, ce qui n'est pas exact. Il faut maintenant indiquer les traits principaux qui les diversifient; cela suffira pour mettre le lecteur sur la voie.

Cette recherche n'est point une affaire de simple curiosité. Pour bien juger les Évangiles il faut les bien connaître. Cette connaissance plus distincte ajoutera beaucoup de force aux preuves de leur authenticité, car elle nous dévoilera dans tous, des caractères de naturel et de sincérité sans cela perdus pour nous. En revêtant chacun de ces livres de sa couleur propre et de sa forme individuelle, elle leur imprime cette variété

sans laquelle il n'y a ni vérité ni vraisemblance, car toutes les œuvres de Dieu à nous connues en sont empreintes. En nous laissant apercevoir entre eux des diversités prononcées, elle fait ressortir de plus ce qu'il y a de merveilleux dans leur accord. Elle nous explique enfin le motif de particularités, d'omissions, de différences, qui prêtaient aux objections, et elle nous fournit souvent l'entière solution de celles-ci. Mais ne suffirait-il pas de dire simplement en faveur de cette étude, qu'elle nous donne sur nos Évangiles des idées plus exactes et plus claires? celui qui sent le prix de ces livres n'en demandera pas davantage.

Nous allons indiquer les caractères littéraires propres à chacun des quatre, sa tendance dogmatique, et les principales données historiques sur son origine.

SECTION PREMIÈRE.

Évangile de Matthieu.

Nous ne savons que trois choses sur la date de cet Évangile et sur les circonstances de sa rédaction : il fut écrit avant la ruine de Jérusalem, pour les chrétiens de Palestine, et le premier des quatre. Ces faits ont été contestés, mais la critique et l'histoire s'accordent à les maintenir, et de là naissent quelques conséquences importantes pour la connaissance de la primitive Église et des Évangiles apocryphes, pour celle des rapports mutuels de nos évangélistes, et par conséquent pour la certitude de leur inspiration et la recherche de sa nature. Il ne peut entrer dans le plan de cette esquisse d'exposer ces conséquences. Je ne les ai énumérées que pour faire entrevoir en deux lignes, ce que l'on peut gagner aux re-

cherches que cette section est destinée à ébaucher.

Matthieu, envisagé comme écrivain, a un caractère propre très-marqué. Son style est sans art, négligé, mais rapide et nourri. L'évangéliste semble dédaigner les détails, pour courir toujours au fait et à l'utile. Dans les discours de Jésus-Christ il choisit ou retient de préférence ce qui est pratique et populaire, ce qui règle la conduite et fonde la morale. Rien ne fait mieux ressortir ce caractère de son Évangile, que le contraste de celui de Jean. Ces deux Apôtres étaient tous deux auprès de Jésus quand il parlait sur la montagne ou dans le temple; l'un et l'autre ont entendu les mêmes discours, mais comme ils diffèrent dans ce que chacun a répété! Si nous comparons les récits de Matthieu à ceux de Marc et de Luc, l'opposition est moins saillante, mais encore réelle; elle n'est

plus dans le choix des récits ou des discours, mais dans celui des détails. Matthieu en général en donne moins, et pourtant c'est dans son livre, que l'on trouve plus habituellement les idées ou les faits essentiels. Il paraît raconter en abrégé; et en moins de mots, il dit souvent plus de choses. Il rapporte les miracles de son Maître, mais à l'opposé des deux autres, il semble bien plus attentif à rapporter ses leçons.* Seul des quatre évangélistes, il a donné en entier et de suite le sermon sur la montagne, et il

* Comparez, par exemple, Matth. XXVI, 17-19, avec Marc XIV, 12-15, et Luc XXII, 7-13. Matthieu est le seul qui ne paraisse remarquer rien de miraculeux dans la prévision de Jésus-Christ, et qui, se bornant au fait principal, passe rapidement sur les circonstances, parce qu'il n'y a aucune leçon à en tirer. Relativement au nombre et au choix des détails, comparez, par exemple, Matth. IX, 1-8, avec Marc V, 1-12, et Luc V, 17-26; Matth. IX, 9-13, avec Marc II, 13-17, et Luc V, 27-32; Matth, XI, 1-6, avec Luc VII, 18-23, etc.

en a fait à son Évangile un frontispice aussi caractéristique qu'imposant. Souvent il proportionne le développement du récit à l'importance de l'objet; ainsi quand il raconte la condamnation, les souffrances, la résurrection de Jésus-Christ, changeant sa première méthode, il abonde en faits, il rapporte seul nombre de mots, de détails précieux; et le chrétien qui sait le lire, a le cœur plein de joie, tant le caractère, les discours, les vertus de son Maître y resplendissent de tout leur éclat. Puis, reprenant tout à coup son style rapide et abrégé, Matthieu passe rapidement sur tous les faits postérieurs à la résurrection, et nous laisse en trois petits versets le sommaire* des dernières instructions du Sauveur; sommaire bien court, mais tellement plein de choses, que chaque mot y con-

* Matth. XXVIII, 18-20.

tient une idée, et qu'on y trouve en principe le dogme, la morale et le culte chrétiens, l'autorité du Maître, les secours promis aux serviteurs, l'universalité du Christianisme, et le caractère particulier de son action. Les trois autres Évangiles et les Actes réunis, dans ce qu'ils rapportent du Sauveur ressuscité, nous transmettent bien plus de faits, sans doute, mais peut-être moins d'enseignements réels.

Il résulte de ce qui précède que l'Évangile de Matthieu tend essentiellement à la pratique, à la morale, ou plutôt à la vertu chrétienne. Aussi cet Évangile fut cher aux Judæo-chrétiens, dont Matthieu d'ailleurs était l'Apôtre; il dut l'être de même à tous ceux qui, plus occupés de l'importance des œuvres, l'étaient moins de celle de la foi. Les écrivains inspirés, hommes comme nous, trouvaient dans leurs diverses individua-

lités des rapports plus ou moins grands avec telle ou telle des tendances chrétiennes. De là le caractère spécial de plusieurs des écrits sacrés; de là en partie le merveilleux privilége de la Bible d'avoir ce qu'il faut pour tous les esprits, pour toutes les âmes, pour toutes les positions; de là aussi l'espèce de préférence que telle Église, tel fidèle, telle couleur religieuse ou tel siècle, semblent quelquefois avoir eue pour tel des Livres Saints. Parmi ces tendances diverses, plus propres à certaines couleurs religieuses ou à certaines parties de l'Écriture, celle qui recommande surtout les œuvres, et celle qui met plus de prix à la foi, sont au premier rang. L'Évangile de Matthieu, comme l'Épître de Jacques, sont les plus importantes sources de la première. La doctrine chrétienne, on le sait, est un composé de plusieurs éléments qui, réunis dans son sein, plus spéciale-

ment déposés, quelquefois, dans ou telle telle portion des Saints Livres, doivent se combiner toujours dans la foi comme dans la Bible, pour produire sans exagération et sans excès, précisément l'effet voulu. Ainsi l'a décidé la Sagesse divine, ainsi le demandaient les besoins infiniment variés de l'âme humaine. Il n'y a d'opposition entre ces éléments divers, il n'y a de danger à les reconnaître et à les distinguer, que si l'on se permet de les éloigner de leur but et de leur place en les isolant. La théologie est contrainte de les examiner à part, mais la foi les réunit pour agir sur le cœur de l'homme; la religion est un tout unique, qui ne se divise pas en chapitres. La partager c'est la travestir, et se soustraire réellement à sa puissance.

SECTION SECONDE.

Évangile de Marc.

On croit que le second évangéliste écrivit pour les Romains, et d'après les directions de St. Pierre. Il paraît qu'il se servit du livre de son prédécesseur, et qu'il voulut en faire une édition nouvelle, tantôt abrégée, tantôt complétée, en un mot une révision (peut-être dans un but particulier), plutôt qu'un nouvel Évangile.

En effet, Marc a les rapports les plus marqués avec Matthieu dans les narrations et dans les phrases. Souvent il le copie, souvent il extrait ses récits, presque jamais il n'en insère de nouveaux, et il omet la plupart des discours de Jésus-Christ.

Outre quelques rectifications d'ordre, le récit de Marc se distingue d'ordinaire

par une grande abondance de petits détails exacts et précis, du genre de ceux qui donnent de la vie à l'histoire, du naturel au témoignage, et de la confiance aux lecteurs. Que cela provienne du fait de Pierre ou de celui de Marc, toujours ne peut-on méconnaître dans l'auteur du récit un témoin oculaire, narrateur candide et fidèle, qui se souvient avec exactitude et veut tout dire, même ce qui ne va pas droit au but, tant il craint de changer les faits. Comparez dans Marc et dans Matthieu l'histoire du démoniaque des Gadaréniens,* que de choses de ce genre ajoute le second évangéliste! Par exemple, l'histoire antérieure de ce malheureux, les sépulcres où il faisait sa demeure, les pierres dont il se meurtrissait, et le nom qu'il se donne. Quand Jésus prédit la ruine du Temple, Matthieu

* Marc V, 1-20, et Matth. VIII, 28-34.

nous dit simplement* que les disciples lui firent certaines questions à ce sujet. Marc a soin d'avertir que quatre Apôtres seuls s'adressèrent alors à Jésus, et il les nomme. Pierre, le guide de Marc, était un des quatre et se trahit peut-être par ce détail. Ailleurs, Marc, racontant l'arrestation de Jésus, parle d'un jeune homme sans vêtements, qui s'enfuit en laissant son linceul entre les mains des soldats.** Ce jeune homme n'est pas nommé, ce fait ne se lie à rien, n'éclaircit rien, semble entièrement inutile et étranger au récit; mais l'évangéliste le rapporte parce qu'il aime les détails et tient à la plus minutieuse fidélité, parce qu'il veut sans doute conserver dans son intégrité le récit de Pierre. Celui-ci, en effet, a dû voir de près cette scène, il a

* Matth. XXIV, 3; comparez Marc XIII, 3.
** Marc XIV, 51, 52.

dû la voir seul, les autres Apôtres (sauf Jean) s'étant enfuis, il en a été plus frappé, peut-être, dans un moment où ses propres périls commençaient à l'effrayer, et où le zèle et la peur luttaient secrètement dans son sein.*

En somme, Marc ajoute peu de leçons et de faits importants à l'écrit de Matthieu, mais il est pour beaucoup dans la physionomie franche et naturelle de notre recueil évangélique. Très-intéressant à comparer avec les autres, il n'a cependant rien de particulier dans le choix des enseignements qu'il rapporte, il ne représente aucune tendance spéciale, il n'a été préféré par aucune secte.

* On trouverait d'autres développements de ce caractère du second Évangile, dans mon *Essai d'une Introduction critique au Nouveau Testament*, p. 279-284.

SECTION TROISIÈME.

Évangile de Luc.

On connaît mal l'occasion, l'époque, le lieu de la rédaction de cet Évangile. Nous avons cependant sur le but de Luc une donnée toute particulière, et unique en son genre dans le Nouveau Testament. C'est le prologue mis par St. Luc à son écrit.* Nous pouvons en conclure, avons-nous dit dans le discours qui précède, que Luc écrivait à un Romain, voulait lui adresser une biographie du Christ méthodique et complète. Le style de cet Évangile est plus correct et plus soigné. L'ordre des faits est évidemment plus exact et plus complet. Luc distingue, sépare ou transpose beaucoup de discours et de récits autrement placés par ses deux

* Luc I, 1-4.

prédécesseurs.* Il rapporte beaucoup de choses nouvelles, et fait seul l'histoire d'un voyage entier de Jésus, de Galilée à Jérusalem.** A ces traits divers, nous devinerions facilement un écrivain plus exercé. La profession et la patrie de Luc tendent à confirmer cette présomption. Il était, dit-on, d'Antioche, et médecin.

Si le troisième Évangile a plus d'ordre et de méthode, il a d'un autre côté moins de couleur et moins de vie. On s'aperçoit en le lisant que l'auteur n'était pas étranger à l'art d'écrire, et qu'il s'était *exactement informé*, mais on croit

* Ainsi Luc partage fréquemment en deux discours, rapportés à des occasions diverses, ce que Matthieu place en une seule fois dans la bouche du Sauveur. Comparez, par exemple, Matth. XXIV, 15-44, avec Luc XVII, 20-37, et XXI, 19-36; Matth. X avec Luc IX, 1-6, et X, 1-16, etc.

** Luc IX, 51—XVIII, 14. Il est vrai que les autres évangélistes avaient déjà rapporté isolément une grande partie des discours et des événements de ce voyage.

souvent aussi s'apercevoir qu'il n'était pas témoin oculaire, et qu'il a écrit d'après les récits des autres. Quoique en général plus enclin à développer, il omet beaucoup de choses, et l'histoire de la passion, en particulier, est chez lui réellement moins complète et moins nourrie que chez St. Matthieu.

Comme l'Évangile de Matthieu avait été essentiellement l'Évangile des œuvres et des judaïsants, l'Évangile de Luc a été celui de la foi et des chrétiens sortis des rangs du paganisme. Nous avons vu que Marcion n'en voulut pas d'autre. Au fond, cependant, cet ouvrage n'avait aucune tendance réelle, aucun caractère qui motivât cette préférence. Elle fut uniquement due à ce que Paul était l'Apôtre de la justification par la foi, et à ce que Luc, son compagnon et son aide, passait à tort pour avoir écrit sous sa direction.

SECTION QUATRIÈME.

Évangile de Jean.

Nous passons au quatrième Évangile, livre admirable, où se réfléchit, comme en une glace brillante, la céleste et sainte dignité du Sauveur!

Tout conduit à croire que cet Évangile a été écrit long-temps après les autres, à la fin du premier siècle, par l'Apôtre d'Éphèse presque centenaire, dans le triple but de rectifier quelques détails de l'histoire évangélique, d'y ajouter quelques parties et surtout quelques leçons nouvelles, et de combattre des erreurs naissantes.

Cela seul donnerait un intérêt extrême à cet Évangile; mais combien cet intérêt est augmenté par ce que nous savons de l'auteur! Jean fut, avec Jacques et Céphas, le témoin privilégié d'un

petit nombre de scènes, dont les autres Apôtres furent écartés. Seul d'entre tous, il fut le spectateur courageux de la passion de son Maître, il le suivit jusqu'à la croix, assista à son supplice, et reçut ses dernières paroles. Fils adoptif de la vierge Marie, il accueillit celle-ci dans sa demeure, et dut puiser dans ses entretiens avec elle, une connaissance plus entière de l'histoire du Seigneur. Il fut plus que tout cela encore : il fut le disciple bien-aimé de Jésus, admis dans son intimité plus avant qu'aucun autre, et sans doute il dut ce privilége à ce qu'il ressemblait davantage à ce divin modèle, à ce qu'il le comprenait mieux, à ce qu'il savait mieux que d'autres s'élever à cette hauteur d'amour et de charité, où le Rédempteur appelait les siens à gravir sur ses pas. C'est cet heureux disciple qui, le dernier, a voulu mettre par écrit la vie de son Maître, et nous

a légué le couronnement de cette histoire, déjà trois fois racontée. Avec quelle religieuse émotion n'ouvrirons-nous pas son livre?

Dès la première lecture, cet Évangile remplit ou dépasse encore notre attente, et plus on le relit, plus on y découvre de richesses pour la piété et pour la foi.

Comme histoire, il est le plus fidèle des quatre. Dans les légères diversités qui distinguent leurs récits parallèles, la plus grande exactitude paraît toujours du côté du quatrième. Il nous transmet une multitude de faits nouveaux, et des portions entières de l'histoire de Jésus-Christ, complètement inconnues sans cela. En effet, sauf les scènes solennelles qui terminent le ministère de Jésus-Christ, les trois premiers évangélistes ne nous en racontent guère que ce dont la Galilée fut témoin. Dans les voyages du Sauveur à Jérusalem, ils le conduisent

en quelque sorte aux portes de cette ville, puis l'attendent au retour, pour reprendre leurs fonctions de biographes. Jean, au contraire, s'attache principalement et presque uniquement au ministère de Jésus dans l'enceinte de la ville de David. De là vient qu'il nous transmet tant d'enseignements et de faits nouveaux, et que son Évangile, si différent des trois autres, en forme un si parfait complément. Mais ce qui distingue surtout son livre de ceux de Luc, Marc et Matthieu, c'est le caractère nouveau dont il revêt les enseignements du Sauveur. Sans doute, Jean a mieux retenu ce que les autres avaient moins compris, son âme élevée, qui par instinct cherchait le ciel, a été plus frappée d'enseignements sublimes, peut-être encore au-dessus de la portée du reste des Apôtres; sans doute aussi les leçons de Jésus étaient plus développées et d'une nature plus

haute en face de ses adversaires, au sein de Jérusalem et dans les parvis du Temple, que sur les monts de Galilée, ou parmi les grossiers pêcheurs de Capernaüm. Quoiqu'il en soit, le fait est patent : au lieu du caractère positif et pratique des leçons recueillies par St. Matthieu, du fini des détails rassemblés par St. Marc, de l'ordre et de l'abondance des faits réunis par St. Luc, l'Évangile de Jean se distingue par de nombreux discours de Jésus-Christ précédemment omis, et d'un ordre plus relevé. Ce n'est plus un docteur, ce n'est plus un prophète qui parle aux hommes en leur langue, c'est le Fils de Dieu qui fait entendre le langage du ciel dont il est descendu, mais où il semble respirer encore. Langage divin ! que l'intelligence humaine ne peut toujours saisir en entier, mais qui émeut profondément le cœur. C'est comme une lumière bril-

lante qui éblouit les regards et les attire à la fois. Amour, éternité, miséricorde, réconciliation de la terre et du ciel, sacrifice sanglant de l'Agneau de Dieu, telles sont les touchantes scènes placées sur le premier plan de cet auguste tableau. Union du Père et du Fils, divine efficace de l'Esprit-Saint, mystérieux abîmes des conseils de Dieu, gloire et grandeur futures des disciples fidèles, voilà les objets imposants qu'on entrevoit dans sa profondeur. Jean, uniquement occupé de montrer dans Jésus-Christ le Prince de la vie et le Fils de Dieu, semble oublier de voir en lui le Fils de Marie; il dédaigne le récit de sa vie terrestre et de son humble naissance. Ce caractère de son Évangile a frappé dans tous les temps. Tantôt on l'a exprimé en donnant à ce livre le nom de *Pneumatique* ou spirituel; tantôt en disant que les trois premiers évangélistes, ayant

voulu faire l'histoire de la nature humaine du Christ, Jean avait voulu consacrer le sien à sa nature divine; toujours les diverses portions de l'Église ont manifesté pour cet Évangile le plus haut degré de respect, et les chrétiens fidèles y ont été puiser les inspirations les plus profondes et les plus douces de leur piété. Par-là même les sectes, les Églises, les docteurs, qui tenaient davantage à une religion de sentiment et de mystères, ont été quelquefois tentés de l'élever au-dessus des autres, ou d'en faire un usage exclusif. Grave erreur sans doute, puisque la Parole Sainte nous a été donnée tout entière pour régler notre foi, puisque, pour conserver celle-ci pure et droite devant Dieu, il faut recueillir avec soin tous les éléments dont ce Dieu a voulu qu'elle fut composée, puisque l'homme qui s'attache de préférence à une seule portion du Nouveau

Testament, prouve par-là qu'il suit son sentiment ou son système, plutôt que la doctrine réelle de la révélation. S'il ne sait admirer et lire qu'une parcelle des Livres Saints, il est bien à craindre qu'il ne soit près d'en abuser.

Notre rapide revue des quatre Évangiles est terminée; et de combien de pages sublimes n'a-t-elle pas réveillé chez nous le souvenir! Du sermon sur la montagne au pardon de St. Pierre, en d'autres termes, des premiers chapitres de Matthieu aux dernières lignes de Jean, que de bienfaits, et que de beautés! Heureux le genre humain de posséder un tel trésor! N'y a-t-il pas là ce qu'il fallait pour les hommes, et pour toutes les classes, toutes les positions, tous les caractères d'hommes! N'y a-t-il pas de quoi satisfaire aux besoins du raisonneur froid, de l'âme sensible, du cœur pur, de l'imagination ardente, de l'esprit vif et

ambitieux, de l'être mélancolique et rê-veur! Et pourtant c'est partout le même Dieu, le même Sauveur, la même vérité, la même vertu! Quelle diversité, et pourtant quelle harmonie!

SECTION CINQUIÈME.

Actes des Apôtres.

Les Actes des Apôtres appartiennent nécessairement à cette division de notre travail. Comme livre historique, complément des Évangiles, et seconde partie de celui de Luc, ils ne peuvent se séparer de l'histoire du Sauveur.

Ils ne renferment proprement ni une histoire des Apôtres, ni celle de l'Apôtre Paul, ni celle de la primitive Église, mais un peu de tout cela. Ce sont, à parler exactement, des mémoires écrits par l'évangéliste Luc, non sur lui-même,

mais sur les premiers travaux apostoliques, et sur les premiers progrès du règne de Christ. L'auteur paraît se borner à ce qu'il a vu par lui-même, ou plus particulièrement connu. Il développe beaucoup certains récits, et ce qui tient à certaines contrées ou certaines personnes. Il indique rapidement ou omet le reste. Quelquefois il parle en son nom et s'associe au récit;* c'est alors surtout qu'il multiplie les détails. Puis il passe à la troisième personne et resserre souvent alors la narration. D'après ce double indice, on le voit, pour ainsi dire, se rapprocher ou s'éloigner de la scène, accompagner St. Paul ou rester loin de lui. Il ne faut donc chercher ici, nous le répétons, rien de méthodique et de complet. Mais de quel prix, toutefois, ce

* Act. XVI, 10, *nous nous disposâmes*; XX, 6, *nous nous embarquâmes*.

livre n'est-il pas pour nous? Tel qu'il est, il nous donne tous les faits fondamentaux de cette primitive et sainte histoire : l'envoi du Saint-Esprit, principe de l'autorité des Apôtres; le Concile de Jérusalem et tant d'autres faits, principes de la vocation des Gentils; la conversion de Paul, principe de son glorieux apostolat. Il garantit de plus l'authenticité de beaucoup d'Épîtres, par leurs rapports secrets et singuliers avec l'histoire. Il nous donne d'ailleurs ce qu'après les Évangiles nous devions le plus désirer, le récit de la premèire impulsion donnée à l'œuvre de Jésus-Christ, et des premiers progrès de son règne. Et quelle preuve du Christianisme, que le tableau de la première Église et des premiers actes de ses conducteurs! Un homme réfléchi pourrait-il n'être pas frappé de ce mélange de ferveur et de raison, d'énergie et de douceur, de pouvoir et de

patience, de succès et d'humilité! On a beau chercher; la trace des passions humaines n'y est pas, et tout bon logicien est contraint d'y reconnaître l'œuvre de Dieu. Nous y reviendrons dans la troisième partie.

SECONDE PARTIE.

DÉVELOPPEMENTS RELATIFS AUX ÉPÎTRES.*

Faisons maintenant pour le reste du Nouveau Testament ce que nous avons fait pour les Évangiles. Toutefois nous

* Pour abréger, je demande la permission de désigner dans cette partie, par le mot *Épîtres*, la portion non historique du Nouveau Testament, quoique l'Apocalypse y soit comprise.

nous acquitterons rapidement de cette seconde tâche, car le plus important est dit, et ce qui est prouvé des Évangiles s'applique en grande partie aux Épîtres. Nous conserverons ici le même ordre dans les idées. Nous parlerons d'abord de l'authenticité de cette portion nouvelle du second code sacré, puis du caractère et de la bonne foi des auteurs; enfin de la nature spéciale des écrits. Il serait inutile de revenir sur l'intégrité.

CHAPITRE PREMIER.

AUTHENTICITÉ.

I. *Preuves historiques.*

En faveur de l'authenticité des Épîtres, nous avons à peu près les mêmes preuves qu'en faveur des Évangiles, ou même

de plus fortes; car l'accord des témoins et des juges, a été constant et unanime. Il y a cependant ici une distinction à faire avec franchise. On a, dès les temps anciens, fait deux classes des écrits qui nous occupent : les écrits universellement reconnus,* et les écrits contestés** dans certains lieux ou par certaines Églises. Ces derniers étaient l'Épître aux Hébreux, celle de Jacques, celle de Judes, la seconde de Pierre, la seconde et la troisième de Jean, et l'Apocalypse. C'est par conséquent des autres seulement que nous parlons, quand nous prouvons l'authenticité des Épîtres, par l'accord universel des Églises.

Ainsi les treize premières Épîtres de Paul, la première de Pierre, et la première de Jean, ont pour elles les preuves historiques les plus fortes qu'on puisse

* *Omologoumènes.* ** *Antilégomènes.*

désirer. La plupart avaient en particulier, au moment de la formation définitive du canon, la tradition constante des Églises spéciales auxquelles elles avaient été directement adressées. Lardner croît que dans les restes des ouvrages d'Irénée, de Clément d'Alexandrie et de Tertullien seulement, on trouve des citations plus nombreuses et plus étendues du petit volume nommé le Nouveau Testament, qu'on n'en pourrait trouver de tous les ouvrages de Cicéron pendant plusieurs siècles, et dans les écrits de tout genre. Les Épîtres de Paul, en particulier, sont citées ou indiquées dans presque tous les écrits des hommes apostoliques et des docteurs chrétiens de la génération qui lui succéda. S'il y a quelque chose d'historiquement prouvé sur le Nouveau Testament, c'est que ces Épîtres, dès le premier siècle, étaient lues dans le culte public, comme ouvrages

de Paul; et l'on ne peut découvrir, avant l'approche du cinquième siècle, aucune tentative pour en supposer d'autres sous son nom.

Quant aux écrits contestés, la cause des doutes a été en général bien reconnue et bien réfutée; et c'est après examen des preuves, après avoir interrogé les témoins, que l'ancienne Église les a universellement admis. Les réformateurs, fidèles à leurs principes, soumirent de nouveau le canon de la Bible à l'examen, en exclurent les apocryphes de l'Ancien Testament, admis par l'Église romaine; mais y conservèrent les Épîtres contestées, malgré les doutes, à mon avis, fort étranges de Luther sur celle de Jacques. Calvin, de son côté, doutait fort de l'authenticité de l'Épître aux Hébreux et de la seconde de Pierre, mais il admit l'autorité apostolique de toutes deux. Dès lors la chose a encore été fort

discutée et assez éclaircie. En bonne critique, à mon avis, il n'y a plus matière à objection que contre ces deux. Elles sont loin, toutefois, de manquer de preuves plausibles et de réponses aux difficultés. Que si l'Épître aux Hébreux n'était pas l'ouvrage de St. Paul, il serait à peu près prouvé qu'elle a été écrite sous sa direction et sous ses yeux, et par l'un de ses compagnons d'œuvre, très-probablement par Barnabas. Enfin, n'oublions pas que les soins visibles de la Providence pour le canon entier du Nouveau Testament, les bénédictions admirables dont ce recueil a été la source, semblent une preuve morale de sa parfaite pureté.

II. *Pre[illegible] critiques.*

Nous nous étendrons peu sur ce genre de preuves. Pour les écrits constamment reconnus, elles semblent presque inu-

tiles, vu la masse et l'accord des témoignages historiques. A quoi bon chercher dans l'Énéide ou dans les Catilinaires la preuve que Virgile est bien l'auteur de la première, ou Cicéron des secondes? Le père Hardouin seul en pourrait douter. Quant aux écrits jadis contestés, il serait intéressant, je l'avoue, d'y trouver les coïncidences critiques qui nous ont frappés dans les Évangiles; mais la nature des choses permet peu de l'espérer. D'abord ces coïncidences sont moins naturelles à attendre dans des Épîtres qui exposent des idées, que dans des Évangiles qui racontent des faits. Ensuite les mêmes causes qui ont autrefois exposé à des objections ces écrits contestés, se trouvent être de nature à en écarter les coïncidences désirées, ou du moins à empêcher de les y apercevoir. Ces causes, par un contraste bizarre, se trouvent précisément dues à deux cas oppo-

sés. C'est, ou le vague de quelques Épîtres adressées à tout le monde, ou la spécialité de quelques autres adressées à d'obscurs personnages. Dans le premier cas, aucune Église n'étant particulièrement chargée de la garde de telle ou telle Épître, de celle de St. Jacques, par exemple, et ne portant témoignage de cette mission, les juges de son authenticité, défiants et sévères dans les premiers siècles, ont pu trouver qu'elle manquait de quelqu'une des garanties ordinaires, et hésiter à l'admettre. Dans le second, un dépôt commis à de simples individus, à *Caïus*, par exemple, et à la *Dame Elue*,* est demeuré inconnu à des Églises et à des régions entières. Or le premier cas diminue beaucoup la probabilité que l'auteur, en écrivant l'Épître, y ait fait naître des coïncidences critiques;

* 2 Jean, verset 1. 3 Jean, verset 1.

car, en s'adressant à des Églises nombreuses et dispersées, il ne pouvait guère faire allusion aux circonstances particulières à quelques lecteurs ou à lui-même. Le second cas amènerait facilement les coïncidences, mais il empêche de les découvrir. Les circonstances, auxquelles il est peut-être fait allusion dans ces écrits, sont souvent en effet trop obscures et trop individuelles pour que nous puissions les connaître. Il est donc vrai de dire que pour certaines Épîtres, les preuves critiques sont peu saillantes, peu nombreuses ou mal connues. Heureusement qu'en général les preuves de sentiment et les caractères de bonne foi suppléent à ce vide.

Parmi les Épîtres non contestées, celles de St. Paul ont en leur faveur des preuves critiques d'une grande force. Une circonstance singulièrement favorable est venue porter cette preuve au plus haut de-

gré. Nous avons, dans les Actes, le récit presque complet de la vie de cet Apôtre, à l'époque où ses lettres ont été écrites, et nous avons dans ses lettres de continuelles allusions aux mêmes faits. Paul écrit toujours avec un extrême abandon; il parle beaucoup à ses disciples d'eux et de lui, il se met en scène, rappelle le passé, et, sans s'en douter, il écrit son histoire. Or, rien au monde, mieux que ces deux espèces d'écrits parallèles, ne pouvait nous permettre de juger de l'authenticité, de la vérité de l'un et de l'autre. Ce sont comme deux biographies de genre divers, perpétuellement en regard, et plus l'une des deux est indirecte, plus les confirmations qu'elle apporte à l'autre sont persuasives, plus surtout les lumières qu'elle en reçoit sont précieuses et sûres.* L'auteur des lettres n'a évidem-

* « Toutes les fois qu'au milieu des obscurités, du silence ou des contradictions que l'histoire présente, on

ment guère pensé à y faire connaître sa vie, ou à se mettre en rapport avec le livre des Actes; et s'il y eût pensé, il s'y fût nécessairement tout autrement pris. Un livre, connu sans doute de presque tous mes lecteurs,* a développé cette preuve d'une manière tellement claire et complète, qu'il serait impossible d'y rien ajouter. Je n'ai garde de l'entreprendre. J'invite seulement à étudier ce livre, ceux qui ne le connaissent point. Ils n'y trou-

parvient à trouver une lettre, on ne manque pas de l'envisager comme le plus sûr moyen de découvrir la vérité au milieu de récits différents, de suppléer à l'imperfection et à l'incertitude de ces récits. Et voici pourquoi l'on attache un tel prix à des lettres; c'est que les faits qu'elles contiennent, sont généralement mis à découvert *incidemment*, et par conséquent sans qu'on s'y propose d'égarer le public par des narrations fausses ou exagérées. »

Ce sont les paroles de Paley, sur le sujet qui nous occupe. (*Horæ Paulinæ*; Conclusion.)

* Paley, *Horæ Paulinæ* ou *Vérité de l'histoire de St. Paul*; traduction de M. le professeur Levade. *Nîmes* 1809.

veront pas seulement le développement parfait de la preuve critique que nous avons indiquée, mais encore, dans la conclusion, les nombreuses et importantes conséquences de l'authenticité des Épîtres de Paul, pour la certitude du Christianisme.

Ce rapprochement, si heureux pour l'épreuve critique des Épîtres de Paul, ne saurait avoir lieu pour les autres, puisque les Actes ne font pas l'histoire de Pierre, de Jacques et de Jean, au moins à l'époque où ils écrivaient des Épîtres, et que d'ailleurs ils n'avaient pas l'habitude et l'occasion de se mettre eux-mêmes en scène autant que Paul. Il est en revanche une autre preuve critique presque aussi forte, et qui ne manque à aucun de ces quatre Apôtres : c'est la distinction tranchée du style, des méthodes et même des pensées propres à chacun, et leurs caractères d'originalité si

remarquables et si divers. Mais comme le développement de cette preuve se confondrait tout-à-fait avec celui des caractères de bonne foi, empreints dans ces écrits, nous renvoyons au chapitre suivant le développement simultané de ces deux objets.

CHAPITRE SECOND.

CARACTÈRES ET BONNE FOI DES ÉCRIVAINS.

S'il y eut jamais écrit empreint de cette couleur simple et sincère qui attire la confiance et fait naître la conviction, si jamais livre fit dire au lecteur capable de réfléchir : Ce langage est celui d'un homme convaincu ; ce sont bien sûrement les Épîtres des Apôtres. Qui jamais y découvrit rien d'affecté, le désir de faire effet, de persuader ce qui n'est pas,

de faire paraître ce que l'on feint de cacher; en un mot, les artifices d'un écrivain qui se déguise, et ces légers mais indélébiles stigmates de l'imposture, auxquels les gens exercés ne manquent guère de la reconnaître? En lisant nos livres, n'y voit-on pas à chaque ligne des hommes simples, qui connaissent presque uniquement leur foi, et ne songent qu'à la répandre? Ils laissent les trésors qu'ils portent; briller de leur éclat naturel, et, *vases de terre*, ils ne pensent pas en briller davantage eux-mêmes. Idées, sentiments, tout vient immédiatement du fond du cœur, sans altération, sans ornement, sans travail; et ce cœur dont ces écrits rendent si naïvement témoignage, ce cœur est toujours pur, toujours humble, toujours détaché de la terre, et aussi étranger qu'impropre à l'imposture.

Essayons de substituer à ces généra-

lités quelque chose de plus précis, et consacrons quelques pages à rechercher dans ces écrits les traits, par lesquels se distinguent leurs quatre principaux auteurs. Je me flatte que la diversité des caractères que nous verrons résulter de cette recherche, la vérité de sentiment dont ils seront également le gage, enfin leur rapport avec l'histoire des écrivains, fonderont solidement notre conviction de la bonne foi de ceux-ci, et achèveront la preuve de l'authenticité de leurs ouvrages.

SECTION PREMIÈRE.

St. Pierre.

Dans la première partie de ce travail, nous avons étudié le caractère de Pierre comme homme et comme disciple; c'est maintenant l'écrivain que nous voulons

contempler. Cette étude portera seulement sur la première Épître, comme étant plus considérable, beaucoup mieux caractérisée, et plus incontestablement authentique.

Le caractère le plus saillant de l'écrit que nous examinons, celui qui dès le commencement frappe les regards et touche le cœur, ce sont les transports de l'Apôtre en annonçant la rédemption. Son début* est un cri de reconnaissance et de joie. L'idée du salut apporté par Christ, le souvenir de ses promesses et de son exemple, dominent toutes ses pensées, se retrouvent au fond de toutes ses leçons, deviennent le motif de ses préceptes les plus particuliers.** Me trompé-je, si de plus je crois voir dans la manière dont l'écrivain parle de cette

* 1 Pierre I, 3.

** Voyez, par exemple, 1 Pier. I, 2, 3-12, 13-15, 18-21, 23, 25; II, 4, 5, 9, 10, 11, 12, 16, 21-25, etc.

rédemption par le sang de Christ, quelque chose de l'ardeur curieuse, mais noble et relevée, qui caractérisait l'Apôtre Pierre? Je me le rappelle dans les Évangiles, sans cesse interrogeant son Maître, impatient de comprendre, d'éclaircir ses prédictions et ses leçons. Dans l'Épître, il me semble reconnaître le même Apôtre à la chaleur impétueuse avec laquelle il dépeint les efforts des prophètes pour pénétrer les destinées du Messie, les souhaits inutiles des anges pour percer jusqu'au fond de cet abîme,* et le bonheur des élus, objets choisis et témoins éclairés de tant d'amour. Il y a de plus ici un sentiment profond du prix que la réconciliation de l'homme a coûté, du sang versé sur la croix,** du danger de négliger un si grand salut, de la folie

* 1 Pier. I, 10-12.
** *Ibid.*, I, 2, 18, 19, 23; II, 24, etc.

d'affronter le jugement de celui qui, après avoir agi en *Père, jugera sans acception de personnes!** Ce n'est pourtant pas que l'écrivain ait une tendance naturellement dogmatique, au contraire : il est impossible d'être plus essentiellement pratique. Il en revient toujours aux préceptes et aux directions morales; son Épître presque entière y est consacrée.** C'est là même son caractère le plus frappant, celui qui, avec la clarté des leçons, le distingue le plus nettement de St. Paul. En général tout y est simple et positif; St. Pierre ne s'arrête guère sur les profondeurs de la foi, il a l'air de moins s'intéresser aux idées, qu'aux résultats et aux sentiments. Celles qu'il expose, ne lui sont pas même toujours propres; il

* 1 Pier. I, 15-17.

** Voyez les chap. II, III, IV, V. Le chap. Ier est le seul dogmatique, et il est en même temps aussi pratique que les autres.

emprunte des phrases en grand nombre à Jacques et à Paul,* et il semble bien plus habile à parler de l'abondance d'un cœur ému, qu'à expliquer des dogmes ou creuser des pensées. Si donc il s'occupe autant de la rédemption, ce n'est pas que sa tête médite beaucoup, mais c'est que son âme est remuée, c'est qu'il aime Jésus-Christ, en un mot. Ici encore nous reconnaîtrons St. Pierre, l'Apôtre qui a vécu près de Jésus, et qui aime en lui, non seulement le Sauveur, mais encore le Maître et l'ami. Écoutez comme il en parle à ses lecteurs : *Lui que vous aimez sans l'avoir vu!*** Il semble s'étonner de cette affection qui ne s'attache pas au souvenir d'une image vénérée; il a *vu*, lui, et il sent que ces souvenirs de Jésus parlant, aimant, réprimant, pardonnant,

* On en trouvera des exemples dans mon *Essai d'une Introduction critique*, p. 470 et 471.

** 1 Pier. I, 8.

font la vie de son âme et le point d'appui de sa foi. Si on les lui enlevait, il croirait tout perdre, et il félicite, il admire ceux qui, sans les avoir, savent aimer et croire comme lui. Jamais Paul n'eût dit cette phrase. Ailleurs Pierre se nomme encore avec dignité, et comme pour fonder ses droits, *témoin des souffrances de Christ;* puis il continue: *qui dois aussi avoir part à la gloire qui sera manifestée.** Il lie ainsi ses espérances ou plutôt, pour parler comme son cœur lui parle, sa certitude d'obtenir le ciel, à la circonstance d'avoir vu personnellement Christ outragé, mort et ressuscité. C'est là, si je ne m'abuse, une association d'idées toutes locales, une liaison de temps et de lieu entre ses espérances et ses souvenirs. Il se voit sans doute encore aux pieds de Jésus,

* 1 Pier. V, 1.

lui disant : *Seigneur, tu sais que je t'aime*, et le Maître lui répondant : *Suis-moi.**

Ce dernier mot de Pierre me conduit à un nouveau trait caractéristique de ses écrits. C'est la vivacité de son espérance, son mépris, ou plutôt son insensibilité pour les souffrances du présent. Il exhorte ses disciples à souffrir, il s'attend à souffrir lui-même, mais sans aucune apparence d'abattement; il est plein de force et de joie, et pour cela, il n'a aucun effort à faire.** Il a l'air de jeter un regard de dédain sur les frayeurs par lesquelles les adversaires de la cause de Christ prétendent arrêter son élan. *Le Dieu de toute grâce nous a appelés par Jésus-Christ, à jouir de sa gloire éternelle, après que nous aurons un peu*

* Jean XXI, 15-19.

** Voyez 1 Pier. I, 6, 7, 13; II, 19, 20; III, 14-18; IV, 12-19; V, 10.

*souffert.** Paul, aussi résigné, montre tout autrement sa foi; il triomphe également de la souffrance, mais non sans combat; et si elle est vaincue, elle n'est pas oubliée. Rien ne peut le *séparer de l'amour de Christ,*** mais il a *une écharde en sa chair,* et il a besoin que *la vertu de Christ habite en lui.**** Il aspire à secouer ce fardeau de misère dont Pierre semble ignorer le poids. En lisant Paul, on croit le voir entrer dans le cirque, d'un pas ferme, sans doute, et les yeux attachés au ciel; mais ses traits expriment l'habitude de la souffrance, et le gémissement résigné du martyr semble sur ses lèvres. Pierre, au contraire, se peint à moi dans ses écrits comme insensible aux angoisses de la nature; je crois le voir cloué sur la croix, avec une figure riante et un regard d'al-

* 1 Pier, V, 10. ** Rom. VIII, 35. *** 2 Cor. XII, 7-9.

légresse. Sa bouche entonne l'hymne de la reconnaissance ; les bourreaux l'entourent sans même attirer son attention ; l'image de Christ est la seule qui puisse se faire jour jusqu'à son cœur. Cette diversité tient probablement à deux causes, gages précieux l'une et l'autre de l'authenticité des Épîtres et de la véracité des écrivains. La première est la différence du caractère. Dans celui de Pierre, il y a bien moins de réflexion et bien plus d'impétuosité que dans celui de Paul, bien moins d'idées et bien plus d'entraînement ; il est tout action et mouvement, pour ainsi dire, tandis que l'âme de St. Paul est toute pleine de méditation et de pensée. Celui-ci reçoit l'impression successive, détaillée et complète des mêmes objets que Pierre oublie ou ne voit point, des mêmes amertumes au travers desquelles ce dernier Apôtre s'élance sans réflexion.

La seconde est la différence de la position. Paul souffre pendant chaque heure d'un long ministère. Il combat en détail contre des souffrances que les Juifs, ses constants adversaires, font renaître tous les jours.* Pierre ne paraît pas avoir été aussi maltraité par eux. Il s'attend au martyre, il le prévoit pour ses disciples, il y compte pour lui-même; mais pour un grand sacrifice unique et décisif, une âme énergique rassemble ses forces et en trouve, tandis qu'elle s'épuise quelquefois en détail sous des souffrances de tous les jours. Le martyre de Paul a duré vingt ans. D'ailleurs ses souffrances étaient actuelles; celles que brave Pierre, étaient encore en perspective. Le premier combat et se fatigue au milieu de continuelles angoisses; le second ne fait que s'y préparer. Il dit, comme autrefois: *Je*

* 1 Thessal. II, 15, 16.

*suis prêt à aller avec vous et en prison et à la mort.** Cette fois, sans doute, il fera plus que le dire, toutefois la diversité des positions contribue aussi à la diversité des langages.

Si nous rassemblons maintenant ces divers traits pour en former un caractère, nous les voyons se réunir en une image bien naturelle, bien unique, et bien propre à inspirer la confiance, celle d'un homme ardent, franc en paroles, impétueux en actions, plein de sentiment et de vie, peu porté à réfléchir, mais sachant aimer Jésus-Christ, comme jamais, peut-être, cœur d'homme ne l'aima. Or, cette image n'est-elle pas celle de l'Apôtre Pierre, tel que les Évangiles nous l'ont fait connaître?

Bien d'autres traits, négligés par nous dans ses écrits, auraient encore aug-

* Luc XXII, 33.

menté la ressemblance. Mais, telle qu'elle est, cette ébauche me paraît déjà frappante. Je ne puis lire cette Épître, sans y reconnaître le Pierre des Évangiles, modifié sans doute par l'Esprit qu'il a reçu, par la foi qui depuis lors a poussé des racines dans son cœur et porté des fruits, mais cependant Pierre toujours le même. Or, y a-t-il au monde un caractère plus éloigné de l'imposture et plus fait pour inspirer la confiance? Où sera le ton de la sincérité, si ce n'est pas ici, et à quels meilleurs traits pourrait-on la reconnaître?

Cette analyse paraîtra peut-être subtile à mes lecteurs; mais, je ne sais, elle me paraît d'autant plus vraie que je la pousse plus avant. Elle me persuade, je l'avoue, plus encore que tous les témoignages, de l'authenticité de l'Épître et de la sincérité de son auteur.

SECTION SECONDE.

St. Jacques.

Passons à l'Épître de Jacques, et à l'étude du caractère de cet Apôtre. Tout lecteur exercé découvrira bien vite, dans cette Épître, quelque chose de plus original encore que dans celle de Pierre, et des indices non moins remarquables de la sainte origine de l'écrit comme de la parfaite bonne foi de l'écrivain.

Dès le premier coup d'œil on est frappé de la multitude et de l'entassement des préceptes, exprimés en général avec concision, netteté, placés à la suite les uns des autres sans préparation et sans lien. Il semble que l'auteur ait voulu profiter la place, en excluant toute phrase sans résultat, tout mot inutile. Il est tout plein de sentiments, et surtout d'idées. Or Paul est absolument dans le même cas,

et pourtant il n'y a pas l'ombre de ressemblance entre ces deux écrivains. Les idées de Paul, naissant les unes des autres à mesure qu'il les écrit, semblent quelquefois s'embarrasser entre elles, et comme se disputer le papier. De là un style embarrassé, de nombreuses parenthèses, de longues périodes, dont on ne distingue pas toujours facilement le commencement ou la fin. Les phrases de Jacques, au contraire, nettes et précises, se suivent d'ordinaire avec rapidité, sans transition arrangée et sans liaison naturelle, comme autant de sentences ou d'articles de loi. Ce n'est pas un homme exercé à écrire, on le voit, mais c'est une tête claire, et un cœur pénétré. Tout plein de l'importance de ses préceptes, de la sainteté de la vocation chrétienne, il reste pourtant maître de ses impressions et de ses paroles; et c'est avec un ton constamment digne, calme

et austère, qu'il profère les oracles de l'Esprit-Saint. Pierre, Jean, et surtout Paul, parlent quelquefois de leurs personnes ou de leur ministère, mais lui nulle part; il semble ne se regarder que comme la voix qui crie au désert, pour y publier les saintes leçons du Christianisme.

Un autre caractère curieux et décisif de cette Épître, est l'absence presque totale de leçons dogmatiques. Tout y est morale; non pas sans doute morale extérieure et humaine, mais pieuse et intérieure. C'est sur les sentiments comme sur les actes, que l'Apôtre veut agir; c'est dans les profondeurs du cœur humain, bien plus que dans les œuvres du grand jour, qu'il porte la sonde et la règle. Mais enfin l'Épître entière est en préceptes; et les dogmes, en tant que dogmes, n'y occupent presque aucune place. La rédemption n'y est pas même indirectement rappelée. Le nom de Jésus-

Christ, huit fois répété dans le premier chapitre de Pierre seulement, ne se trouve que deux fois* dans les cinq chapitres de Jacques. On ne pourrait conclure de là que celui-ci mît peu d'importance aux vérités de la foi, ou ne reconnût pas leur influence. Je ne voudrais, pour preuve du contraire, que ses fréquentes allusions aux secours de l'Esprit-Saint, et ses recommandations de la prière.** Il tient fortement à ce qu'on implore ce secours comme l'indispensable appui de notre faiblesse, et la condition nécessaire de la vertu chrétienne. Si donc il parle peu des dogmes, c'est par suite du caractère pratique et positif qui dominait évidemment chez lui. Les dog-

* Jacq. I, 1; II, 1. Il est vrai que l'*avénement du Seigneur* est de plus deux fois mentionné au chapitre V, 7, 8.

** Voyez chap. I, 5-7, 17; III, 15, 17; IV, 5, 6; V, 15, 16-18.

mes sont les bases, mais la vertu est l'édifice à construire; et Jacques veut, en particulier, relever certaines vertus, attaquer corps à corps certains vices. C'est au résultat seulement que l'Apôtre consacrera ses courtes et graves paroles, tant il paraît craindre que s'il s'en tient aux principes, on n'en fasse pas des applications assez précises et assez vigoureuses, tant il semble résolu d'employer, aussi utilement que possible, chacun de ses mots et de ses instants.

L'Épître de Jacques contraste fortement par ce côté avec celles de Paul et de Jean, et même avec celle de Pierre, quoique ce dernier ait aussi un caractère très-pratique. Les dogmes, et celui de la rédemption en particulier, reviennent toujours, sous la plume de Pierre, appuyer les préceptes; sous celle de Jacques ils ne sont que sous-entendus.

Un autre caractère marqué de notre

Épître, est une grande connaissance du cœur humain, et en général, la profondeur à laquelle l'Apôtre va chercher dans l'homme les causes secrètes de nos actions et les sources de nos misères.* Ce genre est particulier à Jacques; Pierre et Jean en sont aussi éloignés que possible. Observons encore la prédilection marquée de l'auteur pour certaines matières, dont sans doute la position ou les fautes de ses lecteurs, son expérience ou ses dispositions propres lui faisaient davantage sentir l'importance : ainsi, la vanité des richesses et de l'éclat;** ainsi l'importance de régler ses paroles, sujet qui occupe près d'un tiers de l'Épître à lui seul;*** ainsi encore la patience dans les

* Voyez, par exemple, chap. I, 14, 15, 20, 25, 26; III, 2, 13, 16; IV, 1, 2, 4.

** Voyez chap. I, 9-11; II, 1-7; IV, 4, 13-16; V, 1-6.

*** Jacq. I, 19-26; III, entier; V, 9-12.

afflictions, et les fruits salutaires à en retirer.* Mais le sujet que Jacques traite avec le plus de force, et qui semble lui tenir le plus au cœur, est l'importance de la vertu pratique, et le danger d'en isoler la foi. Il fait de la sanctification l'essentiel et le sommaire de la religion chrétienne,** parce qu'en effet, sans cette conséquence impérieusement prescrite, la religion manque son but, trompe ou pervertit ceux qu'elle devait sauver.

Combien cette tendance de l'Apôtre n'est-elle pas remarquable, et de quel vif et pur éclat brille dans cette belle Épître la pensée de l'Esprit-Saint!

Jacques écrivait dans la première ferveur du Christianisme naissant. Il était un des prédicateurs de cette religion qui promet la miséricorde à la foi, qui fait

* Jacq. I, 2-4, 12; V, 7, 8, 10, 11.
** *Ibid.*, I, 22-25, 26, 27; II, 8-11, 14-26.

de cette foi le moyen, la condition du salut. Chargé d'annoncer aux autres la bonne nouvelle, s'il n'eût été qu'un homme ordinaire, n'eût-il pas été enclin à exagérer le prix de la foi dont il était le héraut? Dans son enthousiasme n'eût-il point laissé oublier aux autres l'importance des œuvres? ne l'eût-il point lui-même oubliée? Mais il voit cette foi de haut, avec son but et dans sa tendance; il prend la tâche du chrétien dans son sublime et complet développement; et loin d'être un prédicateur enthousiaste, il se montre véritablement plus qu'un docteur, plus qu'un missionnaire, plus qu'un philosophe: un Apôtre inspiré!

On ne peut se lasser d'admirer la justesse, l'élévation de vues avec lesquelles il nous révèle le véritable esprit du Christianisme. Que l'on examine un à un les divers sujets saillants aux-

quels il aime à revenir : importance des œuvres, détachement de la terre, patience dans les afflictions, prière et recherche du secours de Dieu, empire sur les sentiments et les paroles, et l'on verra qu'ils tiennent tous à ce qu'il y a de plus intime, de plus efficace, de plus indispensable dans le vrai Christianisme. Ce sont là en partie des objets dont le philosophe incrédule, le moraliste ordinaire, le chrétien léger, s'occupent peu, et que peut-être ils ne savent point comprendre; mais le chrétien qui a lutté avec succès contre le monde et contre son cœur, qui depuis plus d'un jour a cherché les traces de Christ, et travaillé à devenir parfait comme son Père céleste, celui-là sent leur importance; il y est sans cesse ramené par son expérience et ses méditations, et il lit avec étonnement, écrit par un artisan de Nazareth, il y a bien des siècles, ce qu'il découvre

lui-même au plus profond de son cœur.

Je n'ai rien dit encore de la fin du troisième chapitre,* de ce morceau vraiment divin et si étonnant pour le lieu, pour l'époque : c'est un coup d'œil d'aigle, jeté de la hauteur des cieux, sur les dissensions religieuses, et sur les passions humaines, qui se glissant sous le masque du zèle, ne manquent guère de s'y mêler. Voilà bien le véritable esprit de Jésus-Christ, l'esprit de support, de douceur et de paix ; mais il était impossible à l'homme de s'en faire d'avance, à lui seul, une aussi exacte et aussi touchante idée. Encore une fois, est-ce au début du Christianisme, dans la première ferveur de la foi, et lorsque pour la propager il fallait *résister jusqu'au sang*, est-ce alors qu'on devait s'attendre à voir les effets du zèle amer jugés avec

* Jacq. III, 13-18.

cette justesse, et flétris par un prédicateur de la doctrine nouvelle, comme changeant en *mensonge* la *vérité* même? Est-ce donc bien le docteur de la secte naissante luttant contre les persécutions et le martyre, est-ce un batelier devenu Apôtre, et parlant à la terre avec l'autorité de Dieu même, au milieu des inspirations et des miracles, est-ce donc lui qui, au lieu de foudroyer les résistances par des anathèmes, ou de les punir par des prodiges, fait d'une modération *paisible, douce, traitable*, le caractère de la *sagesse qui vient d'en haut?*

Nous connaissons peu de choses sur l'histoire de l'auteur de cette Épître, Jacques *frère du Seigneur*, probablement le même que Jacques fils d'Alphée; cependant, entre ce que l'Église primitive nous en a transmis, et ce que l'Épître même nous conduirait à en croire, le rapport est frappant, et nous ne pou-

vons y méconnaître un nouvel indice de vérité.

Les Actes nous apprennent* qu'au Concile des Apôtres, ce même Jacques réunit tous les avis, par une proposition modérée et conciliante, digne de cette *sagesse paisible*, que l'Épître prêche si fortement.

Les premiers écrivains ecclésiastiques nous peignent Jacques, pasteur de Jérusalem, comme un homme saint, d'une austérité rigoureuse, tout occupé de bonnes œuvres, sans cesse recourant à la prière, surnommé le *Juste* et le *Défenseur du peuple*, cher à l'Église et vénéré des Juifs eux-mêmes. Ces divers caractères de sa vertu, ne sont-ils pas en rapport exact avec les traits saillants de l'Épître, tels que nous les avons indiqués plus haut? Certes, si l'Épître de Jacques

* Act. XV, 13-21.

manque d'autres preuves critiques, celles que nous venons de développer peuvent suffire, et je ne puis comprendre comment un homme réfléchi pourrait douter de son authenticité.*

SECTION TROISIÈME.

St. Jean.

Ici nous n'entrerons point dans des développements prolongés. La manière propre à cet Apôtre lui est tellement particulière, qu'il suffit d'un seul chapitre pour en être frappé, et de longs détails n'y ajouteraient rien. Il y a bien quelques résultats critiques, quelques rapprochements curieux qu'il serait intéressant

* Luther n'en doutait que par des motifs purement dogmatiques; il reprochait à cet écrit de combattre, au moins en apparence, la justification par la foi.

de soumettre à l'analyse, mais ils prendraient trop de place, ou seraient d'une nature trop scientifique.

Les Épîtres de Jean ne sont pas, comme les autres, des écrits isolés, où nous devons chercher à reconnaître l'auteur, à deviner sa bonne ou mauvaise foi. Elles sont attribuées au même écrivain qu'un Évangile authentique, et ce sont les rapports avec cet Évangile, qui devraient surtout être constatés. Ces rapports sont frappants, incontestables, décisifs pour l'authenticité des Épîtres, mais leur indication même nous entraînerait trop loin, et nous éloignerait du genre de recherches auquel nous devons nous borner : je veux dire, l'étude du caractère de l'écrivain et de l'écrit. Les rapports de la principale des trois Épîtres avec l'histoire, iront mieux à notre plan.

L'histoire évangélique nous fait connaître Jean comme plein d'un tendre dé-

vouement pour son Maître, comme étant rapproché de lui plus qu'un autre par le caractère et la sympathie, et ne manquant du reste ni de feu, ni de courage; témoin sa présence sous la croix du Sauveur, le surnom de *Fils du Tonnerre,* que celui-ci lui donna, et le vœu réprimé par Jésus de faire tomber le feu du ciel sur les Samaritains inhospitaliers.* Les anciens récits ecclésiastiques assurent de leur côté que Jean écrivit dans une grande vieillesse, à Éphèse dont il était Pasteur, et où il se faisait chérir; que la charité faisait son caractère dominant, dictait toutes ses paroles, et que le vieux Apôtre mourant se faisait encore porter dans l'église, pour y répéter d'une voix tremblante ces seuls mots : *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres.* Ils nous disent encore qu'autour de lui

* Luc IX, 51-56.

fermentaient des sectes nouvelles plus païennes que chrétiennes, qui contredisaient les enseignements du Sauveur, niaient sa nature et défiguraient sa mission.

La forme et le fond de l'Épître, répondent à ces deux classes d'indications, avec une remarquable exactitude.

La forme donne l'idée d'un père parlant à ses enfants, d'un vieillard instruisant librement et sans gêne de plus jeunes amis. Il n'y faut chercher aucun plan, ni même aucun ordre; les mêmes idées y reviennent fréquemment et presque au hasard, car elles sont le produit d'un sentiment profond et habituel, auquel l'auteur s'est laissé aller sans chercher à en régulariser l'expression. *Mes petits enfants*, dit l'Apôtre, et son ton familier et bienveillant est toujours en rapport avec ces mots si simples et si tendres.

Le fond se réduit à peu près à quatre préceptes, sans cesse ramenés avec abandon, conviction, chaleur, et présentés ensemble, ou tour à tour, comme formant l'essence et le sommaire de la religion. Foi en Christ, amour de Dieu, amour des hommes, obéissance. L'écrivain, ici comme dans l'Évangile, aime à rappeler la rédemption opérée par Jésus-Christ, à occuper ses lecteurs de la nature divine de son Maître, et de cette dogmatique relevée, sur laquelle les autres auteurs du Nouveau Testament ont moins souvent fixé l'attention des lecteurs. A côté de cela, chose bien remarquable et caractère essentiel de cette Épître, on n'y trouve pas un seul précepte de détail, pas une seule leçon de morale pratique. On dirait que l'Apôtre, les yeux attachés sur les grands et nécessaires principes de toute vertu, le cœur tout ému de leur sainte influence,

n'ait pu s'y arracher pour redescendre aux conséquences et en poursuivre les applications. Il se plaît aussi à revêtir ses enseignements de ces figures brillantes, mais indécises, que l'Évangile du même auteur présente en abondance. Les mots de *vie*, *lumière*, *union*, *grâce*, *vérité*, reviennent à chaque instant dans ces lignes touchantes. Ils semblent même quelquefois empruntés à des doctrines profanes et rivales, que l'Apôtre veut apparemment rectifier, en appliquant avec plus de justesse les noms dont elles abusaient. En effet, on ne peut méconnaître dans cette Épître la réfutation plus ou moins directe des adversaires dont nous parlait l'histoire;* les mots sévères qui, sous la plume de l'Apôtre,

* Depuis la publication du bel ouvrage de M. le professeur Matter, il n'est plus permis de nier la présence des premiers Gnostiques à Éphèse, l'intention de l'Apôtre de les combattre, et les emprunts qu'il fait dans

viennent se mêler parfois aux tendres expressions de la charité, nous dénotent assez la présence de ces redoutables corrupteurs de la foi. Ils trahissent en même temps l'ancienne vigueur de ce vieillard presque centenaire; au reste l'Apocalypse et les deux petites Épîtres nous font plus clairement retrouver encore le *Boanerge** d'autrefois, dans le doux Apôtre d'Éphèse. Enfin, remarquons encore sur les enseignements de la grande Épître, que l'Apôtre les appuie sur sa qualité de témoin oculaire de la vie du Sauveur.** En effet, qui, mieux que Jean, annonçait, en racontant cette vie, ce que ses *yeux avaient vu et* ses *mains touché?* Je m'arrête et je demande à ceux qui ont

ce but à leur langage. Voyez Matter, *Histoire critique du Gnosticisme*; ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

* *Fils du Tonnerre.* Marc III, 17.

** 1 Jean I, 1-3.

étudié cette Épître, si le caractère qu'elle indique chez son auteur, n'est pas celui que nous donne l'histoire, s'il n'est pas très-distinct des deux précédents et même en contraste complet avec eux, s'il n'inspire pas enfin la confiance, et ne laisse pas voir comme à l'œil la sincérité d'une âme pure, aimante et élevée?

SECTION QUATRIÈME.

St. Paul.

Nous arrivons aux Épîtres de Paul.* Ici la matière est immense, et notre tâche difficile. Pour analyser ces écrits si pleins de vie, il faudrait un volume; il

* Je ne comprends pas dans cet examen l'Epître aux Hébreux, comme étant écrite avec moins d'abandon, ayant des caractères moins marqués, et une authenticité contestée.

faudrait surtout une âme brûlant du même feu.

Cet Apôtre avait été persécuteur, et toute la fougue de cet ardent caractère fut une fois dirigée contre cette religion, qu'il se dévoue maintenant à propager. Singulier contraste qui, à lui seul, est une démonstration du Christianisme.* Cette démonstration est étrangère à notre plan, et c'est seulement l'Apôtre Paul que nous devons étudier dans ses écrits. Nous ne ferons point entrer non plus dans notre examen les rapports des Épîtres avec le caractère historique de l'écrivain. Les Épîtres sont trop nombreuses et trop longues, ces rapports sont trop multipliés pour que leur développement puisse trouver place ici. Ce travail risquerait d'ailleurs de se confondre sou-

* Voyez l'ouvrage de Lord Lyttelton, sous le titre de *Considérations sur la conversion de St. Paul.*

vent avec le tableau des coïncidences critiques, si bien exposées dans les *Horæ Paulinæ* dont il a été parlé plus haut.* Sans nous occuper ici de l'identité du Paul des Actes avec le Paul des Épîtres, nous nous bornerons donc à exposer les traits de beauté, de sincérité, d'originalité, qui nous frappent dans le caractère de ce dernier. Il me semble impossible, quand je fais moi-même cet examen, qu'il ne remplisse pas de confiance dans l'authenticité des Épîtres et dans la bonne foi de l'Apôtre, ceux qui le feront comme moi.

Il y a trop de choses à dire sur ce sujet, et trop de rapports entre elles, pour qu'il soit possible de suivre dans cet examen un plan bien méthodique. Cependant, pour y jeter quelque ordre, j'étudierai successivement la forme des le-

* Voyez page 264.

çons de l'Apôtre, les tendances caractéristiques de ses enseignements, les principaux mobiles de son apostolat et de sa vie, les traits saillants de son caractère.

I. Les Épîtres de St. Paul diffèrent beaucoup des précédentes par la forme et le style. Nous avons déjà fait observer les plus frappantes de ces diversités. Nous avons parlé des parenthèses de Paul, de l'accumulation de ses idées, des empiètements de ses phrases sur d'autres phrases, et de l'obscurité qui parfois en résulte; mais nous n'avons rien dit du sentiment profond qui cause cet apparent désordre, et qui y porte tant de vie et d'intérêt. C'est un homme qu'oppresse à la fois la multitude, la rapidité de ses idées et la puissance de ses affections. Le tout ensemble paraît souvent confus et entassé, mais je ne sais quoi

de pur, d'élevé, de vivant, y attire les regards et y touche le cœur. Dans les entrailles de cette montagne inculte, brûle sans cesse un foyer secret qui la dévore et l'ébranle. Quelquefois le volcan semble s'assoupir et le feu s'éteindre, mais il n'est que contenu; bientôt il se rallume, il soulève le poids qui le comprime, enfin il éclate, et foudroie tout ce qui prétendait résister. Voilà, ce me semble, l'exacte image du style de St. Paul.* Aussi tout est écrit d'un seul jet; on ne peut découvrir dans ses phrases ni travail, ni artifice, ni même souci de la correction; l'arrangement des mots est resté tel que la tête l'a rapidement conçu. Des exclamations, des comparaisons, une grande variété de tons et de tournures animent le discours, et trahissent

* Voyez, par exemple, 1 Corinth. III, IV, XII, 12—XIII, 13; XV, 29-34, et surtout 2 Corinth. XI et XII.

le sentiment énergique qui a tout inspiré. Des formes dramatiques viennent souvent rompre la monotonie de l'enseignement, et par leur vivacité, suppléent à ce qui manque peut-être à la clarté des détails.* L'écrivain met souvent en scène ceux auxquels il parle, et il rappelle leur histoire; mais il rappelle surtout la sienne, et se livre avec entraînement à ses propres impressions. S'il parle aussi fréquemment de lui-même, ce n'est pas sans doute par vanité; personne, après l'avoir lu, ne pourrait l'en soupçonner; mais c'est par ouverture de cœur, par zèle, et surtout par affection.** Le sentiment qui le lie à ses disciples

* Voyez, par exemple, Rom. II, 1 et suiv.; III, 1, 5, 9, 27-31; IV, 1, 9; VI, 1-3; VII, 1, 7, 14-25; VIII, 31-39; IX, 14-19, 30; XI, 1-15. Philip. III, 13, 14. 1 Cor. X, 22, 23.

** Voyez l'Épître aux Philippiens presque tout entière.

est si puissant, que l'Apôtre est forcé de le laisser voir; il écrit presque toujours sous l'inspiration des joies ou des amertumes qui lui viennent d'eux; en vain essaie-t-il d'en comprimer un moment la franche expression, après quelque contrainte, il finit par s'y livrer avec une effusion entière. L'histoire antérieure de St. Paul formait d'ailleurs un élément si essentiel de sa prédication, ses souffrances et ses vertus étaient pour ses disciples un argument et un modèle d'une telle importance, sa vie avait été si étroitement liée à ses leçons, que sous peine de laisser celles-ci incomplètes, il fallait bien que l'Apôtre ramenât souvent sur lui les regards de ses lecteurs.*

II. Passons maintenant aux principales tendances de l'enseignement de

* Par exemple Gal. I, 11—II, 14.

Paul. J'en crois remarquer trois, particulières à cet Apôtre.

La première est la réunion soigneuse des leçons de dogme aux préceptes de vertu. Paul se plaît à fonder les dogmes, à les éclaircir, à les appliquer. Pour les faire mieux saisir, tantôt il recourt aux méthodes de ses anciens maîtres de la synagogue,* tantôt aux richesses d'une imagination élevée,** tantôt aux leçons d'une raison puissante et aux analogies de la nature,*** plus souvent à celles de la foi.**** Il n'est pas seulement Apôtre, il est encore théologien et docteur. Mais il a trop de zèle, et met trop d'importance au salut des âmes, pour ne pas presser les conséquences des théories religieuses qu'il aime à exposer. Il prêche la morale avec la même ferveur, la même

* Gal. III, 15-18, 21-31. ** 1 Cor. III, 9-15. *** 1 Cor. XV, 35-50. **** 1 Cor. XV, 1-34. Rom. V, 12-21.

persévérance, la même énergie. Toujours pour lui le dogme est le principe de la morale, et la morale la conséquence du dogme, et il ne sait point les isoler, tant son esprit juste, sa vaste intelligence ont vu de haut le Christianisme. Il partage assez ordinairement ses Épîtres en deux parties, la première, principalement consacrée aux vérités, et la seconde aux devoirs.* Toujours il réunit les principes féconds de Jean aux conséquences sévères et philosophiques de Jacques; et l'harmonie constante de ces deux éléments, est peut-être un des caractères les plus remarquables de ses écrits.**

Un second caractère général des enseignements de Paul, se trouve dans l'éten-

* Voyez, entre autres, les Épîtres aux Romains, aux Éphésiens, aux Colossiens.

** Voyez Philip. II, 3-7; III, 10, 11, 18-21, etc. Tit. II, 11-15; III, 1-8.

due et l'élévation de ses vues religieuses. Le Christianisme est toujours à ses yeux la religion universelle, destinée à réconcilier le genre humain entier avec le ciel, et cette pensée l'a ému; elle est au fond de ses discours, c'est le foyer où se nourrit son zèle; il s'est dévoué à la mettre en action. La vocation des Gentils est l'idée à laquelle il revient avec le plus de plaisir, il la nomme le *Mystère de Christ*, il en fait un des traits de grandeur du *Mystère de piété*, il s'en déclare spécialement l'Apôtre, et se réjouit à la pensée que ses souffrances servent à l'accomplir.* Je remarque encore, comme une preuve nouvelle du point de vue élevé sous lequel Paul contemple la religion de Christ, son soin continuel de la ramener à l'essentiel et à l'important,

* 1 Tim. III, 16. Rom. I, 14. Gal. III, 26-28. Eph. II, 11-22; III, entier.

d'en distinguer l'extérieur ou l'accessoire. Ses contemporains l'obscurcissent-ils par des *questions folles*, des discussions minutieuses, des *généalogies* gnostiques, des disputes sur les aliments permis? Il s'indigne, et ne permet pas que l'on confonde la loi de Jésus avec ce qui n'est pas elle. Il a besoin d'élever les âmes à quelque chose de plus grand, de plus large, en un mot, de plus chrétien. *Le Royaume du ciel*, s'écrie-t-il, *ne consiste ni dans le manger, ni dans le boire, mais dans la justice, dans la paix et dans la joie par le Saint-Esprit.**

Enfin le dernier trait qui me paraît caractériser les leçons de l'Apôtre, c'est son profond sentiment de la dignité du chrétien fidèle, de la grandeur que Christ lui a restituée. Lors même qu'il ne songe

* Rom. XIV, 17, 18, 20. Voyez des leçons analogues, Gal. VI, 15, 16. Col. II, 17. Tit. III, 8, 9.

point à les faire ressortir, ses expressions et ses images montrent toujours combien il en est pénétré. Grâces à la rédemption, l'homme devient un être privilégié chez qui tout est grand, sentiments, lumières et destinées. *Vous avez été rachetés à un grand prix,* écrit-il aux Corinthiens,* *ne vous rendez point esclaves des hommes.* Si les héros d'Homère paraissent des géants à ses lecteurs, l'homme de Paul apparaît, à qui sait lire ses écrits, comme un immortel, encore habitant la terre, mais dont la tête est déjà dans les cieux. Il porte le poids des douleurs de ce bas monde; mais sans fléchir, et il n'en est pas moins *déjà ressuscité, déjà assis dans les lieux célestes avec Jésus-Christ.***

III. Allons plus avant et cherchons à

* 1 Cor. VII, 23.

** Éph. II, 6. Voyez encore Philip. II, 14, 15; III,

découvrir ce qui se passait dans le cœur de l'Apôtre. Recherchons dans ses écrits les sentiments dominants, bases de toutes ses affections, et principes moteurs de tout son ministère. Ces sentiments me paraissent être surtout son amour pour Christ, son zèle pour la foi, sa tendresse pour ses disciples.

C'est pour Christ qu'il travaille, c'est les yeux fixés sur lui qu'il marche, c'est pour être avec lui qu'il tend à déloger;* il l'aime de toutes les puissances de son âme, mais autrement que Pierre et Jean. Ceux-ci l'avaient vu, et non pas lui. Aussi son imagination ne le revêt pas de traits individuels. Il aime en lui le Rédempteur assis à la droite du Père, le Seigneur de gloire appelant son persécuteur sur la route de Damas. Cette

13, 14, 20, 21; IV, 8, 9. 1 Col. III, 1-4, 9-12. 1 Tim. VI, 11-16, etc.

* Philip. I, 23.

nuance, quoique délicate, est facile à saisir dans ses écrits.

A l'exemple de Jésus, Paul a *pour nourriture de faire la volonté de Dieu*. Il est tout zèle. L'avancement du règne de Christ est son premier, son seul intérêt. Il ne le perd pas un instant de vue; prisonnier, naufragé, lapidé même, il trouve encore moyen de prêcher Christ, et de faire tourner au salut des autres ses propres souffrances. Pourvu que le but soit atteint, peu importe à quel prix. Cette âme sensible et fière va se jeter au milieu des douleurs; elle se *plaira dans les humiliations et les outrages,** pourvu qu'elle ait enfanté un fils à Jésus-Christ.**

A peine peut-on distinguer de ce sentiment la tendresse de Paul pour ses dis-

* 2 Cor. XII, 10.

** Voyez, par exemple, Rom. I, 8-16. 1 Cor. IX, 16-27. Col. IV, 3, 4. 2 Tim. II, 9, 10.

ciples, tant celle-ci s'adresse à leur âme et aspire à leur perfectionnement, tant l'Apôtre l'éprouve *pour tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus-Christ d'un cœur pur.** Toutefois cette tendresse a aussi sa couleur particulière. Après avoir admiré le zèle mâle et vigoureux de l'Apôtre, on éprouve un charme nouveau en voyant cet homme fort, si sensible à tout ce qui touche ses enfants, si facilement ému de tout ce qui lui vient d'eux. Leur commerce le délasse des continuels froissements dont son cœur est malade, il se repose avec abandon sur leur amour, il s'ouvre à une douce joie au spectacle de leurs progrès, et chacun de leurs noms réveille en lui un souvenir ou une espérance. Pour eux il éprouve les douleurs, les transports, et même les illusions que le cœur d'une mère est en général le seul

* Éph. VI, 24.

à connaître.* *Quelle est notre espérance, notre joie, et la couronne dont nous faisons notre gloire?* écrit-il à ses fidèles Thessaloniciens;** *N'est-ce pas vous qui le serez en la présence de notre Seigneur Jésus-Christ à son avénement? Oui, vous êtes notre gloire et notre joie.* Amour des disciples, amour de Christ, zèle pour sa gloire, tels sont les trois sentiments qui se réunissent et se fortifient mutuellement dans l'âme de Paul, et en font, pour ainsi dire, l'essence. Ainsi confondus et dominants, quel sublime et puissant mobile ne donnent-ils pas à sa vie entière?

IV. Pour achever cette intéressante analyse, essayons maintenant d'observer

* Voyez toute l'Épître aux Philippiens; les salutations, Rom. XVI, 1 Cor. XVI, Col. IV, etc. Voyez encore 1 Thess. II, 8-13, et le chap. III tout entier.

** 1 Thess. II, 17-20.

de plus près le caractère de Paul, et certaines dispositions saillantes que ses écrits indiquent chez leur auteur. Elles ont ceci de semblable et de singulier, qu'elles présentent la réunion d'extrêmes opposés, rarement joints chez le même homme. De là naissent ces continuels contrastes, qui donnent à la manière de St. Paul tant d'attrait et d'originalité. Développons-en quelques-uns; ce sera le meilleur moyen de faire entrevoir tout ce que renfermait cette âme et cette intelligence extraordinaire.

Nous avons parlé du désordre fréquent des phrases et des idées. Eh bien, malgré ce désordre, on voit facilement que la tête de l'écrivain est essentiellement méthodique et méditative. L'ensemble de chaque Épître indique presque toujours un plan,* et souvent les sous-divi-

* Examinez, par exemple, sous ce point de vue, les

sions développent un argument régulier, constamment poursuivi au travers des digressions et des parenthèses.

Paul est zélé pour la vérité. Son courage n'est jamais en défaut quand il faut combattre l'erreur, l'attaquer de front et la vaincre. Si l'on s'oppose aux leçons de la foi, si l'on s'écarte de la trace large et éclatante où Christ appelle ses rachetés, si l'on corrompt le Christianisme par le mélange d'une fausse philosophie ou des étroites doctrines du Judaïsme, rien au monde ne pourra faire taire l'Apôtre. Il résistera en face, même à St. Pierre,* et l'on pourrait, faute de le mieux connaître, le prendre alors pour un de ces hommes incapables de ménagements, à force de fermeté. Mais changez les circonstances; à ces attaques dont

Epîtres aux Romains, aux Éphésiens, aux Colossiens, ou la première aux Corinthiens.

* Gal. II, 11-14.

les bases même du Christianisme étaient ébranlées, substituez des diversités d'opinion moins importantes, qui tiennent à l'époque, qui tomberont avec le temps, et Paul devient un autre homme : il n'y a plus chez lui que tolérance, support, égards pour la conscience d'autrui. *Que chacun*, dit-il, *suive l'opinion dont il est pleinement persuadé! Recevez avec bonté celui qui est faible en la foi, sans contester sur ses opinions. Qui es-tu, toi qui condamnes le serviteur d'autrui?** A ne le connaître que par ce côté, on pourrait croire maintenant que la vérité lui est peu chère, et que par excès de douceur, il ne sait pas se dévouer pour la défendre. Mais cette grande âme savait l'art de tout réunir.

Quelle redoutable énergie chez cet

* Rom. XIV, 1, 4, 5; voyez tout le chapitre. Voyez encore Philip. IV, 5.

homme, quand on ose résister à ses ordres ou méconnaître ses droits! Quelle force dans ses reproches, quelle impétuosité dans ses censures, quelle amertume dans son ironie!* Hé bien! qui jamais porta plus loin l'insinuation, la grâce, l'adresse délicate et tendre d'un cœur aimant et profondément sensible, lorsqu'il parle à des hommes capables et dignes de l'entendre, et lorsqu'il ne veut pas ordonner? L'Épître à Philémon en est la preuve.**

Mais une opposition plus remarquable encore chez l'Apôtre, parce qu'elle est plus touchante, c'est celle d'un oubli de soi-même, de ses besoins, de ses droits, de son repos, poussé jusqu'au prodige, et en même temps d'une sensibilité délicate et vive, j'ai presque dit, suscep-

* Voyez 1 Cor. IV, 8-13, 18-21; V, 3-5; IX, 1-7; XI, 17-22.

** Voyez encore 2 Cor. VIII et IX.

tible, dès qu'on vient à méconnaître ce cœur prêt à tant de dévouement, et capable de tant d'amour. Il a été question plus haut d'un contraste du même genre entre le renoncement à la terre, si complet chez l'Apôtre, et la douloureuse impression produite chez lui par ces souffrances qu'il ne cesse pourtant de braver; les exemples en sont nombreux.* Mais ici c'est des souffrances du cœur qu'il s'agit surtout; singulièrement vives chez cet homme, qui cependant ne tient plus au monde, et s'est sacrifié tout entier.** Il *use des choses de ce monde comme n'en usant pas,**** il vit en homme dévoué qui n'a plus sur cette terre, ni sa patrie, ni son cœur; à l'exemple de son Maître, il plie en silence devant les outrages et les coups;

* Voyez, par exemple, 2 Tim. I, 8, 12. Philip. I, 20-24; II, 27, 28.

** Philip. I, 12-18. 1 Cor. IV, 8-13, 14-17.

*** 1 Cor. VII, 31.

mais si parmi ces clameurs de l'injustice il distingue une voix chérie, si l'un de ceux qu'il a engendrés à Jésus-Christ vient à se joindre à ses accusateurs, son ardeur se réveille, son cœur saigne, plein de douleur il réclame la tendresse de ses enfants, ou bien il relève avec fierté sa tête humiliée et s'écrie : *Que personne ne me fasse de la peine, car je porte sur mon corps les flétrissures du Seigneur Jésus.** Nous pourrions multiplier beaucoup ces contrastes du cœur de l'Apôtre, si je ne craignais de fatiguer, en me livrant à l'entraînement de ces détails. — Mais, quelle influence un tel homme ne devait-il pas exercer sur ceux qu'il aimait! et l'attrait si vif que trouvent à la lecture de ses Épîtres, les hommes capables à la fois de sentir et de méditer, ne semble-t-il pas facile à comprendre!

* Gal. VI, 17.

J'aurais voulu, pour compléter cette recherche, montrer ce caractère en action dans quelques fragments de ces écrits. J'avais dessein d'analyser dans ce but la seconde Épître aux Corinthiens, l'une des plus remarquables de St. Paul, par la variété, l'impétuosité, la noblesse des sentiments et des mouvements. Mais je crains d'avoir été déjà trop long. J'invite au moins mes lecteurs à faire eux-mêmes ce travail.* A dessein, je n'ai tiré,

* Pour faciliter cet examen à ceux qui seraient tentés de suivre mon conseil, je veux rappeler en peu de mots la position de Paul en écrivant.

Affligé des fautes graves des Corinthiens, de leurs divisions en partis, de l'audacieuse résistance de quelques-uns, Paul, avant même de bien connaître l'état des choses, a envoyé Tite à Corinthe, avec sa première Épître destinée à éclairer cette Église, à la censurer, la ramener, et lui annoncer son arrivée prochaine. Plus tard, Paul, changeant d'avis, n'a pas voulu suivre de si près son messager; il a attendu son retour, et des détails nouveaux. Il les a reçus; il a appris à la fois que le mal et l'injure étaient bien plus graves qu'il ne pen-

dans ce qui précède, presque aucun exemple de cette touchante Épître.

Pourrait-on maintenant ne pas sentir la preuve qui résulte et pour l'authenticité des écrits, et pour la bonne foi des auteurs, du rapprochement de ces quatre caractères? Tous quatre variés, originaux, si distincts même par leur manière de sentir et de présenter la religion, et pourtant dans une si parfaite harmo-

sait, et pourtant qu'à la lecture de sa lettre, le grand nombre s'est montré soumis et repentant. Aussitôt il en écrit précipitamment une seconde, tout agité qu'il est par la douleur que lui causent les récits de Tite; par l'indignation qu'il éprouve de tant d'accusations absurdes dont son ministère est l'objet; par le besoin de se justifier avec énergie; par le désir de montrer cependant de la satisfaction à des hommes qui reviennent au devoir, par la crainte de les blesser en leur disant ce que pourtant il faut dire, et ce que le trouble de son âme ne lui permettra pas de dire avec le sang froid qu'il voudrait conserver. Voilà les impressions opposées et vainement contenues, que cette intéressante Épître trahit tout du long.

nie de but, de sentiments et d'espérances! Quelle plus forte preuve pourrait-on demander de l'authenticité de leurs écrits, que cette diversité originale et tranchée, réunie pourtant à tant d'accord! Quelle meilleure garantie de leur entière sincérité, que cette sainteté de principes et de vie, cette simplicité de paroles, cet oubli de soi-même, ce langage du cœur, cette élévation de sentiments et de désirs, cette charité brûlante, nobles qualités, qui, malgré toutes leurs différences, les caractérisent si fortement tous les quatre.

Qu'on me permette de le dire, comme je viens de l'éprouver en écrivant ce chapitre. Aucune étude ne m'a, peut-être, jamais plus intéressé comme critique et comme chrétien. Aucune n'a plus affermi ma confiance et ma foi dans les saints Envoyés du Christ. En analysant leurs écrits, en y découvrant à chaque page des sentiments si sincères,

et de si touchantes vertus, il me semblait qu'il m'était donné de lire dans ces grandes âmes, d'admirer de près ces hommes si purs et si dévoués. Je croyais les voir, les entendre me répéter eux-mêmes, sur des tons divers, mais avec une physionomie également pénétrée, et une voix persuasive, les enseignements de ce Sauveur qu'ils glorifièrent par leur vie et par leur mort.



CHAPITRE TROISIÈME.

NATURE SPÉCIALE DES ÉCRITS.

On ne s'attend ici, sans doute, à rien de complet. Les moindres détails prendraient trop de place, et nous feraient sortir de notre plan. La section précédente, d'ailleurs, a déjà répondu en partie au but de celle-ci. Notre tâche se bor-

nera donc à dire en quelques mots, sur chacun des écrits apostoliques, ce qui est nécessaire pour aider le lecteur à les mieux saisir, en expliquant la position et le but de l'écrivain. Nous les classerons en groupes séparés, d'après leur analogie.

I. *Épîtres relatives aux chrétiens judaïsants.*

Dans toutes celles-ci, Paul lutte plus ou moins contre la tendance de ces hommes, à ramener la servitude et le cérémonialisme de la loi mosaïque au sein de la liberté chrétienne; contre l'importance qu'ils attachaient à l'extérieur de la religion et des œuvres; contre les divisions qu'ils introduisaient dans l'Église; enfin contre la résistance qu'ils opposaient quelquefois à l'autorité de l'Apôtre, prétendant s'appuyer de préférence sur celle de Jacques et de Pierre.

Paul est le prédicateur spécial des Gentils, le défenseur en titre de leurs droits à la foi chrétienne, par conséquent l'adversaire obligé des Judaïsants, de leur attachement à la loi mosaïque, de leur obstination à en faire une condition et un moyen de salut. Aussi l'Apôtre venge la foi en Jésus-Christ, la foi du cœur, la foi qui purifie, qui perfectionne et qui sauve. Il réclame pour lui-même l'autorité qui lui appartient, et que quelques hommes de parti prétendent en vain lui disputer. Ce sont principalement ces Épîtres qui ont fait regarder St. Paul comme l'Apôtre spécial de la justification par la foi.

Elles portent, du reste, la preuve de leur authenticité dans leur objet même. A quelle autre époque la question de la prééminence du cérémonialisme mosaïque, a-t-elle pu être discutée dans l'Église avec cette chaleur?

La première de ces Épîtres fut celle aux Galates. Elle est adressée à une pauvre et ignorante peuplade de la Phrygie, d'origine gauloise, et que Paul avait deux fois visitée. Il apprend qu'en son absence le Christianisme des Judaïsants vient d'y remplacer la foi jadis prêchée par lui-même, et dans le trouble de son âme, il leur écrit à la hâte pour les rappeler au véritable Évangile.

Viennent ensuite les Épîtres aux Corinthiens. Je renvoie à ce qui en a été dit plus haut.* J'ajoute seulement sur la première, que pour la bien comprendre, il faut y distinguer deux parties et deux buts, en rapport avec deux voies différentes par lesquelles Paul avait été instruit des besoins et des plaies de cette Église. Il avait appris indirectement ses discordes et ses désordres, et dans la pre-

* Note de la page 321.

mière partie* il s'afflige et réprimande, mais avec hésitation, et comme n'étant pas bien assuré de l'état des choses. Il avait reçu des Corinthiens un message direct et des questions variées sur la discipline; il y répond avec détail dans le reste de l'Épître, non sans revenir de temps à autre à ses griefs,** et sans s'élever par intervalles, avec sa vigueur ordinaire, aux grandes doctrines de la foi, dont il est constamment occupé. Le chapitre XIII est peut-être la plus belle leçon de vertu, et le XV l'explication dogmatique la plus remarquable de tous les écrits apostoliques.

L'Épître aux Romains ne fut écrite qu'après. Elle est très-digne d'attention par son étendue, sa méthode, son importance, par les sublimes élans de piété

* Chap. I-VI.

** Voyez, par exemple, 1 Cor. IX.

dont elle abonde, par les passages pleins de substance, de chaleur et de vie, que le lecteur y rencontre à chaque instant. Elle s'adresse à une Église divisée en deux partis par les chrétiens judaïsants; elle rabaisse l'arrogance de ceux-ci en leur rappelant l'égalité de tous les hommes devant les compassions de Dieu, et l'efficace, la supériorité de la foi chrétienne, choisie par ce Dieu lui-même pour sauver la terre.

II. *Épître aux Hébreux.*

Quoique adressée à des chrétiens judaïsants, cette Épître ne peut se réunir au premier groupe, dont elle se distingue par son occasion et son but.

Au milieu de la fermentation politique qui préludait à la révolte des Hébreux contre les Romains, et réveillait leur patriotisme, les chrétiens de Palestine

semblaient quelquefois regretter le culte de leurs pères et les pompes du temple. On pouvait craindre leur défection. Paul, ou son secrétaire, leur écrit pour ranimer leur zèle, relever les priviléges et rappeler la supériorité de la foi au Fils de Dieu, sur cette loi cérémonielle qui n'avait eu pour ministres que des hommes et des anges.

III. *Épîtres aux Églises de l'Asie mineure.*

Ici le terrain change et le but est différent. St. Paul développe ses leçons d'une manière moins polémique; il aborde de front, plus que dans les précédentes, l'ensemble dogmatique et moral de la révélation de Christ. Il a cependant des adversaires en vue, mais il ne les attaque qu'indirectement et par allusion. Ils sont hors de l'Église, et s'ils menacent de la séduire, du moins ils ne

déchirent pas ses entrailles comme faisaient les Judaïsants. Ce sont les premiers Gnostiques, héritiers des doctrines de l'Orient unies à la philosophie platonicienne.* Ils cherchent, comme l'Apôtre, à arracher l'homme à la matière, et à l'élever à Dieu. Mais ils connaissent mal ce cœur malade qu'ils veulent guérir, ils lui enlèvent la Parole du Christ, et ne le nourrissent que de chimères. L'Apôtre les combat d'une manière indirecte; il emprunte quelquefois leurs expressions, pour les ramener à un sens plus exact, comme faisait St. Jean dans son Évangile.

Ce groupe renferme l'Épître aux Éphésiens et celle aux Colossiens. Paul les écrivit toutes deux de sa prison de Rome, et les envoya par le même navire. Elles sont presque identiques entre elles

* Voyez Matter, *Histoire critique du Gnosticisme.*

par le plan, le but, les développements, quelquefois même par les phrases. Mais la première est plus étendue. Elle est aussi plus générale, car c'est une circulaire adressée à quelques Églises de l'Asie mineure. L'autre, au contraire, envoyée directement à l'Église de Colosses, a un caractère plus particulier et plus intime.

IV. *Épîtres aux Églises bien-aimées.*

Je me hasarde à indiquer de la sorte les Épîtres aux Thessaloniciens et aux Philippiens, Églises remarquables par la confiance, par l'affection que leur portait St. Paul, par la joie qu'elles lui donnaient. Dans ces Épîtres il ne censure point; il encourage et il avertit, son cœur froissé s'ouvre à la confiance, et il est tout tendresse. Heureuse Macédoine, dont les Églises méritèrent de tels éloges, et furent l'objet d'un tel amour! On

ne trouve ici aucune trace bien certaine des Judaïsants, ni des Gnostiques.

Celles aux Thessaloniciens furent écrites avant toutes les autres Épîtres de St. Paul. La première était destinée à affermir cette Église naissante, au milieu des orages suscités par la rage des Juifs. Paul qui l'avait fondée, n'avait pu rester près d'eux que trois semaines; il s'afflige en lui-même de voir de si jeunes néophytes, déjà exposés au vent de la persécution, mais son cœur s'émeut de joie, de les savoir fermes et fidèles. La seconde Épître, plus courte et plus obscure, est écrite peu après, pour détruire une méprise,* dont nous ne pouvons bien déterminer la cause. Le second chapitre n'a jamais encore été expliqué d'une manière certaine. On ne peut guère s'en étonner, si l'on observe que l'Apôtre ren-

* 2 Thess. II, 2.

voie ses lecteurs à des explications données de vive voix.* Sûr d'être compris de ceux auxquels il s'adresse, il paraît avoir quelque motif de ne pas s'exprimer plus clairement.

L'Épître aux Philippiens a été écrite dix ans plus tard, dans les fers de Néron, comme celles du groupe précédent. C'est l'épanchement plein de tendresse et d'abandon d'un père écrivant à des enfants chéris, dont il a éprouvé l'amour, dont il vient de recevoir les dons, et auxquels il doit pourtant quelques conseils. Il y règne trop d'intimité, de liberté pour qu'on y doive chercher un plan. Mais en revanche, quelles utiles et sublimes leçons n'y recueillons-nous pas de la bouche de l'Apôtre!**

* 2 Thess. II, 5, 6.

** Voyez, en particulier, les chapitres II et III.

V. *Épîtres à des Pasteurs de l'Église.*

Ici la nature du sujet appelait le même Apôtre à des préceptes nouveaux, et donne à ces Épîtres un intérêt particulier. Toutes trois paraissent écrites à une époque tardive qu'il n'est pas aisé de déterminer, et avant laquelle s'arrête le livre des Actes. Comme celles qui s'adressent aux Églises d'Asie, elles font allusion à la présence des Gnostiques, et aux dangers dont ils menacent l'Église. Celle à Tite, et la première à Timothée semblent écrites à la même époque, tant elles ont de ressemblance. La seconde à Timothée est écrite en quelque sorte à l'entrée de l'arène sanglante où Paul devait être immolé. Elle se termine par un cri de délivrance de l'Apôtre martyr,* à l'aspect de la cou-

* 2 Tim. IV, 6-8.

ronne de justice. On pourrait rapprocher de ces trois Épîtres l'introduction de l'Apocalypse,* qui adresse de si solennelles leçons aux Pasteurs d'Asie. Le tout devrait être le manuel du ministre de Jésus-Christ.

VI. *Épîtres particulières, écrites à des individus.*

L'Épître à Philémon, la seconde et la troisième de Jean, n'étaient pas adressées à l'Église. Elles doivent aux leçons utiles qu'on en peut tirer, et à l'inspiration reconnue de leurs auteurs, d'avoir été insérées dans le Canon. Toutes trois peignent bien les Apôtres dont elles sont l'ouvrage; celle à Philémon sera un témoignage éternellement admiré de la douceur et de la charité de St. Paul, de sa tendresse si insinuante à la fois et si vive.

* Apoc. I-III.

VII. *Épîtres catholiques.*

Ce titre même a quelque chose d'obscur, et l'on n'est pas bien certain du sens que lui donnaient les premiers collecteurs du Canon. On croit d'ordinaire qu'il servait à caractériser la destination des Épîtres de Jacques, Pierre, Judes et Jean, adressées à des régions entières ou à l'Église universelle, par opposition à celles de Paul, envoyées à une seule Église.

Ce que nous avons dit plus haut des plus saillants de ces écrits, nous laisse ici peu de choses à ajouter.

L'Épître de Jacques est adressée de Jérusalem aux *douze tribus qui sont dispersées*,* c'est-à-dire, à ce qu'il paraît, aux Juifs devenus Chrétiens, dis-

* Jacq. I, 1.

persés en Asie, et dont le centre de ralliement était Jérusalem. Ses allusions fréquentes aux passages de St. Paul, à ses doctrines, à ses arguments, ne permettent guère de douter que Jacques n'ait eu quelque dessein de les éclaircir, et d'en prévenir l'abus. Jacques mettait trop d'importance à la sanctification et aux œuvres, pour laisser leurs adversaires abuser contre elles d'une interprétation trop absolue et trop partiale de quelques passages de St. Paul.

La première Épître de Pierre est adressée de Babylone aux Juifs devenus Chrétiens, dispersés dans l'Asie mineure. L'Apôtre paraît leur avoir écrit après l'incendie de Rome, au bruit des persécutions qui en furent la suite, et qu'il redoutait pour eux. C'est contre elles qu'il travaille d'avance à les affermir. Cette Épître renferme aussi des allusions et des emprunts à celles de Paul et même de Jacques.

Quant à la seconde de Pierre, elle paraît adressée aux mêmes hommes, mais le lieu, la date, le but, sont incertains. Ce qu'elle a de plus remarquable, ce sont ses rapports singuliers avec l'Épître de Judes, qu'elle a imitée ou plutôt développée.* Ces deux Épîtres luttent l'une et l'autre contre des docteurs de mensonge, probablement plus ou moins Gnostiques, qui altéraient le Christianisme.

L'Épître de Judes n'est pas mieux éclaircie que la seconde de Pierre, dont elle est en quelque sorte la contre-épreuve. Mais elle est plus courte, et l'étude des caractères internes de toutes deux me semble mettre hors de doute qu'elle est l'original. Du reste, malgré son extrême brièveté, elle a été citée par nombre d'anciens docteurs; elle renferme des passages saillants,** et elle a en faveur de

* Voyez en particulier 2 Pier. II.

** Voyez, par exemple, aux versets 20 et 21, un sommaire de la vie chrétienne aussi complet que concis.

son authenticité bien plus de preuves internes et externes, qu'on ne devait l'espérer pour une lettre aussi courte.

VIII. *Apocalypse de Jean.*

Cet écrit prophétique et par conséquent difficile à comprendre, nous arrêtera peu. Son obscurité rappelle quelquefois le second chapitre de la deuxième Épître aux Thessaloniciens, et pourrait bien tenir en partie aux mêmes causes. Son contenu seul a fait douter de son authenticité, comme le prouvent l'origine et l'histoire des doutes. En faisant cet examen, on se convaincrait que cet écrit a pour lui des témoignages historiques nombreux, variés et concordants, des caractères internes décidés. Il est évidemment destiné à relever le courage des Chrétiens abattus par la persécution, et à promettre le triomphe final à l'Église

affligée. Les chapitres II et III nous adressent des leçons aussi utiles et aussi fortes, qu'aucune autre partie du Nouveau Testament ; et le reste, bien moins clair, est loin d'être dépourvu de leçons édifiantes. Au milieu des solennelles et effrayantes obscurités de ce livre mystérieux, parmi des imitations animées et nombreuses des Prophètes de l'ancienne loi, le fidèle, capable de sentir et résigné à ne pas tout comprendre, trouve pourtant à nourrir sa piété, à vivifier son espérance. Pourrait-il méconnaître la grandeur, la beauté, la pureté des traits, sous lesquels ce livre nous représente la félicité des cieux et le monde céleste des Intelligences ?

TROISIÈME PARTIE.

DÉVELOPPEMENTS RELATIFS AU CANON ENTIER DU NOUVEAU TESTAMENT.

Après avoir examiné séparément les Évangiles et les Épîtres, il faudrait maintenant donner les éclaircissements et les preuves relatifs au tout. Mais le but et les dimensions de ce petit traité, ne me permettent pas de m'arrêter longtemps à cette tâche, ni même d'en esquisser l'ensemble. Je ne pourrais d'ailleurs que copier ou extraire bien des bons livres* que mes lecteurs doivent connaître.

* J'ai déjà indiqué Michaëlis et Paley. J'aurais pu indiquer encore Addisson, Vernet, Ch. Bonnet, et bien d'autres. Je ferai une mention spéciale du livre d'Ab-

Je me bornerai donc dans cette troisième partie, comme dans les deux précédentes, à quelques indications, à quelques notes liées entre elles, que je m'efforcerai de rendre claires et utiles. Elles devront être de plus, relatives à la critique sacrée, c'est-à-dire aux livres, plutôt qu'aux doctrines.

D'après ce double principe, je me propose ici deux choses :

I. Développer quelques traits d'une

badie, travail classique, même de notre temps, et chez les Catholiques romains; puis de l'*Essai sur la divine autorité du Nouveau Testament* de D. Bogue, petit ouvrage court et original, singulièrement propre à convaincre les gens raisonnables, calmes et réfléchis; puis encore de la *Démonstration évangélique* de l'évêque de Nantes. J'y ajouterais Butler et Sumner, si ces deux excellents livres avaient été mieux traduits. Espérons que quelque ami de la religion nous donnera une version intelligible du premier, et une version fidèle du second. Je ne parle pas ici des *Horæ Paulinæ*, ni de l'ouvrage de Lord Lyttelton, parce que j'ai recommandé ces livres ailleurs, et qu'ils ont un champ plus restreint.

seule preuve de la divinité du Nouveau Testament, celle qui se tire de la nature et de la destinée de ce livre;

II. Poser quelques principes critiques et *herméneutiques*,* destinés à prévenir les doutes, plus qu'à combattre les objections. Si l'application de ces principes pouvait écarter les obscurités et les incertitudes, dont se plaignent bien des lecteurs du Nouveau Testament, je croirais avoir aussi bien servi la cause de ce livre, qu'en le défendant contre des attaques plus méthodiques et plus savantes.

* Relatifs à l'interprétation.

CHAPITRE PREMIER.

PREUVE DIRECTE.

SECTION PREMIÈRE.

Nature du livre, rapprochée des circonstances de son origine.

Le livre que nous examinons est le fruit d'une révolution religieuse. Il a pris naissance au milieu d'une crise violente, singulièrement propre à agiter profondément les esprits : elle tenait, en effet, à un changement complet et subit dans les positions, dans les idées, et dans les sentiments. Elle avait lieu surtout chez des gens du peuple, peu instruits, peu expérimentés, et les auteurs du livre qui nous occupe appartenaient en général à cette classe. Ce livre doit donc porter la profonde empreinte de cet état

de choses. Sûrement le lecteur un peu habile, y démêlera sans peine l'image fidèle des opinions, des agitations, des vœux de la société au sein de laquelle il a été écrit. Or, son origine a été entourée de tout ce qu'il y a de plus propre au monde à exalter les têtes, à les jeter hors de la ligne du bon sens et de la vérité. La persécution entourait les auteurs de ce livre, ils avaient le martyre en face, ils croyaient la fin du monde prochaine, ils abandonnaient aux pauvres la propriété de leurs biens, ils changeaient non seulement de religion, mais encore de profession, d'habitudes, de patrie; ils n'avaient reçu pour la plupart aucune éducation, et n'avaient rien de cette expérience du monde qui aide à juger une position nouvelle. Il y a plus: ils croyaient opérer des miracles, et ils en voyaient fréquemment opérer autour d'eux, au nom et par la puissance de ce

Christ qu'ils se disaient chargés d'annoncer. Ils étaient convaincus que l'inspiration divine était en eux, que Dieu parlait par leur bouche et par celle de beaucoup d'autres. Les voulut-on supposer des imposteurs, en tout ou en partie, supposition du reste la plus absurde de toutes, on ne pourrait du moins nier que la société chrétienne dont ils étaient les chefs, ne crût à une inspiration divine répandue sur un grand nombre de ses membres, communiquée tous les jours à de nouveaux fidèles, et qu'elle ne se trouvât tout entière dans les circonstances que je viens d'indiquer. Ce fait me suffit, et je fais à tout homme éclairé la question suivante : Dans l'ordre naturel des choses, quel doit être l'esprit du livre, composé successivement par des membres divers de cette société, à l'époque de sa plus violente fermentation? Quelle idée nous donnera-t-il de ses au-

teurs, et de la secte dont il est le produit, par conséquent le tableau ? Tout homme instruit, qui sans avoir lu le Nouveau Testament, connaîtrait le cœur humain et l'histoire, répondrait à l'instant : « Ce livre donnera sûrement l'idée d'une société en délire, où quelques belles choses, peut-être, se mêleront à des enseignements ridicules, à des actions grotesques et à des folies publiques. Nous verrons chez les auteurs, peut-être d'adroites impostures, mais toujours empreintes de fanatisme, ne fût-ce que pour déguiser la fraude. Plus probablement encore, nous y trouverons de ridicules jactances sans fondement, de gigantesques projets sans résultats. Dans cette société, nous trouverons infailliblement encore des hommes hors de sens, des femmes et des enfants en extase, faisant admirer à la foule d'inintelligibles prédictions, se livrant à des actions d'abord extraordinaires, puis in-

sensées, puis coupables. A la suite d'actes de dévouement et de vertu, nous ne manquerons guère de voir des tromperies intéressées et des désordres de mœurs, arriver bientôt sous le masque de l'inspiration et de la charité. En un mot, cette société, ses chefs et ses livres nous donneront le spectacle qu'ont donné plus ou moins toutes les sociétés religieuses semblablement placées, témoin, avec des nuances variées, les Anabaptistes, les Camisards, les convulsionnaires et les diverses sectes d'Illuminés. »

Maintenant, que l'on ouvre le Nouveau Testament, et que l'on étudie le livre des Actes, pour juger la société en question, les Épîtres pour juger de plus les écrivains; que l'on compare ce qu'on devait attendre avec ce qui a été, et qu'on trouve, si l'on peut, à cette énigme, un autre mot que l'INSPIRATION: l'inspiration des hommes, et par conséquent des livres.

Les quatre caractères esquissés dans la seconde partie de cet ouvrage, me dispensent, je crois, de développer cette assertion, quant aux Épîtres. Le livre des Actes, de son côté, n'est pas moins frappant par le tableau qu'il trace de la première société chrétienne et de ses conducteurs. Ces hommes, dont la tête et les passions devraient être troublées, agitées, exaltées jusqu'à la démence, ces hommes sont des modèles de sagesse, de calme et de modération. Ils croient être inspirés, il est vrai, et faire des miracles, mais il faudrait prouver qu'ils ont tort de le croire; et depuis tant de siècles d'efforts hostiles, cette preuve est moins avancée que jamais. Ils croient être inspirés, mais en même temps ils déclarent que la foi en leurs discours n'est rien sans la charité, et que celle-ci est encore préférable. Ces hommes si dévoués, si désireux de mourir, sont à côté de cela

pleins de patience et de raison. Ils n'hésitent pas au premier appel à s'élancer dans l'arène du martyre, mais hors de là ils savent mettre de la prudence à conserver une vie, qui peut encore être utile à leurs frères. Je prie mes lecteurs de lire, par exemple, le chapitre XXVII des Actes, et de se demander ensuite chez qui, dans ces diverses scènes, se trouvent la sagesse, le sang froid et le bon sens, chez les matelots ou chez St. Paul?

SECTION SECONDE.

Destinées du livre, rapprochées de ses auteurs.

Au milieu d'une crise religieuse, quelques paysans ignorants, auxquels se joignent, il est vrai, deux hommes doués d'une instruction incomplète ou mal dirigée, se mettent à faire des livres. Les uns racontent ce qu'ils ont vu, les autres écri-

vent à ceux auxquels ils ont précédemment prêché. Ce travail se fait sans méthode et sans concert. Leurs récits n'ont aucun plan, et leurs Épîtres guère davantage. Ils meurent; on prend la peine de recueillir ces écrits jusques là épars, et l'on en fait le livre le moins méthodique et le moins travaillé, peut-être, qui ait jamais existé, ainsi qu'on devait s'y attendre. Ce livre est le Nouveau Testament.

Maintenant, suivant les probabilités humaines, quelles seront les destinées de ce livre?

Si par grand hasard il a quelque succès, ce sera sans doute un succès partiel, momentané, un succès de curiosité et de fantaisie. Du moins en peu de temps ce livre sera négligé, et les siècles dans leurs cours, amenant des idées, des sciences et des sociétés nouvelles, le recouvriront d'un éternel oubli. Tout au plus restera-t-il comme une de ces curiosités litté-

raires, qui tirent à peu près tout leur prix de leur bizarrerie et de leur inutilité.

Voilà ce qui était probable. Voici ce qui est arrivé :

Le livre est resté et s'est trouvé peu à peu en possession du premier rang; et cela, qu'on veuille bien le remarquer, au milieu d'une civilisation développée et progressive. Tandis que les œuvres des plus grands génies ont vieilli, sont regardées comme plus curieuses qu'utiles, ou ne sont connues que des savants, ce livre est entre les mains de tout le monde, du monarque au pâtre et du docteur à l'enfant. Un nombre immense de personnes éclairées et sincères, le lisent, non pas une ou deux fois comme un autre livre, mais tous les jours et toute leur vie; elles affirment y trouver à chaque fois plus d'intérêt, de nouvelles idées et de plus sublimes beautés. Ce n'est pas là une affaire de fanatisme et de parti; les partis et le

fanatisme n'ont pas dix-huit siècles de vie. Quelquefois le monde a négligé ce livre; jamais sans avoir à s'en repentir, sans y revenir tôt ou tard avec plus d'empressement encore et de profit. Ce livre a été attaqué avec fureur par quelques hommes qu'irritait sa gloire, et qui avaient entrepris d'y mettre fin. Ils ont employé tour à tour le ridicule et le raisonnement, la science et la frivolité, ils ont soulevé contre lui des passions puissantes et contagieuses. Ils ont prononcé leurs blasphèmes au bruit des applaudissements d'un cortége d'enthousiastes, et une multitude en délire les a répétés. Mais ce triomphe n'a duré qu'un jour. Ces fiers adversaires sont morts et le livre vit. Les siècles modernes, cependant, témoins et juges de ces luttes, sont en fait de livres, les plus riches et les plus difficiles qui aient jamais été vus. Malheur à l'écrivain qui sans style

et sans méthode, prétendrait y trouver un public et des lecteurs. Le Nouveau Testament n'a ni méthode ni style, et cependant il règne avec plus d'empire sur notre âge que sur les générations précédentes. En un mot, au bout de dix-huit siècles ce livre est aussi applicable, aussi important, aussi respecté qu'au premier jour. Il l'est même davantage, parce qu'étant contemplé de plus loin, et par des spectateurs plus éclairés, son ensemble et ses traits caractéristiques sont mieux saisis. Ses contemporains l'ont appelé un livre inspiré; dès lors, soixante générations ont passé, et les sociétés civilisées lui donnent encore le même nom. Les penseurs profonds et impartiaux le déclarent même, de tous les livres existants, celui qui renferme le plus de vérités utiles et de vraie philosophie. — Je ne sais, pour ma part, expliquer ce phénomène que par l'inspi-

ration divine, et cette seule preuve pourrait me suffire. Quand je n'aurais pas en faveur de ce grand dogme, et les miracles, et les prédictions, et les rapides succès de la doctrine, et le caractère de Christ, et celui des Apôtres, et leurs déclarations à tous, et leur martyre, ce fait des destinées du livre, de son excellence intellectuelle et morale, rapprochée de l'incapacité de ses auteurs, me convaincrait seul. Je sais par qui ce livre a été fait, je sais aussi ce que pouvaient faire les Juifs de l'époque; j'étudie ce livre, et je le vois en rapport avec les besoins de notre siècle savant et habile, je le vois en tête de la civilisation, servant encore de jalon au genre humain qui avance et le suit, quelquefois sans le savoir. Je vois qu'au lieu de tendre à me ramener en arrière vers les siècles ignorants où il a été écrit, il me pousse en avant, vers un progrès indéfini de lu-

mières, de vertus, de philantrophie. En un mot, je le vois non pas juif comme ses auteurs, mais universel, mais éternel, mais céleste. Dès lors ma conviction est entière, et je le nomme avec respect la PAROLE DE DIEU.

Un autre fait analogue, augmente encore cette conviction. Ce livre n'est pas seulement le plus extraordinaire par sa nature et ses succès, il est encore celui qui a répandu le plus de bienfaits sur la terre. Depuis dix-huit siècles, partout où il a été porté, c'est-à-dire au sein de presque toutes les sociétés civilisées, il soulage les inquiétudes, il rouvre les cœurs à l'espérance, il prévient les malheurs et les crimes, il fait naître les vertus chez tous ceux qui l'écoutent. Cachots ou palais, capitales ou déserts, demeure de l'innocence ou asile du repentir, partout il console et il sanctifie; à l'heure du péril et de la mort, tous

ceux qui lui ont été fidèles éprouvent sa puissance, et leur amertume se change en joie. On a vu le matelot prêt à s'enfoncer dans l'abîme, le voyageur expirant sur un sable meurtrier, le soldat sommé de s'immoler pour son pays, en rappeler quelques lignes à leur souvenir, et achever leur sacrifice avec espérance et sérénité. Baume de toutes les plaies, dès qu'une larme est versée, il est là pour l'essuyer, dès que la tentation agite un cœur, il est là pour la vaincre, et dès qu'il y a du bien à faire, il est là pour le produire et l'assurer. — Et qu'on le remarque : c'est sur les pauvres surtout, sur les petits dédaignés et opprimés de leurs frères, sur les misérables sans ressource, qu'il a répandu ses bienfaits. Il est le premier livre qui se soit décidément et principalement occupé d'eux. Le Maître l'a dit, et en a fait le caractère saillant de sa religion nouvelle : *Allez et*

rapportez ceci : *L'Évangile est annoncé aux pauvres.** Ah ! qu'avant d'insulter à ce livre, l'incrédule ou le rationaliste nous montrent quelque bienfait du même genre, fruit de leurs écrits ou de leur doctrine ! Et s'ils ont une âme pour sentir, qu'avant de publier leurs doutes, leurs sophismes, ou leurs subtilités, ils reportent leurs regards sur cette masse infinie de consolations, de vertus, d'espérances, répandues par ce livre depuis tant de siècles, sur des milliers d'êtres infortunés et faibles que les hommes abandonnaient ; puis, qu'ils rougissent de se lever non pour bénir, mais pour maudire, et de se constituer en quelque sorte les représentants de toute l'ingratitude du genre humain !

Et qu'on ne s'y trompe pas. Les sociétés n'ont pas moins d'obligation à ce livre

* Matth. XI, 4, 5.

que les individus. Il a prêché aux sociétés la paix, l'égalité des droits, le respect pour l'homme, l'amour d'autrui, le zèle pour le bonheur général. Il y a introduit, et ces vérités fécondes qui tôt ou tard sortent du germe, poussent des racines et portent des fruits, et ces ferments d'esprit public et d'humanité; qui ont excité de simples particuliers à dévouer leur vie, pour diminuer les souffrances de la grande famille des hommes. Chose admirable! Point d'abus dans les sociétés humaines, que ce livre n'ait condamnés d'avance par son esprit! Point d'amélioration réelle qu'il n'ait appelée par ses tendances et ses effets! Il a été la source la plus puissante et la plus saine de cette large et belle philosophie sociale, qui dans l'homme, respecte ce qu'il a droit d'être et ce qu'il peut devenir, qui réclame pour tous le plus de lumières, de bonheur et de perfection possible. La

religion, il est vrai, a été accusée de grands maux, mais il se trouve que le livre, loin d'en être complice, avait travaillé à les prévenir. C'est seulement quand il était oublié ou travesti, que la religion s'est égarée.

Et ce livre prodige serait simplement l'ouvrage de quelques montagnards galiléens! Quand Socrate et Platon n'ont rien fait et rien pu! En vérité, pour se contenter de telles solutions, il faut être, je ne dis pas bien sceptique, mais au contraire bien crédule! Quelle idée se fait-on du bon sens du genre humain, quand on veut que de si pauvres instruments aient exercé sur lui une telle influence!

SECTION TROISIÈME.

Triomphes du livre, rapprochés des probabilités humaines.

J'ai en vue deux époques diverses, où ce livre a remporté d'étonnantes victoires, malgré l'énergie des résistances ou l'improbabilité du succès.

La première est celle de la réformation.

A une époque où l'ignorance était universelle, la religion était pervertie et ce livre méconnu. Dès qu'un retour de lumières le fait étudier de nouveau, cette seule circonstance produit une révolution qui change la face du monde chrétien. Des forces et des intérêts multipliés résistent au torrent et entreprennent de le contenir. Pouvoir des prêtres, intérêt du despotisme, terreur des innovations, superstition de la multitude,

habitudes invétérées, protégées à la fois par la violence, par l'ignorance et par la passion; que d'obstacles! Mais le livre est plus puissant que tout. Il est connu et il est mis sur le trône.

Depuis l'établissement du Christianisme, jamais pareille révolution n'avait eu lieu dans les idées, et l'un et l'autre événement sont dus à la même cause : à un livre! Livre étrange! D'où lui est venu cette force, et quelle main lui conserve ce pouvoir?

Ce triomphe a été remporté sur un siècle d'ignorance. En voici un autre, moins éclatant, sans doute, mais toutefois digne d'attention, remporté de nos jours sur un siècle d'incrédulité.

Je ne veux point parler du mouvement pieux qui travaille profondément les sociétés irréligieuses, et les ramène de fait au pied de la croix. C'est un seul des incidents de ce réveil, que je veux

rappeler, celui qui tient de plus près au livre même : le succès des sociétés bibliques. Ce n'est là, sans doute, ni précisément une victoire, ni un prodige, ce n'est pas même une preuve ; mais c'est un événement qui suppose une action particulière de la Providence, et qui semble indiquer une bénédiction visible sur le livre de son choix.

Il y a dix-huit ans que quelques amis religieux font, en dînant, le projet d'envoyer des Bibles à un pauvre pays. Cette idée s'exécute, s'étend, et la société biblique est fondée. Faible dans ses commencements, modeste dans sa marche, cette obscure association se trouve active, étendue, puissante, avant d'y avoir songé. Ses pas sont, dès le début, entourés d'obstacles. Au premier bruit de son existence, mille voix s'écrient de concert que l'entreprise est inutile, bizarre, absurde ou funeste, mais ces objections

universelles viennent mourir devant les faits. On résiste à la société nouvelle, indirectement par des répugnances et des prétextes, directement par des refus et des attaques. L'incrédule la regarde en pitié, la foule des chrétiens ne peut s'élever à sa hauteur, les conducteurs de l'Église redoutent sa marche envahissante et les fausses vues de plusieurs de ses amis. Cependant elle poursuit sa route, grandissant à chaque pas, comme l'ombre au soleil couchant. Partout où elle arrive, sans forces extérieures et sans autre puissance que son livre, les mêmes obstacles se présentent, et de semblables succès en triomphent. Les fautes même et les étroites vues de quelques défenseurs, ne peuvent lui nuire; ils lui donnent une couleur de parti, mais en dépit d'eux, et par l'essence de sa nature, elle se montre éclairée et tolérante. En moins de dix ans, sa cause est gagnée; elle s'as-

sied à l'ombre des trônes, elle étend ses bras dans les deux mondes, elle lie l'Européen à l'Indou et le Lapon à l'Otahitien, ses revenus sont ceux d'un empire, ses pacifiques armées ont parcouru l'Église chrétienne, et marchent encore.

Voilà certes à quoi personne ne pouvait s'attendre; pas plus les fondateurs de la société, que ses ennemis. —Habiles du siècle, où est le mot de l'énigme?

Suivant nous, comme au temps de la réformation, il est dans le livre et dans la Providence; dans la puissance prodigieuse de ce livre auquel le monde a foi, et dans la volonté de Dieu de le conserver et de le bénir.

La Société biblique a tiré sa force d'un seul principe, celui de n'ajouter à la Bible aucune explication humaine, et de laisser ce livre faire son œuvre à lui seul. Ce principe lie intimement l'association au livre et au livre seul; il l'i-

sole des passions humaines pour l'appuyer sur Christ et sur son livre. De là résulte que la force de l'association n'est autre chose que celle du Livre Saint, et qu'il faut rapporter à celui-ci, les triomphes de celle-là. Ce principe n'a pas encore porté tous ses fruits. Il n'a pas même été compris généralement. Ses conséquences semblent souvent à peine entrevues par les défenseurs comme par les ennemis de la cause biblique. Un jour, j'en ai l'espérance, elles se déploieront tout entières sur la face du monde chrétien, car ce principe n'est pas de ceux qui reculent, et il n'est aucune barrière de secte qu'il ne doive nécessairement briser. Mais remettons cet avenir à la Providence, et pour le moment contentons-nous d'admirer ce qu'elle accomplit sous nos yeux.

Souvent méconnu, quelquefois démenti, ce principe n'en a pas moins efficacement et constamment agi pour

rapprocher en frères des hommes qui, sans cela, se fussent fait une guerre acharnée. Il a mis en rapport les croyants de tous les pays et de toutes les communions, et les a réunis dans une même action, j'ai presque dit dans un même sanctuaire, étonnés, émus de s'entr'aider au lieu de se combattre. De là la victoire! Dans ce principe était le gage nécessaire et l'instrument réel du succès. Les seuls obstacles un peu redoutables qu'ait rencontrés la Société biblique, les seuls échecs réels qu'elle ait éprouvés, les seuls dangers qui la menacent encore, sont venus d'atteintes, réelles ou présumées, portées au principe dont elle tirait sa grandeur et sa vie. Les membres de la société n'étaient que des hommes, mais le principe et le livre étaient divins.

De là découle une conséquence nouvelle.

Avec les imperfections inévitables de

ceux qui propageaient au loin les sociétés bibliques, avec la tiédeur et l'incrédulité des peuples chez lesquels ils les fondaient, il faut, pour expliquer un si rapide et si prodigieux succès, quelque chose de plus encore que la divinité du principe et du livre. Il fallait une intervention spéciale de la Providence en faveur de ce livre, dont elle a fait pour le genre humain, le dépôt de la *grâce salutaire à tous les hommes*. Sans cette intervention, le problème ne peut être entièrement résolu. Dans une œuvre si belle, qui, il y a trente ans, eût semblé si étrange, le chrétien ne peut méconnaître l'action divine; l'homme indifférent ne peut s'empêcher d'en être frappé, et l'incrédule doit au moins s'étonner de voir les probabilités humaines ainsi confondues.

Les considérations développées dans ce chapitre, ne sont pas, je l'avoue, des démonstrations rigoureuses. Cependant,

est-il un homme sensé, un homme impartial, qui puisse méconnaître la force de ces rapprochements? Serait-il digne du nom de philosophe, celui qui s'obstinerait à ne rien voir que d'accidentel et d'humain, dans l'origine, l'esprit, la destinée et les triomphes du Nouveau Testament?

CHAPITRE SECOND.

CAUSES DE DOUTES OU D'OBSCURITÉS A ÉCARTER.

Rien de plus fréquent chez ceux qui lisent la Bible, que de fausses idées sur sa véritable nature, et de là des obscurités, des doutes dont se plaignent bien des chrétiens, même sincères et convaincus.

Essayons de faire reconnaître ces erreurs, fort tristes, puisqu'elles troublent

et affaiblissent la foi. Je crois en voir trois sources principales :

I. On méconnaît la nature de l'inspiration des écrivains sacrés ;

II. On méconnaît la nature de leur langage ;

III. On méconnaît la nature de leurs leçons.

Si dans le développement de ces trois causes, je me laisse entraîner à quelques détails un peu étrangers au sujet précis de ce chapitre, j'espère au moins qu'ils ne le seront pas à son but réel. Je m'y propose surtout de mettre mes lecteurs en état de lire la Bible avec édification, et de l'interpréter avec sagesse. Ce but me semble le plus utile, et j'espère de l'indulgence pour les digressions qui réellement y tendraient.

SECTION PREMIÈRE.

Erreurs sur la nature de l'inspiration des écrivains sacrés.

C'est ici une des sources les plus communes de ces objections confuses qui s'élèvent dans l'esprit des lecteurs religieux, et qui, comprimées plutôt que résolues, reviennent souvent troubler leur piété et frapper de stérilité leurs lectures. Dès qu'en lisant la Bible on rencontre une image singulière, une phrase obscure, une expression inexacte, la moindre contradiction historique, ou telle autre trace d'humanité, le lecteur qui, sur le titre de *Parole de Dieu*, cherchait au pied de la lettre, des leçons adressées de Dieu à lui sans aucun intermédiaire, le lecteur s'étonne, doute et s'afflige; mais pourquoi ? uniquement parce qu'il attend de l'inspiration divine ce qu'il n'en devait

pas attendre, et ce qui, très-sagement, n'entrait pas dans les vues de Dieu. Je renvoie ici mes lecteurs à ce que j'ai dit sur ce même sujet et dans le même but, dans le premier volume de ce travail.* Sans entrer ici dans les mêmes détails, je rappellerai les principes, en les appliquant au Nouveau Testament.

L'inspiration éclairait, dirigeait, perfectionnait les hommes saints, mais ne les transformait pas. Elle rectifia, elle agrandit leurs facultés; elle épura et, pour ainsi dire, consacra cette intelligence qui devenait le dépôt de la pensée divine, mais elle la laissa active et perfectible. Elle fit connaître bien des choses

* *De l'Origine authentique et divine de l'Ancien Testament*, p. 239-259. Voyez encore mon *Introduction critique au Nouveau Testament*, p. 394-403. Voyez aussi dans la dernière partie de Paley, les chapitres II et III, où le même sujet se trouve incidemment et partiellement traité.

nouvelles aux écrivains sacrés, mais elle ne leur révéla pas toutes les vérités possibles ; elle les mit en possession des doctrines, mais elle les laissa s'instruire eux-mêmes des faits. Elle préserva les historiens de l'erreur, mais quoique aidés par elle, ils ne racontèrent que ce qu'ils avaient vu, entendu, ce dont ils s'étaient informés. Ce sont eux qui nous le disent, et les premiers chrétiens nous le confirment. Malgré l'inspiration, les Apôtres conservaient un caractère, des facultés, des idées propres. On les voit dans les Actes douter, délibérer, s'instruire, et, sur certains sujets, rester dans l'incertitude ou l'ignorance.

Les évangélistes conservaient leur *individualité*. Quoique inspirés, ils racontent chacun à leur manière, comme ils ont connu et retenu, avec quelques diversités dans l'ordre et les détails. C'est là un gage de plus de leur bonne foi, un carac-

tère de naturel, qui sans cela leur eût manqué. Leurs récits diffèrent par la forme; le fond, les leçons, les résultats sont les mêmes, sont certains, et ici se montre l'inspiration.

Les auteurs des Épîtres conservaient également leur individualité. Certes, Pierre et Paul, Jacques et Jean, hérauts de la même doctrine, n'en étaient pourtant pas affectés de la même manière, et ne communiquaient pas de même leurs impressions. Ils étaient inspirés, mais ils restaient hommes. C'est là même ce qui donne à leurs caractères, des développements si touchants et si variés. Qu'ils deviennent des machines inspirées, et tout cela disparaît. Ils conservaient donc les uns et les autres une intelligence à la fois active et circonscrite; ils pouvaient ignorer l'époque du jugement dernier, se faire à eux-mêmes de fausses idées sur la proximité probable de ce

grand événement, et avoir pourtant reçu du Saint-Esprit la certitude de sa réalité future. Dans leur style, dans leurs récits, et même dans leur argumentation, ils portaient quelque empreinte de leur caractère, de leur éducation, de leurs opinions d'autrefois. C'est là une des causes ordinaires des vices de méthode, de langage ou de clarté dont on se plaint, et au travers desquels la divinité de leur livre n'en resplendit que mieux, pour qui sait voir et penser. C'est là le *trésor* qu'ils *portent dans des vases de terre*, et eux-mêmes ne l'ont-ils pas dit et répété?* Au lieu donc de méconnaître la céleste origine de la Parole Sainte, parce qu'elle nous dit en langage humain des choses divines, remarquons l'action de l'Esprit Saint, dans l'imperfection même des organes qu'il s'est choisis.

* 2 Cor. IV, 7.

En second lieu, le Dieu de la révélation fait, dans les expressions, dans les images, et même dans les raisonnements des livres révélés, des concessions nécessaires aux bornes de l'intelligence humaine. Dieu parlant à l'homme, doit en faire pour être compris, comme le père parlant à son fils, le maître à son élève, l'orateur à la foule. La vérité n'est pas dans les mots, mais dans les idées, et ce sont les idées qu'il fallait faire comprendre, saisir, retenir. Or ce n'est pas un langage philosophique ou rigoureux qui pouvait atteindre ce but avec des Corinthiens, des Colossiens, des Hébreux, et en général avec des hommes. Il fallait un langage et des raisonnements en rapport avec leur intelligence, sans quoi la révélation manquait son but. Quand Jésus-Christ annonce que *plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident, et seront à table avec Abraham,*

Isaac et Jacob dans le royaume du ciel;* quand il recommande de se couper un bras et de s'arracher un œil; parce qu'*il vaut mieux perdre un de* ses *membres, que si tout* le *corps était jeté dans la géhenne*;** dans ce langage vif et intelligible, mais inexact, il fait des concessions, des *accommodations* de ce genre. Quand les Apôtres emploient des figures usitées, ou des raisonnements décisifs pour leurs contemporains et moins concluants pour nous, ils font de même, et, au lieu de nous en étonner, nous devons y reconnaître la marche nécessaire de la Sagesse divine, agissant sur l'intelligence humaine. Nous devons distinguer le fonds de la forme, le but du chemin, l'idée des mots, la pensée parfaite de l'expression imparfaite, et alors nous croirons au lieu de douter.

* Matth. VIII, 11. ** *Ibid.* V, 29, 30.

En troisième lieu, les livres du Nouveau Testament, destinés à la sanctification du genre humain entier, furent cependant plus particulièrement adressés à certaines Églises ou à certains individus. Ils furent écrits assez long-temps après la fondation de l'Église, successivement et à l'occasion du besoin; tantôt pour répondre à des questions, tantôt pour combattre une erreur, tantôt pour affermir une Église troublée, toujours dans un but particulier et variable. En un seul mot, si l'on veut me le passer, ils furent sous l'influence d'une certaine *occasionalité*. Ce que nous avons dit de la nature spéciale des Évangiles, et surtout des Épîtres, le prouve assez. Sans doute ils n'en renferment pas moins toute la foi; sans doute l'Esprit Saint les destinait en même temps à tous les disciples de Christ de tous les lieux et de tous les âges; mais ces disciples éloignés,

et ces Églises à venir, n'ont pas le droit de s'étonner ou de se plaindre, si les choses enseignées sont, avant tout, celles dont avaient besoin leurs devanciers. Les chrétiens de Corinthe ou de Thessalonique ont reçu des directions plus spéciales que nous, il est vrai, mais notre lot est encore assez beau, et peut-être meilleur, car nous possédons les instructions données à eux, à d'autres, et à tous : nous possédons l'ensemble. Ne nous étonnons pas que Paul insiste tant, par exemple, sur l'usage dangereux ou légitime des viandes immolées aux idoles, sur la convenance d'avoir la tête couverte ou découverte dans le temple. Il n'y a pas là de quoi douter, ni même de quoi être surpris : ce sont là des choses peu utiles, il est vrai, pour nous ; mais Paul les écrivait aux Corinthiens et non pas à nous. Il ne faut pas l'oublier, et alors ces mêmes détails, qui nous semblent su-

perflus quand nous ne songeons qu'à nous, relus sous ce point de vue nouveau, reprendront leur importance; et dans la foi qui les motive, dans les grands principes qui les entourent, dans les sentiments élevés qui les animent, nous retrouverons facilement les traces de l'inspiration divine. En cherchant bien, nous y trouverons aussi nombre de choses profitables pour nous-mêmes.

Ce sont là des principes incontestables et clairs, basés sur l'examen de l'Écriture, c'est-à-dire sur des faits. Appliqués à propos, ils font tomber presque toutes les objections un peu spécieuses contre nos Livres Saints, et la facilité avec laquelle ils en font disparaître les obscurités, n'est pas une de leurs moindres preuves. Voilà l'inspiration, telle que les Livres Saints eux-mêmes nous la montrent, que la première Église l'a comprise, que les théologiens éclairés en même temps que

pieux l'ont expliquée, telle en particulier que la critique sacrée l'adopte et la prouve. Si l'on s'éloigne de ce point de vue, dans un sens ou dans l'autre, en attribuant à l'expression *Parole de Dieu*, un sens plus absolu ou moins complet, on tombe également et nécessairement dans des difficultés, dans des contradictions même dont il ne serait pas facile de se tirer. Aussi, quand on a nié ces principes, a-t-on presque toujours agi comme si on les admettait; les écrits de ceux qui les contestent en font preuve, et encore on ne les nie guère.

Il est plus commun, sans oser précisément les contredire, de répugner à les reconnaître, parce qu'on en craint l'abus. En effet l'abus est facile, il a été énorme. Avec ces trois principes, disons-le franchement, on a tenté d'effacer tour à tour tous les dogmes de l'Évangile, et finalement de supprimer la révélation. Ce n'est

pourtant pas un motif de se jeter dans l'erreur opposée, de hérisser cette révélation d'obscurités, de lui ôter son caractère d'universalité et de vérité, en la faisant autre qu'elle ne veut être et qu'elle n'est. Admettons les principes, puisqu'ils sont importants, et de plus incontestables, mais prévenons les abus. On ne peut donner dans ces abus sans dépasser des limites qui doivent être quelque part, puisque nous trouvons vérité en-deçà, mensonge en-delà. Cherchons ces limites, joignons-les aux principes et ne les séparons jamais. Or ces limites sont faciles à trouver. Elles découlent toutes du fait même de la révélation. Dieu est intervenu surnaturellement pour éclairer l'homme, et faire déposer la lumière dans nos Saints Livres. Voilà le fait; en voici les conséquences : comme une œuvre divine et surnaturelle ne peut manquer son but, nous trouverons certainement

dans nos Saints Livres l'œuvre et la volonté de Dieu, et nous pouvons l'y chercher avec confiance, sans craindre qu'ils nous égarent. Donc ce qu'ils ont pu avoir d'humain, d'imparfait, d'occasionel, ne peut tenir qu'à la forme; mais le but, le fond, les idées, voilà ce qui est divin. Souvenons-nous donc que Dieu était avec ces écrivains, qu'il a prêté son assistance à ces livres, que sa pensée y est contenue, et que quand Dieu parle, il faut croire et obéir. Nous ne comprenons pas toujours, peut-être, les raisonnements ou les métaphores des auteurs sacrés, mais nous voyons assez bien quand ils enseignent ou qu'ils ordonnent. Or, notre tâche consiste à chercher en sincérité de cœur quelle était la foi qu'ils s'efforçaient de fonder ou de répandre, car cette foi doit être la nôtre. Dès lors, notre route est facile et tracée. Voilà nos limites, et certes, que peut-on craindre des prin-

cipes en question, une fois ainsi circonscrits? Quelle objection, du moins, soulèverait-on encore contre leur évidence?

Ne nous y trompons pas: ce n'est pas réellement de ces principes, que certains théologiens ont abusé. S'ils eussent été convaincus en leur conscience que la révélation était divine, et que Dieu était surnaturellement intervenu dans sa promulgation, je doute fort que ces principes leur eussent paru se prêter aux mêmes conséquences. Mais au fond, ils n'avaient pas cette conviction, et les principes n'étaient qu'un prétexte. La preuve en serait dans leurs écrits.

De ces développements résultent quelques conséquences pratiques, sur la manière de lire le Nouveau Testament.

On doit mettre peu de temps et peu d'importance à l'explication des passages obscurs. Telle est la première.

Il y a dans nos Livres Saints des obscurités causées par la position et l'individualité des auteurs, par celles des lecteurs auxquels ces livres étaient immédiatement destinés. Mais ces obscurités ont peu d'importance. Tout ce qui marche au but se comprend sans peine. Tout ce qui est universel, ce qui doit toucher le cœur, diriger la conduite, fonder la foi, est clair, positif, et surtout fréquemment répété. Voilà ce dont le Chrétien doit se nourrir de préférence.

Le simple fidèle met-il du temps à percer une obscurité de détail, à éclaircir, souvent fort mal, une allusion à l'histoire ou aux mœurs du temps, à consulter à ce sujet les docteurs et les livres, qui égarent presque aussi souvent qu'ils aident? Ce temps serait mieux employé presque toujours, à méditer le reste et à se l'appliquer. Vous lisez le sermon de Jésus sur la montagne, et les noms de

Raca et de *Moré* vous embarrassent; la sévérité des anathèmes prononcés contre les paroles injurieuses* vous étonne. Pourquoi vous trop arrêter à démêler ces obscurités? Vous en ignorez la cause, et ceux qui vous les expliqueront avec le plus de netteté, pourront bien au fond n'en pas savoir davantage. Il y a là sans doute quelque allusion aux mœurs des Juifs, allusion perdue pour nous. Peu importe. Mais voici qui vous intéresse davantage. Avez-vous médité, avez-vous senti le reste du chapitre? Ces mots: *Heureux les affligés, heureux ceux qui ont l'esprit doux, heureux les miséricordieux*, et tant d'autres, ont-ils retenti dans votre cœur? Aimez-vous vos ennemis? êtes-vous persuadés, soumis, convertis? voilà l'essentiel, et ce qu'il faut savoir. C'est donc au clair, surtout, et

* Matth. V, 22.

non pas à l'obscur, que le lecteur pieux doit s'attacher.

C'est aussi au fond plus qu'à la forme. Cherchez le but, plutôt que de peser et de presser l'expression. Étudiez l'intention plus encore que les termes. Dans le passage dont nous venons de parler, les obscurités tiennent à la lettre du précepte et à sa forme occasionnelle, mais l'esprit est clair, le but de la sentence est positif; la condamnation de la haine et de la colère, regardent tous les chrétiens. Saisissez cet esprit, et la leçon qui en sortira pour vous n'en sera pas moins forte, pour être accompagnée de quelques mots obscurs. Pour trouver avec plus de certitude l'esprit général et le but de chaque leçon, ne l'isolez jamais; voyez si dans ce qui précède ou ce qui suit, il n'y a rien qui en détermine le sens. Tout n'est pas lié, sans doute, dans nos Livres Saints; le sermon de la montagne se compose,

par exemple, de sentences détachées; mais dans d'autres discours et dans la plupart des Épîtres, le contexte est fort important à étudier. Rarement les passages se présentent-ils comme les articles d'un code, par propositions séparées. Le sens est dans l'esprit de l'auteur, dans son but, dans la marche de son raisonnement, dans le paragraphe ou dans le chapitre entier, et c'est là surtout qu'il faut le chercher.

Il y a quelque avantage aussi à rapprocher les passages à expliquer, d'autres passages parallèles, car la fréquence des enseignements est évidemment une preuve d'importance et une source de clarté. Mais cette méthode prête singulièrement à l'abus, et si l'on n'y joint un scrupuleux examen du contexte de tous les fragments comparés, elle égare presque infailliblement. Il est si aisé de se méprendre sur le sens d'une phrase

mise hors de sa place! On l'isole de ce qui l'entoure, puis on la rapproche d'autres phrases écrites souvent dans une autre occasion, pour d'autres hommes, dans un autre siècle et dans un tout autre but. Si l'on néglige ces différences essentielles, quoique peu apparentes et souvent ignorées du lecteur, pour s'attacher uniquement à quelques rapports de mots et de tournures, dont ensuite on va conclure l'identité du sens, n'est-ce pas s'exposer inévitablement à l'erreur? Or cette méthode a d'autant plus de dangers qu'elle a plus d'attraits: l'apparente et prompte clarté qu'elle répand sur les passages obscurs, les résultats imprévus et curieux qu'elle semble obtenir, presque sans peine, exercent une singulière séduction sur les esprits avides d'idées nettes et de connaissances distinctes en religion; mais au fond, rien de plus facile que de tordre ainsi l'Écriture

en tout sens; c'est de la sorte qu'on y puisa toujours des armes pour toutes les opinions et tous les partis. Aussi les simples fidèles doivent-ils recourir à ces nombreuses comparaisons de parallèles, ou comme on dit, de *références*, avec la défiance et les précautions qu'y apporte tout critique pieux et sensé. Si nous croyons que les écrivains sacrés étaient inspirés de Dieu, tremblons de leur faire dire ce qu'ils n'ont pas dit, et recherchons soigneusement leur intention véritable, en étudiant chacune de leurs paroles, en elle-même et à sa place.

SECTION SECONDE.

Erreurs sur la nature du langage du Nouveau Testament.

L'idée de cette section est tout-à-fait

liée à celle de la précédente, et les conséquences, à quelques égards, sont les mêmes.

Le Nouveau Testament a été écrit dans une langue morte, et en second lieu dans un langage antique, et de plus, populaire.

Il a été écrit dans une langue morte, et l'on ne songe point assez aux conséquences de ce fait. On a dit que toute langue morte était intraduisible; et cette assertion, fausse sans doute, si l'on se borne à rechercher l'idée principale d'un texte ancien, devient exacte si l'on veut en exprimer toutes les délicatesses. On rend les mots, encore ne les comprend-on pas toujours sans reste d'incertitude sur leur sens ou leur emploi; mais le caractère du style, les finesses du sentiment, l'effet des figures, les nuances en un mot, ces nuances si précieuses en pareille matière, voilà ce qu'on ne rend point. Sans

doute il y a dans la Parole Sainte un tel foyer de chaleur et de lumière, qu'elle fait sentir son influence et briller son éclat à travers tous les voiles; la version la plus imparfaite, est encore *utile à instruire et à corriger*, car elle transmet encore avec une éblouissante clarté la volonté de Dieu et les leçons du Sauveur; la majesté même de ces enseignements tient trop intimement à leur sublime nature, pour qu'une version, même vicieuse, puisse la faire disparaître; mais cependant dans les détails, que de traits affaiblis ou effacés! que d'images dénaturées! que d'équivalents inexacts ou incertains! que de beautés travesties! Il y a plus encore : quand il serait possible de donner à des lecteurs modernes une contre-épreuve exacte d'un ouvrage tel que le Nouveau Testament, il leur manquerait encore les habitudes intellectuelles et nationales, qui modifient réelle-

ment l'impression produite par les métaphores, par les tournures habituelles ou les proverbes usités, ces habitudes qui, de fait, changent la valeur du langage. Toutes ces imperfections des versions et des lecteurs, n'empêchent pas sans doute de connaître, d'aimer, d'admirer la Parole Sainte, mais elles empêchent de la bien apprécier, quelquefois de la bien comprendre; elles répandent des obscurités et des taches sur sa pure et sublime simplicité; elles appellent peut-être la critique et les doutes, sur ce qui n'eût jamais excité que notre admiration et notre amour. Voilà une source d'objections qu'il fallait signaler.

Depuis des siècles, on travaille à faire passer en français une image aussi fidèle que possible du code sacré. A chaque nouvel essai, on améliore, on corrige, on approche un peu plus. Des progrès réels ont été faits. On ne se relâchera pas, sans

doute, et de nouveaux efforts feront faire des pas nouveaux. Mais cependant le but n'est pas encore atteint, il ne le sera même jamais. Les lecteurs du Nouveau Testament doivent s'en souvenir. Qu'ils rejettent souvent sur les faiblesses de la traduction ce qui les étonne dans le langage, ou même en grande partie, les obscurités du sens, et ils seront dans la vérité. Qu'ils regrettent, sans doute, les beautés vives et touchantes que ces obscurités leur font perdre, mais qu'ils ne condamnent pas l'original pour les fautes de la copie.

Le Nouveau Testament est en langage antique. De là d'autres obscurités inévitables, et dont nous n'avons pas le droit de nous étonner. Tout livre fait plus ou moins allusion aux mœurs, à l'histoire, aux lois du temps. Plus le livre est simple et populaire, plus ces allusions sont fréquentes. Or comment les éclaircir

toutes avec nos connaissances imparfaites de l'antiquité? Celles mêmes qui ont pu être expliquées avec certitude par les érudits, n'en sont pas plus claires pour la foule. Là encore, il y a sujet de regretter notre ignorance, mais non de nous en prendre au Livre Saint.

Le Nouveau Testament est enfin en langage populaire. Quand Jésus-Christ déclarait qu'il était venu *annoncer l'Evangile aux pauvres*, quand il bénissait son *Père* de s'être *révélé aux enfants*,* c'était apparemment dans un langage à leur portée qu'il voulait leur exposer cette révélation, et la leur faire exposer par ses Apôtres, sortis eux-mêmes des rangs des pauvres et des petits. Aussi le Nouveau Testament est-il éminemment en langage populaire, c'est-à-dire simple, vif, figuré, plein de sentences et de para-

* Matth. XI, 25.

boles, parlant au cœur encore plus qu'à l'esprit, et par conséquent moins précis, moins exact, moins rigoureux que le langage des sciences, par exemple. Ainsi, ne nous étonnons pas d'y trouver des locutions vagues, des images plus poétiques qu'exactes, des sentences qui ne peuvent être prises au pied de la lettre, des raisonnements faits pour le sentiment, c'est-à-dire plus pressants que rigoureux. C'est de ces choses que se compose la langue du cœur, celle que parlèrent et que devaient parler des hommes touchés à une foule passionnée, des hommes inspirés à des pécheurs. Recevons l'Écriture comme elle nous est donnée, alors nous la comprendrons; nous ferons mieux, nous la sentirons; car nous aussi sommes foule, c'est-à-dire hommes, et notre cœur a encore plus besoin d'être persuadé, que notre esprit convaincu. C'est ainsi que des

idées justes sur la nature du langage du Nouveau Testament, dissiperont beaucoup d'obscurités, et par-là même préviendront beaucoup d'objections. Elles ajouteront d'une autre manière encore à l'utilité du Livre Saint, par leurs conséquences *herméneutiques*, que je dois indiquer en passant.

La première, beaucoup trop souvent méconnue, me semble fort importante, quoique assez particulière. La théologie a extrait des Livres Saints un grand nombre de termes saillants et significatifs, qui lui servent à exprimer des idées fondamentales. Elle les a déterminés et définis. En qualité de science, c'était son devoir. Mais il ne faut pas prendre la Bible pour un traité de théologie, le langage des Apôtres pour celui des Docteurs, et les places publiques où Jésus-Christ pardonnait les péchés, pour les bancs de l'école. La méprise serait

grande. Le langage des auteurs du Nouveau Testament était populaire; celui des théologiens est scientifique, et les mots qui, dans leurs livres, ont et doivent peut-être avoir la rigueur de la science, avaient un sens nécessairement plus large et plus varié dans la bouche des Apôtres. J'en appelle à tout critique sincère et éclairé : il conviendra que dans le Nouveau Testament beaucoup de termes de ce genre ont un sens variable, plus ou moins étendu, plus ou moins déterminé, plus ou moins dogmatique, suivant le passage et l'occasion. Ceux de *charité*, par exemple, de *foi*, d'*œuvres*, de *loi*, de *justice*, d'*âme*, de *salut*, sont dans ce cas. Quand nous lisons le Nouveau Testament, gardons-nous donc de leur appliquer toujours leur sens théologique et précis ; et au lieu de chercher dans un dictionnaire de théologie, la valeur exacte d'un certain mot dans un cer-

tain passage, cherchons-le surtout dans le passage même, dans son contexte et dans son esprit.

La seconde conséquence découlait déjà de la section précédente. Il ne faut pas trop presser les mots, crainte d'erreur. Ces mots sont traduits d'une langue morte, ils font quelquefois allusion à des usages inconnus, ils renferment peut-être une figure. C'est l'idée générale dont ils sont l'expression qu'il faut avant tout chercher. Dans une comparaison, dans une parabole, au lieu de presser les détails, il faut s'attacher fortement à l'esprit et à la leçon. Tout est erreur dans la méthode opposée, et l'imagination de l'interprète se substitue souvent, par le fait, à la pensée de Dieu. Par respect pour les Livres Saints, encore une fois, craignons de leur faire dire ce que nous sommes si peu sûrs qu'ils aient réellement dit. Plus on s'attache à un détail,

à un mot isolé, plus on risque de rencontrer l'erreur. Plus on s'attache à l'esprit général, à l'idée mère du passage, du discours, de la figure, plus on est certain d'être dans la vérité, c'est-à-dire d'avoir saisi la pensée divine. C'est en élargissant la base de la pyramide qu'on lui donnera de la solidité, et aussi de la grandeur. La qualité requise pour bien interpréter l'Écriture, n'est donc pas un esprit subtil, encore moins un esprit ingénieux : c'est un cœur sincère et soumis, joint à un esprit judicieux et clair. Travaillons à acquérir l'un et l'autre, et nous aurons plus fait pour comprendre l'Écriture, pour l'éclaircir, et surtout pour en profiter, qu'en nous exerçant à analyser les phrases, à découvrir sous chaque mot une idée nouvelle ou un mystère.

SECTION TROISIÈME.

Erreurs sur le but des leçons du Nouveau Testament.

Il est trop commun, surtout dans les temps de discussions religieuses, d'oublier le vrai but de l'Écriture, et de se tromper sur l'effet qu'elle doit produire en nous.

L'Écriture ne travaille pas à nous rendre savants, mais à nous convertir, nous sanctifier et nous sauver. Chrétien n'est pas la même chose que docteur, et la théologie est une tout autre affaire que la religion. Il faut sans doute qu'il y ait des théologiens; il importe même qu'ils soient savants et laborieux : à Dieu ne plaise qu'après leur avoir toujours prêché la science, je vienne les en éloigner aujourd'hui, mais ce n'est pas à eux que ceci s'adresse surtout, et il importe plus

encore que tous les membres de l'Église soient religieux. Je n'examine pas ici jusqu'à quel point il convient à ceux-ci de s'occuper aussi de théologie; dans tous les cas, ce qui est certain, ce qui est important, ce qu'il est essentiel de répéter souvent et fortement, c'est que pour entrer dans les vues de Dieu, ce n'est pas en théologiens, mais en fidèles, que les fidèles doivent lire l'Écriture. Je n'ai garde de nier ou de restreindre le droit et le devoir de l'examen; mais ce devoir ou ce droit ne changent rien à l'esprit de la Bible, ni aux dispositions nécessaires pour la bien saisir, dispositions qu'ils rendent au contraire, plus importantes encore. Or cette Bible demande l'obéissance et non la science, l'amour et non la curiosité. Ne mettons pas le dévouement en formules et l'Évangile en thèses, ce serait le moyen d'en perdre à la fois le sens et le fruit. Jésus n'est pas mort pour faire

faire des dissertations, mais pour sauver les âmes. Que ses disciples cherchent dans sa Parole plus de sentiments que de théories! Que le Chrétien, en ouvrant le Livre des livres, commence par se dire: Dieu lui-même daigne m'instruire et me guider; ses leçons doivent donc entrer dans mon cœur, régler ma conduite, et faire de moi un homme nouveau. Voilà le point de vue donné de Dieu; voilà par conséquent celui dans lequel et par lequel on comprend la Bible. C'est celui qui nous apprend à observer, à découvrir avec reconnaissance et conviction les admirables rapports de l'Écriture, avec nos besoins secrets et intimes. Étudiée de la sorte, elle exerce sa véritable influence, et se prouve par son efficace même. C'est lorsque la parole de Dieu *sanctifie* les âmes, qu'elle est surtout la *vérité*.* Hors

* Jean XVII, 17.

de ce point de vue, on la fait autre qu'elle n'est, on ne se met pas à la place qu'elle nous assigne, on rompt l'harmonie entre elle et nous, et de là viennent des ombres, des méprises, des erreurs, des écarts; finalement des objections et des doutes.

Je termine cette section et cet ouvrage par quelques réflexions destinées à confirmer cette vérité.

J'ai dit que l'Écriture tendait à produire un puissant effet sur le cœur, plus qu'à encadrer dans l'esprit un système de théologie. La chose est en vérité si évidente, qu'il serait superflu de s'arrêter long-temps à la prouver. Quel est le chapitre du Nouveau Testament qui ne parle directement au cœur, qui ne mette l'essentiel de la religion dans l'amour, dans l'obéissance, ou dans la foi, composé sublime de la plus complète obéis-

sance et de l'amour le plus dévoué? — Examinons en particulier les discours de Jésus-Christ, et nous toucherons à l'œil et au doigt ce que j'avance. Ces discours sont tels que leur beauté, leur clarté, leur efficace, tiennent d'une manière toute spéciale au point de vue en question. On ne peut abandonner celui-ci, sans risquer de perdre celles-là. Dans Matthieu et Luc, on y trouve des sentences énergiques, frappantes, propres à remuer le cœur, à faire sur la foule une impression décisive, mais qui ne peuvent point être prises au pied de la lettre.* Celui qui les lit avec un cœur ouvert et soumis, est édifié, éclairé, changé. Il a reçu une impulsion forte et utile; une impulsion vraiment divine, tant elle répond exactement à la nature de l'homme, à ses besoins sociaux et in-

* Voyez, par exemple, Matth. V, 5, 22, 28, 29, 30, 34, 37, 39-41, 48; VI, 3, 17, 31, 32, etc.

dividuels. La semence est tombée dans une bonne terre, et la parole a porté son fruit. Mais au contraire, celui qui lit les sentences de Jésus uniquement pour en discuter le sens, en mesurer la valeur, en peser les mots, risque de s'étonner de ce langage, d'en méconnaître l'esprit et l'à-propos. Il ira peut-être jusqu'à le nommer dangereux ou exagéré. Le voilà rebuté, scandalisé! la semence est sur le grand chemin. — Dans St. Jean les discours de Jésus sont tout autres, et pourtant il en sort la même leçon et la même preuve. Faites-les lire à un esprit raisonneur et glacé, qui veuille seulement y chercher des propositions et de la science. Il trouvera probablement ce langage obscur, embarrassé, peut-être exalté. Il se plaindra de ne pouvoir suivre ou éclaircir toutes les idées. Il trouvera ce travail difficile ou fastidieux.*

* L'expérience a été faite. Un théologien distingué,

Vienne à sa place une âme sensible, ardente, élevée! Ce langage d'amour, de dévouement, la touche et l'ébranle. Elle se sent saisie, attendrie, soumise par cette émotion inconnue qu'exciterait la présence d'un habitant du ciel, et elle s'écrie avec Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu!* — Que tout lecteur sincère et chrétien prononce maintenant : Quand Jésus parlait aux Juifs, à quelles facultés de leur âme s'adressait-il surtout, et quelles dispositions leur demandait-il?

grand personnage de l'Église luthérienne, connu par sa science, et jusque-là par sa sagesse, a imaginé de publier un ouvrage contre l'authenticité de l'Évangile de St. Jean (*Probabilia*, de Bretschneider). Son argument décisif était que les discours de Jésus-Christ, dans cet Évangile, lui paraissaient indignes du Sauveur. Ce résultat et cet argument ont étonné et affligé jusqu'aux rationalistes. Du reste, cette étrange attaque a eu le bon effet d'amener de solides réponses, des recherches nouvelles, et quelques ouvrages décisifs en faveur de l'authenticité des Évangiles, maintenant plus solidement affermie qu'avant cette discussion.

quelles dispositions, par conséquent, nous demande-t-il encore pour bien saisir ses discours et ses idées?

Bénissons Dieu d'avoir exigé pour l'efficace de sa Parole, de la droiture et de la sensibilité, plutôt que du savoir! Si celui-ci eût été nécessaire, les fruits de cette Parole eussent été, comme presque tous les biens d'ici-bas, le partage d'un petit nombre d'heureux. Mais elle réclame surtout la docilité du cœur, et aussitôt elle devient le trésor des pauvres et des petits, autant et encore plus que des riches et des habiles. Tout le monde peut acquérir le *cœur honnête et bon* qui est requis* pour la sentir; mais pour l'étudier, l'analyser, l'expliquer, il faut ce que ne peut avoir l'immense majorité des hommes; il faut des connaissances positives, savantes, et l'art de les em-

* Luc VIII, 15.

ployer ; si l'on ne veut du moins aller de méprise en méprise, et prendre pour la pensée divine nos propres inventions. Prenons garde de laisser perdre le *don de Dieu*, pour poursuivre une science vaine, que presque jamais nous n'atteindrons !

Remarquons encore combien cet esprit de soumission et de pratique donne réellement la véritable clef de l'Écriture, et comme il en fait disparaître les difficultés. Nous ne pouvons avec nos lumières bornées en extraire un système théologique, complet de tout point. Il y restera toujours des lacunes, des parties obscures, des choses difficiles à concilier, parce qu'elles touchent à l'infini, et que nous n'en voyons qu'une parcelle. Le théologien vraiment éclairé, s'il est de bonne foi, dit souvent : « Je ne sais pas ». Ces obscurités étnonent, irritent même les hommes plus curieux que pieux, qui voudraient tout classer en

chapitres, et arranger en syllogismes. Mais, chose admirable! si l'on prend le point de vue chrétien, si l'on étudie l'Écriture pour l'appliquer à sa conduite et à son âme, tout s'éclaircit à l'instant, l'harmonie reparaît, les contradictions se lèvent, le cœur reçoit toujours une impulsion unique, toutes les leçons, toutes les vérités se trouvent d'accord pour le sanctifier et le convertir. — Paul promet le salut à la foi et Jacques aux œuvres; les théologiens cherchent à les concilier, et sans doute la chose n'est pas difficile; mais tel lecteur qui n'est pas théologien, pourrait bien s'effrayer de cette apparente contradiction. Hé bien! qu'il change de méthode! qu'au lieu de débattre la théorie, il songe à *mettre en pratique ce qui lui est commandé* comme l'ordonnaient les deux Apôtres, et rien n'est plus facile, et les deux leçons réunies s'entr'aident

au lieu de se contrarier. La foi vivante de l'un, serait-elle par hasard inutile à la *religion sans tache* de l'autre, et celui qui croit en Jésus-Christ *livré pour nos péchés, et ressuscité pour notre justification,** n'en aura-t-il pas plus de force et de zèle pour *visiter les veuves et les orphelins, et se préserver des souillures du monde?*** Et inversément, l'exercice de la charité, de la pureté, en transportant dans une atmosphère divine ses pensées, ses affections et ses volontés, ne lui fera-t-il pas aimer et chercher par la foi le divin modèle qu'il imite d'avance, et aux lois duquel il est déjà soumis?

Démonstration de fait, aussi persuasive que sublime, de la divinité de notre livre! La théorie ne se laisse pas toujours facilement et complètement saisir, mais à l'épreuve il est toujours clair, tou-

* Rom. IV, 24, 25. ** Jacq. I, 27.

jours d'accord avec lui-même, toujours en rapport parfait avec les profondeurs du cœur humain, toujours fécond en fruits de paix et de vie. Si les hommes l'avaient fait, j'ai fort opinion que ce serait le contraire. La théorie serait si bien arrangée que rien n'y manquerait. Tout semblerait clair, raisonné, lié, prouvé. Mais la pratique démentirait le système; la machine jouerait mal, la contradiction se manifesterait entre les tendances, des conséquences imprévues et fatales jailliraient de partout, et le cœur de l'ignorant et du malheureux demanderait en vain paix et repos! Ainsi ont fait jusqu'à présent toutes les philosophies et toutes les morales, non basées sur l'Évangile!

Heureux donc le Chrétien qui joint à une conviction entière de la céleste origine du Nouveau Testament, le *cœur honnête et bon* seul capable de le comprendre,

seul habile à le mettre en pratique. Lui seul sait lire la *loi de l'Éternel*, et la *méditant avec joie la nuit et le jour*, il se rapproche toujours plus du Dieu *Père des lumières* et auteur de *toute grâce excellente*. Dans ce saint exercice, son intelligence et son amour se développent de concert. Sa foi surtout grandit et s'étend, car elle pousse de profondes racines dans le sol qui lui est bon, et près des eaux courantes destinées à la nourrir. Elle donnera son fruit au temps du besoin, et dans l'une et l'autre saison, son ombrage demeurera frais et tutélaire. Cette foi n'eût fait que languir au milieu des discussions et des théories; les paroles des hommes ne lui eussent fourni qu'un faible aliment et des sucs imparfaits; mais dans une lecture assidue et sentie de la Parole de Dieu, elle tire une vigueur et une prospérité toujours nouvelles de ces beautés touchantes

et intimes, de ces secrètes harmonies, de ces découvertes du cœur, de ces convictions de sentiment et d'expérience, encore plus persuasives, il faut l'avouer, que toutes les démonstrations du témoignage et de l'histoire.

Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, dit notre Maître, *il connaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de mon chef.**

* Jean VII, 17.

FIN.

